

JAMES HADLEY

carre
noir



CHASE

signé la tortue





JAMES HADLEY

carrière
noir



CHASE

signé la tortue



CARRÉ NOIR

Sous la direction de Marcel Duhamel

NOUVEAUTÉS DU MOIS

Collection Super Noire

78 – L'OPÉRATION LIBELLULE

(K.R. DWYER)

79 – LES FLAMBEURS D'ATLANTA

(RALPH DENNIS)

80 – L'ÉNERVÉ DE LA GÂCHETTE

(ED MCBAIN)

JAMES HADLEY CHASE

Signé la tortue

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR L. BRUNIUS



GALLIMARD

**James Hadley Chase a été photographié
par Max Feissel, Vevey, Suisse.**

Titre original :

MISSION TO SIENA

**© Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.**

© Éditions Gallimard, 1956, pour la traduction française.

CHAPITRE PREMIER

Posté dans l'encadrement d'une porte de boutique, l'agent de police Elliot contemplait le côté gauche de la place avec une indifférence placide.

C'était par un soir de novembre, humide et sombre ; onze heures avaient sonné depuis quelques minutes et, en raison de la pluie et de l'heure tardive, la place était déserte.

Il avait plu sans arrêt pendant trois heures. L'eau gargouillait dans les gouttières et ruisselait des réverbères qui projetaient des flaques jaunes sur le trottoir luisant. Un vent froid rendait l'humidité plus pénible encore. Elliot songeait avec nostalgie à son petit intérieur confortable, au bon feu qui devait y brûler, et à sa femme qui, il l'espérait, était en train de penser à lui.

Il leva un regard maussade vers le ciel noir, en quête d'une éclaircie.

— Pouvez-vous m'indiquer où se trouve l'hôtel Polsen ? lui demanda soudain une voix féminine.

Elliot baissa les yeux et examina la jeune femme qui se tenait devant lui. Elle tournait le dos au réverbère et il ne la voyait pas très bien. Elle portait un imperméable blanc avec un petit chapeau noir ajusté, et tenait à la main droite un fourre-tout toile et cuir.

Elle parlait avec un accent étranger qui pouvait être espagnol ou italien ; Elliot, pas très ferré sur les langues étrangères, ne savait pas au juste.

— L'hôtel Polsen, Miss ?

— Oui.

— A cent mètres sur la droite.

Quittant l'abri de la porte, il montra l'immeuble du doigt. La jeune femme se tourna pour regarder dans la direction qu'il lui indiquait et la lumière du réverbère éclaira son visage.

Elliot se dit qu'elle devait avoir vingt-cinq ou vingt-six ans. La première chose qu'il remarqua, ce fut les cheveux d'or roux qui dépassaient du chapeau : il n'avait encore jamais vu cette nuance-là !

Ses yeux, très écartés, paraissaient, autant qu'il pouvait en juger dans cette lumière douteuse, d'un vert aussi vif que des émeraudes. Sa

beauté avait quelque chose de sensuel. Il se sentait tout ému, ce qui ne lui était pas arrivé depuis des années.

— Merci, dit la jeune femme qui voulut alors s'éloigner.

— Un instant, Miss, reprit Elliot. Si vous n'êtes pas de Londres, j'aime mieux vous dire que l'hôtel Polsen, c'est pas bien fameux.

La jeune femme avait détourné les yeux pour regarder de l'autre côté de la place ruisselante de pluie. Il n'était pas sûr qu'elle écoutait ce qu'il lui disait.

— Il a une mauvaise réputation, poursuivit Elliot. Ce n'est pas un logement pour une jeune dame comme vous.

Elle le regarda alors.

— Merci. Je n'ai pas l'intention d'y rester, dit-elle. Bonsoir.

Elle tourna les talons et s'éloigna rapidement dans la pluie et l'obscurité, pendant qu'Elliot la suivait des yeux, l'air contrarié.

Finalement, il haussa ses massives épaules sous la pèlerine luisante. En tout cas, il l'avait prévenue, se dit-il. Il ne pouvait pas faire mieux. Il se demanda qui elle était et d'où elle venait. Pourquoi donc se rendait-elle à l'hôtel Polsen ? Le Polsen était un des nombreux hôtels du quartier qui vous louaient des chambres à l'heure sans faire d'histoires. Pas pire que les autres, mais indéniablement louche et sordide.

Il hocha la tête. Qui aurait cru qu'une fille comme ça... ? Et comme il était de service dans le même coin depuis quinze ans et qu'il en avait plein le dos de faire toujours la même chose, il cessa de se creuser la tête pour savoir pourquoi elle pouvait bien aller à l'hôtel. S'il se mettait à se faire de la bile pour tous les gens qui lui demandaient leur chemin, se dit-il, la vie deviendrait impossible !

Il s'éloigna, emportant la vision de cette belle fille dans sa ronde solitaire, sous la pluie.

Jack Dale, veilleur de nuit à l'hôtel Polsen, lisait les comptes rendus de football dans l'*Evening Standard* quand la jeune femme à l'imperméable blanc entra.

Il leva les yeux en se demandant ce qu'elle voulait. Il ne l'avait jamais vue, celle-là ! Elle était drôlement chouette ! Il se redressa et un sourire narquois découvrit ses dents ternies.

— Est-ce que M. Crantor est là ? demanda l'inconnue, en fixant droit sur lui le regard de ses yeux verts.

Dale la dévorait des yeux.

— Oui, il est là. Chambre 26, au premier étage. Il a dit que vous montiez.

La jeune personne traversa le vestibule et gravit allègrement l'escalier. Dale poussa un sifflement d'admiration étouffé.

Qu'est-ce qu'une souris comme ça pouvait bien aller foutre chez Crantor ? se demanda-t-il. Crantor ! J'vous demande un peu ! Elle avait un fourre-tout. Est-ce qu'elle allait rester ? Si elle n'était pas descendue dans une heure, il ferait bien d'appeler Crantor.

La jolie rousse longea le couloir mal éclairé jusqu'à la chambre 26. Elle s'arrêta devant la porte et tendit l'oreille un instant. Comme elle n'entendait aucun bruit dans la chambre, elle frappa de sa main gantée.

La porte s'ouvrit et Crantor apparut dans l'encadrement.

— Ah ! Vous voilà, fit-il, en la détaillant de son œil unique. Je commençais à me demander si vous alliez venir.

Elle entra derrière lui dans la grande chambre.

Une lampe de bureau à abat-jour projetait un cercle de lumière sur la grande table encombrée de papiers. Le restant de la pièce était plongé dans l'ombre. Crantor et la jeune femme ne pouvaient guère se voir.

— Quel sale temps, hein ! dit Crantor. Enlevez votre imperméable. Je vais l'accrocher dans la salle de bains.

La jeune femme ôta son imperméable et son chapeau, et les lui donna. Elle fit bouffer ses cheveux et s'approcha du miroir fixé au-dessus du radiateur à gaz.

Tout en emportant les vêtements mouillés dans la salle de bains attenante à la chambre, Crantor tourna au passage le commutateur, et la grande pièce miteuse s'éclaira.

Il accrocha sans se presser l'imperméable humide au dos d'une chaise, fit demi-tour et, du pas de la porte, contempla sa visiteuse.

« Vas-y, pensait-il, regarde-moi un peu. On va voir si t'as l'cœur bien accroché, ma belle rouquine ! »

La jeune femme chauffait ses jambes minces devant le radiateur à gaz. Elle cherchait une cigarette dans ses poches quand elle leva les yeux et aperçut Crantor sous la lumière crue du plafonnier.

C'était pendant la bataille de Cassino que Crantor avait reçu ses blessures au visage. Les éclats brûlants d'un obus de mortier l'avaient défiguré d'une façon à peu près irrémédiable. Patiemment, les chirurgiens esthétiques l'avaient rafistolé de leur mieux. A côté de la tête qu'il avait avant de passer entre leurs mains, ils avaient réussi une sorte de petit miracle en lui rendant un semblant d'aspect humain. Son orbite gauche disparaissait sous un couvre-œil noir, sa bouche, mince et cruelle, laissait voir, dans une sorte de grimace, ses dents du bas et imprimait à son visage un rictus féroce. Le reste de ses traits avait l'air

façonné grossièrement dans du mastic.

Les chirurgiens lui avaient dit de laisser aux chairs le temps de se cicatriser complètement et de revenir subir une autre série d'opérations. Ils lui avaient assuré qu'au bout d'un an environ, ils arriveraient à lui faire une tête potable.

Mais Crantor n'était point revenu. Il en avait eu l'intention, mais il n'avait jamais trouvé le temps, et quand Alsconi avait fait de lui son agent à Londres, il y avait renoncé pour de bon. Il n'allait pas s'amuser à perdre des mois dans un hôpital au moment où il pouvait récolter sans se fatiguer l'argent qu'Alsconi mettait à sa portée. Il attachait plus d'importance à l'argent qu'à sa bonne mine.

Après quelques mois pénibles, il lui arrivait d'éprouver un plaisir pervers quand les gens frémissaient d'horreur à sa vue et détournaient les yeux. Aussi examinait-il attentivement sa visiteuse pour guetter ses réactions.

Il fut déçu. Elle ne frissonna pas et ne détourna pas les yeux. Elle le dévisagea attentivement, sans pitié ni répugnance.

— Ils n'ont pas pu vous rafistoler mieux que ça ? remarqua-t-elle. A moins que vous ayez manqué de patience...

Crantor se sentit soudain envahi par un accès de rage méchante. Il aurait voulu lui inspirer un mouvement de répulsion. Mais maintenant, il avait envie de l'empoigner par son cou blanc et de lui cogner la tête contre le mur.

— Qu'est-ce que ça peut vous foutre ? dit-il. Je suis assez grand pour m'occuper de ma poire ; occupez-vous de la vôtre !

— Je vous interdis de me parler sur ce ton ! articula la jeune femme d'une voix cassante.

Crantor maîtrisa sa colère. Où avait-il la tête ? Il voulait faire bonne impression sur cette fille. Ce n'était certainement pas en faisant le méchant qu'il y parviendrait. C'était la première fois qu'il rencontrait quelqu'un appartenant à l'organisation d'Alsconi. Elle arrivait tout droit d'Italie pour discuter des dispositions qu'il avait prises. Si on était content de lui, il aurait peut-être de l'avancement. Il était ambitieux. Depuis deux ans qu'il travaillait pour Alsconi, il venait seulement de découvrir que la tâche qu'on lui avait confiée jusqu'alors était sans grande importance pour l'organisation : un simple à-côté. Mais, dernièrement, Alsconi s'était décidé à entreprendre de véritables opérations à Londres. Il fallait donc sauter sur l'occasion.

— Excusez-moi, fit-il en éteignant le plafonnier. Je suis encore un peu susceptible quand il s'agit de ma figure. Y a de quoi, non ? Tenez, asseyez-vous. Vous voulez boire quelque chose ?

— Non, merci.

Elle s'approcha de la table, prit une chaise et s'assit. Elle portait une robe noire très chic et, autour du cou, un mince collier de feuilles de laurier en or.

Crantor s'assit à son tour. Il eut soin de rester dans l'ombre et, quand il alluma une cigarette, il détourna la tête pour l'empêcher de voir son visage, à la lueur de son briquet.

— Vous avez trouvé quelqu'un pour faire le travail ? demanda-t-elle.

— Oui, dit Crantor. Ça m'a pris du temps, mais j'ai dégoté exactement le type qu'il nous fallait.

Il jeta un coup d'œil sur son bracelet-montre.

— Il sera là dans quelques minutes. J'ai pensé que vous voudriez le voir.

— Il ne s'agit pas de faire des blagues, dit-elle, tout en scrutant de ses yeux verts l'unique œil noir et brillant de son interlocuteur. Ce sera notre coup d'essai. Or, un coup d'essai, ça doit toujours réussir.

Elle secoua la cendre de sa cigarette et continua :

— Qui c'est, au juste, le type que vous avez déniché ?

— Un certain Ed Shapiro, dit Crantor. Pas de casier judiciaire. Il a débuté au cirque. Il s'est fait connaître par un numéro d'adresse : il lançait des poignards. C'est un as : c'est pour ça que je l'ai choisi. Il a plaqué le cirque après la guerre. Il a fait un peu de contrebande pour moi, et maintenant il voudrait bien travailler pour son compte. Il veut s'acheter une vedette rapide. Il a sauté sur l'occasion de gagner du fric qu'on lui offrait.

— Il ne loupera pas son coup ?

— Si quelqu'un peut faire l'affaire, c'est bien lui.

— Qu'est-ce que vous avez fait jusqu'à présent ?

— On a envoyé la lettre pour demander l'argent mardi. Ce soir, Shapiro ira là-bas. Il déposera la tortue dans la salle à manger, avec un second mot. A neuf heures, demain soir, un commissaire passera réclamer l'argent... (Il s'interrompit pour regarder son interlocutrice, de l'autre côté de la table.) Il y a une chose qui me chiffonne. Supposez qu'il casque ?

— Ne vous faites pas de bile pour ça. Il ne casquera pas : c'est pour ça qu'on l'a choisi. Ça n'est pas le genre à se laisser intimider.

— Si vous en êtes sûre, c'est parfait. S'il payait, ça ficherait tout par terre.

— Il ne paiera pas.

— Alors Shapiro entrera dans la danse à neuf heures un quart.

Vous avez apporté le poignard ?

Elle s'inclina de côté pour prendre le fourre-tout qu'elle avait posé par terre. Et tandis qu'elle se penchait pour ouvrir le sac, il en profita pour admirer sa chute de reins. Une amertume l'envahit. Ce n'était pas pour lui, une belle fille comme ça ! Lui, il fallait se contenter de mochetées... Elle prit dans le fourre-tout un étui de bois plat qu'elle posa sur la table. Elle l'ouvrit et en sortit un poignard à large lame pourvu d'un gros manche de bois sculpté.

Crantor l'examina.

— C'est pas dangereux, ça ? demanda-t-il. La police ne risque pas de découvrir d'où il sort ?

— C'est le modèle que nous utilisons toujours, dit la jeune femme. Il est fabriqué spécialement pour nous. Il n'y a aucun risque qu'on l'identifie.

— Quand je pense qu'il faut en passer par tout ça ! murmura Crantor d'un air gêné.

— Tout quoi ? demanda la jeune femme avec brusquerie.

— La tortue, le poignard, et les lettres d'avertissement.

— Evidemment. Ce que nous voulons, c'est de la publicité. La tortue intriguera la presse. L'affaire s'étalera en manchette et c'est l'essentiel. Nous avons prévu quelqu'un après Ferenci. Quand celui-là recevra notre lettre, il saura que nous ne plaisantons pas et il paiera. Le système a réussi en France, en Italie et en Amérique. Il réussira ici.

— Et si ça marche, est-ce que c'est moi qui m'occuperai des autres ? demanda Crantor.

— Bien sûr.

— Ça marchera, je vous le garantis. (Crantor se leva, traversa la pièce et versa du whisky dans un verre.) Vous êtes sûre que vous ne voulez rien boire ?

— Non, merci.

Debout dans l'ombre, il la regardait.

— Je ne sais même pas votre nom, dit-il. A moins que ce ne soit un secret ?

— Appelez-moi Lorelli.

Crantor approuva d'un hochement de tête.

— Lorelli... C'est un joli nom. Ça fait longtemps que vous êtes dans l'organisation ?

— Je suis chargée de payer Shapiro, reprit son interlocutrice, sans répondre à la question. Où pourrai-je le joindre, une fois le travail fait ?

Crantor sentit le sang lui monter au visage.

— C'est vous qui le payez ? Pourquoi ? C'est moi qui l'ai engagé. Donnez-moi l'argent : je le paierai.

— Où pourrai-je le joindre ? répéta la jolie rousse en regardant Crantor sans ciller.

— Mais je ne comprends pas, dit Crantor en s'approchant de la table. Alors, on n'a pas confiance en moi ?

— Dois-je signaler que vous refusez d'exécuter mes ordres ? demanda froidement la jeune femme.

— Mais non, mais non, bien sûr, se hâta de protester Crantor. Il me semblait seulement que...

— Où pourrai-je le joindre ? répéta-t-elle une fois de plus.

— Au 25, Athens Street. C'est dans Soho, dit Crantor, en faisant un effort surhumain pour cacher sa fureur.

La sonnerie du téléphone retentit. Crantor répondit.

— Y a un type, en bas, qui veut vous voir, lui annonça Dale. Je l'fais monter ?

— Oui.

— A propos, continua Dale, est-ce que la dame veut une chambre ? Parce que je pourrais la mettre à côté de vous...

Crantor se tourna vers Lorelli.

— Vous voulez une chambre ici ?

De la tête, elle fit un signe de refus.

— Non, elle ne reste pas.

— T'as pas de veine ! ricana Dale.

Crantor raccrocha brutalement.

Ed Shapiro était grand et maigre avec un nez crochu, un teint basané et de petits yeux inquiets. Il arborait un complet noir à larges rayures blanches, une chemise noire et une cravate blanche. Quant à son chapeau noir, au bord strictement rabattu par-devant, il le portait posé sur l'œil droit.

Appuyé contre le bureau, une cigarette collée à ses lèvres minces, il soufflait des relents de whisky dans la figure de Dale.

— Allez-y. Chambre 26, dit Dale avec un mouvement de recul et une grimace. Vous tenez une sacrée muffée, on dirait.

Shapiro allongea un bras démesuré, attrapa Dale par le devant de sa chemise, lui serra le kiki et, d'une bonne secousse, lui envoya dinguer la tête en arrière.

— Ta gueule, mon gars ! dit-il. Ferme-la, si tu veux pas que j'te fasse cracher tes sales crocs !

Dale, soudain très pâle, ne bronchait pas. Le regard mauvais de Shapiro l'avait impressionné.

Shapiro lâcha prise, tira son chapeau un peu plus sur l'œil, et, après avoir traversé le vestibule, monta l'escalier.

Il avait picolé sec toute la soirée, pour doper un peu ses nerfs ébranlés. Il avait fait un peu de tout dans sa vie, mais, jusque-là, il avait toujours reculé devant le meurtre. Mais il tenait à l'avoir, sa vedette ultra-rapide ; ce désir le rongait depuis deux mois. Il savait que c'était une occasion. Il savait qu'il ne retrouverait jamais un si beau canot automobile pour ce prix-là. Comment pourrait-il, autrement, se procurer les mille livres que Crantor lui offrait et qui complèteraient la somme ? Sans compter qu'il y avait, paraît-il, un autre acquéreur éventuel sur l'affaire...

« Je ne peux pas vous le garder plus longtemps, lui avait dit le propriétaire. Je ne demanderais pas mieux que de vous rendre service, mais l'autre type paie comptant. Si vous ne vous décidez pas vendredi, je serai forcé de le lui laisser. »

C'était impensable, mais la perspective d'avoir à tuer quelqu'un mettait les nerfs de Shapiro à rude épreuve. Crantor le lui avait assuré, c'était du nougat, cette combine-là ; mais Shapiro avait un respect salutaire de la police. Il tenait aussi à sa peau. Or, l'assassinat, ça a la mauvaise habitude de vous retomber sur le nez, au moment même où l'on croit s'en être tiré.

Crantor avait réussi à dissiper tous les scrupules de Shapiro.

« Réfléchis, avait-il dit. Tu n'as jamais été entre leurs mains. Ils n'ont pas tes empreintes. Si tu t'y prends comme je t'ai dit, on ne te verra pas. On ne peut pas faire le moindre rapprochement entre ce type et toi. De quoi as-tu peur ? »

Mais plus Shapiro y pensait, plus le doute l'envahissait. On pouvait fort bien le voir quitter la maison. La pensée d'être recherché pour meurtre lui glaçait le sang. C'est à ce moment-là qu'il s'était mis à boire, mais après quelques doubles whiskys, il avait retrouvé son sang-froid et il s'était mis à penser au bateau. Il pourrait descendre en bagnole à Falmouth aussitôt le boulot terminé, acheter le canot et filer en France.

Et maintenant, tout en montant l'escalier, il avait rudement hâte d'être débarrassé de ça. Il se dirigea vers la chambre 26 d'un pas désinvolte et s'arrêta sur le seuil afin d'admirer Lorelli qui avait pivoté sur sa chaise pour le voir entrer.

— Entre et ferme la porte ! aboya Crantor.

Shapiro obéit. Son regard allait sans cesse de Lorelli à Crantor. Qu'est-ce qu'elle pouvait bien faire là, cette souris ? se demandait-il. Quelle fille du tonnerre ! Il tripota son nœud de cravate, ôta son

chapeau et adressa un sourire égrillard à Lorelli.

Crantor se leva.

— Suffit, Ed, te fatigue pas, dit-il d'une voix grinçante. Elle travaille avec nous.

Shapiro s'approcha de la table. Son sourire s'élargit.

— Tiens, tiens, c'est chouette, ça. Bonjour, poupée. Quelque chose me dit qu'on s'entendra bien, tous les deux.

Lorelli le toisa de ses yeux verts et froids.

— Ne me parlez que si je vous adresse la parole, répliqua-t-elle sèchement.

— Hé ! là, fais pas ta bêcheuse, ricana Shapiro.

La main grande ouverte, Crantor envoya à Shapiro une gifle magistrale qui le fit tituber. L'autre retrouva son équilibre et regarda Crantor bouche bée, en évitant soigneusement de bouger.

— Assieds-toi et ferme ta gueule, lui intima Crantor d'une voix sifflante.

Son œil unique brillait comme un charbon ardent Shapiro prit une chaise et s'assit. Il se tâta la joue.

— J'te conseille de pas recommencer, dit-il d'une voix mal assurée.

— Ta gueule ! répéta Crantor.

— Il ne me plaît pas beaucoup, déclara Lorelli. (Elle parlait comme si Shapiro ne s'était pas trouvé dans la pièce.) Il est ivre ; il n'a pas les nerf solides et n'a aucune discipline.

— Il fera son boulot, assura Crantor. S'il loupe son coup, je le tuerai.

Shapiro fut pris d'une nausée. Il savait que ce n'était pas une menace en l'air.

— Hé ! là, minute... commença-t-il.

Mais les mots se perdirent sur ses lèvres dès que Crantor se retourna pour le regarder fixement.

— T'as entendu c'que j't'ai dit ! Si tu loupes ton coup, j'te tue.

— Pourquoi voulez-vous que je le loupe ? répliqua Shapiro d'une voix rauque.

— J'te le conseille pas, dit Crantor.

Il prit le poignard par sa large lame et tendit le manche de bois à Shapiro.

— Tu te serviras de ça. Et maintenant, montre-lui ce que tu sais faire.

Shapiro prit le poignard et le soupesa dans le creux de sa main. Une étrange transformation se produisit en lui tandis qu'il caressait du pouce le tranchant de la lame. Son visage reprenait sa fermeté, ses

mouvements redevenaient précis. Son regard s'animait.

— Il est beau, murmura-t-il. Il est formidable.

Il lança l'arme en l'air en la faisant tourner et la rattrapa par le manche.

— Montre-lui, répéta Crantor.

Shapiro jeta un coup d'œil autour de lui. Comme il ne voyait pas de cible digne de lui, il sortit un paquet de cartes de sa poche revolver, choisit un as de carreau et, traversant la pièce, il fixa la carte au mur avec un bout de chewing-gum qu'il venait de mâcher et qu'il avait remisé sur le verre de son bracelet-montre.

Il recula alors jusqu'à l'autre bout de la pièce. La carte était dans l'ombre et Lorelli ne la voyait pas. Elle regarda Shapiro, les coudes sur la table, le menton dans les mains.

Le poignard allongé dans sa main grande ouverte, Shapiro prit son élan, puis, d'un jeu vif comme l'éclair, il le précipita en direction du mur, avec la rapidité et la force d'une balle de revolver.

Crantor souleva la lampe portative pour éclairer l'autre bout de la pièce. La lame avait pénétré au centre de la carte, en plein dans le losange, et s'était fichée profondément dans le plâtre.

— Vous voyez, dit Crantor. Il réussit ça vingt fois sur vingt.

Lorelli parut rassurée.

— Oui, c'est pas mal, fit-elle.

Shapiro traversa la pièce d'un air crâne, arracha le poignard et revint à sa place.

— Je suis le seul en Angleterre à savoir faire ça, assura-t-il. Alors, vous croyez que je ferai l'affaire ?

— Vous ferez l'affaire, dit Lorelli sans le regarder, si vous ne vous énervez pas.

— Vous en faites pas pour ça, reparti Shapiro. Y a pas de danger. Mais l'argent ? Je voudrais bien toucher quelque chose tout de suite.

Elle leva les yeux sur lui.

— Vous serez payé quand il sera mort, pas avant, déclara-t-elle en se levant. Je serai au 25, Athens Street, à onze heures et demie, demain soir. Vous me ferez un compte rendu détaillé.

Shapiro voulut dire quelque chose, mais un geste menaçant de Crantor l'arrêta.

— J'ai des choses à faire maintenant, continua Lorelli. Il faut que je m'en aille. Vous, Crantor, je vous verrai demain vers midi. Mon imperméable, s'il vous plaît.

Crantor disparut dans la salle de bains et revint avec l'imperméable et le chapeau. Les deux hommes restèrent silencieux

pendant qu'elle se coiffait et arrangeait ses cheveux devant la glace.

— S'agit pas de faire des blagues, hein, fit-elle en enfilant son imperméable.

— Tout se passera bien, assura Crantor.

Elle ramassa le fourre-tout et se dirigea vers la porte.

— Je compte sur vous, dit-elle, et elle sortit de la chambre en fermant doucement la porte derrière elle.

CHAPITRE II

Au volant de sa Bentley noire, le long de Piccadilly ruisselant de pluie, Harry Mason pensait avec tristesse qu'il lui faudrait encore nettoyer la voiture et que ça ferait la deuxième fois de la journée. Une fois suffisait ; c'était la corvée quotidienne à laquelle il fallait se résigner. Mais deux fois, c'était vraiment trop. Il n'arrêtait donc jamais de pleuvoir dans ce fichu pays ?

Don Micklem, assis à côté de Harry, se pencha brusquement en avant.

— Tiens ! Voilà Mme Ferenci, s'écria-t-il en interrompant les réflexions de Harry. On peut peut-être la déposer quelque part.

Il baissa la vitre. Harry vint se ranger le long du trottoir. Une jeune femme, vêtue d'un imperméable à carreaux blancs et noirs et d'un petit chapeau noir, se tenait sur le rebord et guettait un taxi. Elle était menue et blonde, avec de grands yeux violets. Tout en lui faisant signe de la main, Don se demanda pourquoi elle paraissait si pâle et soucieuse.

— Julia ! cria-t-il en s'élançant sous la pluie. Ça fait des semaines que je ne vous ai pas vue. Je peux vous déposer quelque part ?

Le visage de la jeune femme s'éclaira quand elle le vit.

— Tiens, Don ! Je vous croyais à Nice.

— Je partirai probablement dans une quinzaine. Montez vite avant d'être complètement trempée. (Il ouvrit la portière, aida Julia à s'installer derrière et s'assit à côté d'elle.) Qu'est-ce que vous devenez ? De quel côté allez-vous ?

— Ça fait plaisir de vous voir, fit Julia en lui effleurant le poignet de sa fine main gantée. Je croyais que vous étiez parti, sans ça je vous aurais appelé. Je voudrais vous parler. C'est au sujet de Guido.

— Voulez-vous venir chez moi ? demanda Don, qui ne cessait de la dévisager attentivement de ses yeux gris. Je suis libre jusqu'à une heure. (Il consulta sa montre.) Il est seulement midi moins le quart. A moins qu'on ne s'arrête au Berkeley ?

— J'aimerais mieux aller chez vous, dit Julia. Je n'ai pas beaucoup de temps. Je déjeune avec Guido.

— A la maison, Harry, ordonna Don.

Et pendant que Harry les emmenait à toute allure vers la maison blanche aux volets vert olive, tout au bout de Upper Brook Mews – domicile londonien de Don depuis six ans – il continua :

— Guido va bien ?

Julia eut un sourire contraint.

— Très bien. Il parlait de vous hier. Vous savez, son histoire de société ? Il veut que vous fassiez partie du conseil d'administration. Mais ça ne presse pas. Il vous en parlera. Il a tellement de projets...

Elle s'arrêta et regarda par la portière, les poings serrés.

Don alluma une cigarette, haussa les sourcils d'un air pensif, et se demanda ce qui clochait. Il fallait espérer que Guido n'avait pas été faire l'imbécile avec une femme. C'était peu probable. Il savait à quel point Guido adorait Julia, mais savait-on jamais ?... Harry s'arrêta devant le 25, Upper Brook Mews, sortit de la voiture et ouvrit la portière. Il adressa un salut stylé à Julia dont le sourire malheureux l'intrigua. Don la conduisit dans le grand salon confortable.

— Asseyez-vous, Julia, dit-il. Prenez une cigarette et mettez-vous à l'aise. Qu'est-ce que vous diriez d'un sherry ou d'un martini ?

— Je prendrais un sherry avec plaisir.

Don appuya sur la sonnette, tendit une boîte de cigarettes à Julia et la posa sur la table près d'elle. Il lui offrait du feu quand Cherry, maître d'hôtel et majordome de Don, entra dans la pièce.

C'était un grand et solide gaillard au teint fleuri, doté de plusieurs mentons roses. On le prenait fréquemment pour un archevêque et, en dépit de ses soixante et quelques années, il était étonnamment alerte.

— Vous avez sonné, monsieur ? demanda-t-il de sa belle voix onctueuse.

— Mme Ferenci voudrait un sherry, annonça Don. Et pour moi, ce sera un whisky à l'eau.

— Certainement, monsieur, dit Cherry en s'inclinant devant Julia.

Son bon gros visage, haut en couleurs, exprimait une discrète sympathie. Malgré sa méfiance à l'égard des Américaines, il avait depuis longtemps estimé que Julia était une exception. Il avait remarqué qu'elle savait se tenir dans toutes les occasions, et aussi qu'elle était riche. Ces deux qualités étaient indispensables pour gagner l'estime de Cherry.

Après avoir servi à boire, il s'éclipsa silencieusement. Don étira alors ses longues jambes et adressa à Julia un sourire d'encouragement.

— Eh bien ! qu'est-ce qui ne va pas ? Vous êtes bien mystérieuse. Est-ce que Guido se serait enfui avec une folle maîtresse ?

— Bien sûr que non, dit Julia. Si c'était ça, je saurais me

débrouiller toute seule. Non, je suis vraiment inquiète, Don. Il a reçu une horrible lettre de menaces.

Don marqua son soulagement par un sourire.

— Ma chère Julia, il ne faut surtout pas vous tracasser pour ce genre de choses. Quand on a un compte en banque comme celui de Guido, on reçoit forcément des lettres de menaces. Le monde est plein de piqués et de jaloux. Ça ne veut rien dire.

— Mais si, j'en suis sûre. Ce... cet individu réclame dix mille livres. Il dit que si Guido ne paie pas ce soir... (Sa voix se troubla.) Il dit qu'il le tuera. C'est horrible, Don !

Don fronça les sourcils.

— Dix mille ? Il n'y va pas avec le dos de la cuiller, dites donc ? Vous avez la lettre sur vous ?

— Guido l'a jetée. Il refuse de prendre ça au sérieux. Je voulais qu'il avertisse la police, mais il ne veut pas en entendre parler. Vous savez comme il peut être têtu. Il dit que la Tortue, ça ne peut être qu'un fou, ou un mauvais plaisant.

— La tortue ? Quelle tortue ?

— C'est comme ça que la lettre est signée.

Don éclata de rire.

— Qu'est-ce que je vous disais ? C'est sûrement un piqué. S'il avait signé « le Serpent » ou « le Loup », je ne dis pas. Mais une tortue ! Ecoutez, Julia, il ne faut pas vous mettre dans un état pareil. C'est peut-être seulement un camarade de Guido qui veut lui faire une blague de mauvais goût.

Julia, de la tête, fit signe que non.

— C'est ce que dit Guido, mais je ne le crois pas. Il a reçu la lettre mardi. Je me suis fait une bile terrible. Il est censé payer ce soir. Et ce matin...

Elle s'interrompit pour se mordre la lèvre inférieure.

— Qu'est-ce qui s'est passé ce matin ?

Julia essaya en vain de refréner un petit frisson.

— Nous prenions notre petit déjeuner. J'ai vu quelque chose bouger sur le plancher. J'ai d'abord cru que c'était un rat. Ça m'a fait une peur horrible. Et puis je me suis aperçue que c'était une tortue. Il y avait, collé sur sa carapace, un feuillet dactylographié annonçant qu'un commissionnaire passerait prendre l'argent à neuf heures, ce soir, et que si l'argent n'était pas remis au commissionnaire, Guido mourrait. Oh ! Don, j'ai vraiment peur. C'est horrible.

— La plaisanterie me paraît poussée, en effet, un peu loin, observa Don. Comment la torture s'est-elle introduite dans la maison ?

— Je ne sais pas. J'ai supplié Guido d'avertir la police, mais il n'a pas voulu. Il dit que si les journaux s'emparaient de l'affaire, tout le monde en ferait des gorges chaudes. Vous savez à quel point il est susceptible.

Don se frotta le menton.

— Qu'est-ce que vous faites ce soir, tous les deux ?

— Guido veut écouter la retransmission d'*Othello* de la Scala à la radio. Vous ne croyez pas que nous devrions aviser la police ?

Don hésita, puis hocha la tête.

— Je crois que ce serait une erreur puisque Guido s'y oppose catégoriquement, Julia. Les journaux pourraient très bien s'emparer d'un truc comme ça et ce genre de publicité serait désastreux pour Guido. Regardons les choses en face. Supposez qu'il avertisse la police. Qu'est-ce qu'elle va faire ? On enverra peut-être un flic pour garder la maison. Ça n'est pas un malheureux flic qui arrêtera un maître chanteur résolu, si ce bonhomme est un maître chanteur, ce dont je doute fort. Je crois, comme vous, qu'il faut prendre certaines précautions. Je suis convaincu qu'il n'y a pas le moindre danger, mais je comprends que vous soyez affolée. Je viendrai ce soir avec Harry. Je dirai à Guido que je passais et que je me suis arrêté à tout hasard, pour voir si vous étiez là. Je suis persuadé qu'il ne se passera rien, Julia, mais je veux que vous vous tranquillisez. Guido, Harry et moi, c'est largement suffisant pour venir à bout d'un quelconque cinglé. Qu'est-ce que vous en dites ?

Le visage de Julia s'éclaira.

— Bien sûr. Je sais que tout ça est absurde, mais je serais tellement plus rassurée si vous veniez. Il n'y a que Dixon et Ethel, à la maison. Peut-être que vous avez raison et qu'il ne se passera rien, mais si vous étiez là...

Don se leva.

— C'est entendu. Je serai là peu après huit heures. Et ne vous tracassez plus. Faites un bon déjeuner et oubliez cette histoire, dit-il en la raccompagnant jusqu'à l'entrée. A ce soir.

Cherry apparut, rose et bienveillant.

— J'ai commandé un taxi pour Mme Ferenci, annonça-t-il. Il arrive à l'instant.

Julia le remercia d'un sourire radieux. Don fut soulagé de voir qu'elle avait repris du poil de la bête.

— Merci, Cherry, dit-elle.

Et tournée vers Don, elle poursuivit :

— Vous ne pouvez pas savoir quelle délivrance c'est pour moi, de savoir que vous serez avec nous ce soir !

— Vous vous faites trop de bile, conclut Don. Oubliez tout ça.

Quand le taxi l'eut emmenée, Don retourna au salon. Il finit son verre, debout devant la fenêtre, l'air soucieux.

La Tortue ! Fallait-il prendre ça au sérieux, ou était-ce une mystification ? Y avait-il parmi les amis de Guido quelqu'un qui fût capable de pousser aussi loin la plaisanterie ? C'était peu probable. Un cinglé, alors ?

Après un moment d'hésitation, il se dirigea vers le téléphone et appela Whitehall 1212. Ça ne ferait toujours pas de mal de demander au commissaire Dicks, de la Spécial Branch⁽¹⁾, s'il avait entendu parler d'un individu qui se faisait appeler la Tortue. Quand il eut enfin obtenu le bureau de Dicks, on lui répondit que le commissaire venait de partir déjeuner et ne serait pas de retour avant six heures.

— Ça ne fait rien, fit Don. Non, il n'y a pas de commission à lui faire.

Marian Rigby, la brune et jolie secrétaire de Don, fit soudain irruption dans le salon.

— Vous voilà, dit-elle. Vous n'avez pas oublié que vous déjeunez avec Sir Robert à une heure ?

— J'allais me mettre en route. Est-ce que j'ai quelque chose à faire ce soir, Marian ?

— Il y a la « première » du film. Vous avez promis d'y aller.

— Ah ! oui, c'est vrai. Téléphonnez donc pour dire que je ne peux pas. (Il sourit.) J'ai rendez-vous avec un monsieur qui se fait appeler la Tortue. Ça promet d'être plus marrant que la « première », non ?

Grand et blond, son visage aux traits réguliers gardant encore le hâle du soleil de Portofino où Julia et lui avaient récemment passé quelques semaines de vacances, Guido Ferenci versait, d'un geste plein de dévotion, une fine 1815 dans un verre ballon.

— N'allez pas vous imaginer que je sois dupe, dit-il en tendant le verre à Don. Vous voulez nous bourrer le crâne quand vous racontez que vous passiez là par hasard et que vous êtes entré boire un verre. Julia vous a fait venir pour me servir de garde du corps, n'est-ce pas ?

Don sourit.

— Pour un étranger, il parle anglais merveilleusement bien, vous ne trouvez pas ? dit-il en regardant Julia. Je voudrais bien pouvoir en dire autant de mon italien.

— Vous parlez italien comme si vous étiez né là-bas ! riposta Julia. Guido la regardait avec tendresse.

— Ça non plus, ça ne prend pas. Laissons là les prouesses de Don

en italien, dit-il en se laissant tomber dans le grand fauteuil faisant face à celui de Don. Maintenant, avouez-le, Julia vous a persuadé qu'il fallait venir me protéger, n'est-ce pas ? C'est gentil de votre part d'être venu, mais ne me dites pas que vous prenez ce plaisantin au sérieux. Comment pourrait-on le prendre au sérieux ? Dix mille livres ! Où M. la Tortue croit-il donc que je peux me procurer une somme pareille ?

Don alluma une cigarette.

— Je ne le prends pas au sérieux, mais, d'autre part, il y a pas mal de fous dangereux en liberté. Ce gaillard-là m'a l'air de pousser la plaisanterie un peu loin. Qu'avez-vous fait de la tortue et du petit mot qui sont arrivés ce matin ? J'aimerais bien y jeter un coup d'œil.

— Rien de plus facile. Dixon s'occupe de la tortue, fit Guido en se levant pour sonner. Le billet est dans mon bureau.

Pendant qu'il ouvrait le tiroir de son bureau, Dixon, le valet de chambre de Guido, entra. Avec sa carrure puissante, ses traits durs et énergiques, il avait bien l'air de ce qu'il avait été pendant la guerre : maître de timonerie, à bord d'un destroyer.

— Amenez la tortue, voulez-vous ? lui demanda Guido. M. Micklem voudrait l'examiner.

— Très bien, monsieur, fit Dixon en saluant Don d'un signe de tête respectueux.

— Eh bien ! où est donc ce mot ? reprit Guido tandis que Dixon quittait la pièce. Je l'avais mis dans ce tiroir-là, mais il n'y est plus. L'as-tu pris, Julia ?

La jeune femme se leva.

— Non. Laisse-moi regarder. Tu sais bien que tu ne trouves jamais rien.

— Si vous vous mariez, Don, tâchez d'acquérir la réputation de ne jamais rien trouver, conseilla Guido en se rasseyant avec un sourire. Ça vous évitera d'interminables et fastidieuses recherches. Maintenant, c'est toujours Julia qui me trouve mes affaires.

— Mais cette fois-ci, je n'ai guère de chance, dit Julia. Le papier n'est pas dans le bureau. Tu es sûr que tu ne l'as pas jeté, comme la première lettre ?

— Non. Je l'ai mis dans le tiroir du haut, répliqua Guido, l'air contrarié.

Comme il se levait, Dixon entra.

— Je vous demande pardon, monsieur, mais vous n'auriez pas déplacé la tortue, par hasard ?

Don sentit l'atmosphère se charger subitement d'électricité.

— Bien sûr que non, répliqua Guido d'un ton sec.

— Je suis désolé, monsieur, mais elle n'est plus dans la boîte.

— Elle s'est peut-être échappée, suggéra Don avec douceur.

— C'est impossible, monsieur. J'avais mis un couvercle sur la boîte. Quelqu'un a dû le prendre.

— Très bien, Dixon. Ça ne fait rien, dit Guido. Assurez-vous seulement qu'elle n'est pas en train de se promener dans la maison.

— Oui, monsieur.

Et Dixon quitta la pièce.

Don regarda Julia qui était assise, immobile, très pâle.

— Eh bien ! En voilà, un coup de théâtre, s'écria Guido. J'ai l'impression que nos pièces à conviction se sont envolées.

Sous la désinvolture de l'exclamation, Don perçut une certaine inquiétude.

— Quelqu'un est venu ici, murmura Julia d'une voix accablée.

— Qu'en pensez-vous, Don ? demanda Guido.

— Je pense que votre plaisantin dépasse les bornes, articula Don. Ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée d'en toucher un mot à la police, maintenant, Guido.

Guido hésita, puis secoua la tête.

— Non, je ne veux pas. Je ne peux pas me permettre le genre de publicité stupide qui s'ensuivrait. Il faut que je pense à mon nouveau conseil d'administration Non, je n'appellerai pas la police.

— Si, il le faut ! s'écria Julia. Tu aurais dû l'avertir dès le début. Tu es en danger...

— Ne vous affolez pas, Julia, reprit Don avec calme. Je me mets à la place de Guido. Les journaux feraient leurs choux gras d'une histoire comme ça. Après tout, Guido est en sûreté ici. Il n'est pas seul. Je suis là, et Dixon est à côté. Et puis, vous oubliez que Guido sait se défendre. Harry est dehors, à surveiller la maison. Je lui ai dit de quoi il s'agissait et il est sur ses gardes. Si nous prévenions la police, ils ne pourraient pas faire plus que ce que nous faisons en ce moment...

Il s'interrompit. La pendule, sur la cheminée, sonnait neuf heures. Julia retint son souffle.

— Le billet disait que le commissionnaire passerait à neuf heures, dit-elle en saisissant la main de Guido.

— Julia, mon ange, dit Guido. Il n'y a pas de quoi s'affoler, voyons... Personne ne viendra, voyons.

Il n'avait même pas fini de parler que déjà, la sonnette de la porte d'entrée avait retenti. Julia se leva d'un bond. Guido lui enlaça les épaules et jeta un coup d'œil à Don qui s'était raidi, attentif. Tous les trois étaient immobiles, l'oreille tendue. Ils entendirent Dixon traverser l'entrée et ouvrir la porte. Puis, il y eut un bruit de voix et

Dixon entra dans la pièce.

— C'est un commissionnaire, monsieur, dit-il en s'adressant à Guido. Il dit qu'il vient chercher un paquet cacheté. De quel paquet s'agit-il ?

Julia recula, toute pâle.

— Bon Dieu ! s'écria Guido, furieux.

Il voulut se précipiter, mais Don lui barrait le chemin.

— Restez avec Julia, dit-il. Je m'en occupe.

Et sans laisser à Guido le temps de discuter, il sortit, suivi de Dixon.

Debout sous le plafonnier de l'entrée, un garçon de seize ans attendait, vêtu d'un uniforme de commissionnaire.

— T'es sûr que tu ne t'es pas trompé d'adresse, fiston ? demanda Don.

— Je ne crois pas, monsieur, répondit le jeune homme en sortant son carnet. M. Ferenci, The Crest, Spaniards Avenue, Hampstead. Un paquet à prendre. C'est bien ici, non ?

— Oui, c'est ici. Quelles sont tes instructions ? Où dois-tu porter le paquet ?

— Au Piccadilly Hôtel, monsieur. Un certain M. Montgomery attend le paquet. Je dois le lui remettre et le faire signer.

Don l'examinait attentivement. Pas de doute, il disait la vérité.

— Comment dois-tu le reconnaître, ce M. Montgomery ?

Le garçon commençait à avoir l'air intrigué.

— Il portera un imperméable blanc et un chapeau noir. Y a quelque chose qui ne va pas ?

Don fit non de la tête.

— Je vais te chercher le paquet. Attends-moi ici. (Il fit un signe à Dixon.) Allons à la cuisine.

L'air tout aussi intrigué que le commissionnaire, Dixon conduisit Don dans la cuisine. Celui-ci referma la porte derrière eux.

— Fourrez-moi des vieux journaux pliés dans du papier d'emballage et faites-en un paquet à peu près de la taille d'un livre.

Dixon avait l'air complètement ahuri. Il fit le paquet et le tendit à Don.

— Parfait, approuva Don.

Il revint trouver le jeune garçon qui attendait et lui remit le paquet.

— Maintenant, écoute-moi, dit-il. Je ne veux pas que tu arrives au Piccadilly Hôtel avant dix heures. C'est important. Remets ce paquet à M. Montgomery et fais-le signer, mais pas avant dix heures, c'est

compris ?

Le commissionnaire acquiesça.

— Oui, monsieur.

— Parfait, tu peux filer, dit Don en lui glissant un billet d'une livre dans le creux de la main. Voilà pour te dédommager de te faire coucher tard.

Le jeune garçon sourit.

— Merci, monsieur. Je ferai comme vous m'avez dit.

Dès qu'il fut parti, Don regagna le salon. Guido et Julia étaient assis côte à côte sur le sofa. Julia avait toujours l'air effrayé, mais elle s'était reprise. Sa main serrait celle de Guido.

— Ma foi, j'ai l'impression que nous avons affaire à un cinglé, déclara Don en refermant la porte et en s'approchant du feu qui flambait dans la cheminée. Il semble que ce soit un certain M. Montgomery qui attend, dans le salon de Piccadilly Hôtel, qu'un petit Commissionnaire vienne lui faire cadeau de vos dix mille livres. J'ai fabriqué un paquet factice et le gosse va le lui remettre. Il faut alerter la police, Guido. Il le faut. Il ne faut pas encourager ce type. Il risque de faire le même coup à d'autres si on ne l'arrête pas. Je vais appeler Dicks. Il se chargera de lui.

Guido haussa les épaules.

— Bon. Allez-y.

Don souleva le récepteur du téléphone. Il le tint contre son oreille un bon moment, puis d'un air contrarié il tapota le support et reposa le récepteur. Il comprit alors avec stupeur qu'il avait, jusqu'à présent, pris cette histoire beaucoup trop à la légère. Ses traits se durcirent.

— J'aurais dû me douter que ça ne serait pas si facile que ça, dit-il. Il n'y a plus de jus.

— Vous voulez dire que quelqu'un a coupé la ligne ? fit Julia en se levant d'un bond.

— Je ne sais pas. Il n'y a pas de tonalité, en tout cas. Où se trouve le téléphone le plus proche, Guido ?

— A près d'un kilomètre, au bout de l'avenue, répondit Guido. Voulez-vous que j'y aille ou que j'envoie Dixon ?

Don s'approcha de la cheminée. Le dos tourné au feu, il resta un moment sans rien dire, les yeux fixés sur le tapis.

— Ne nous précipitons pas, Guido, recommanda-t-il. Nous n'avons pas pris cette affaire assez au sérieux..., tout au moins, nous deux. Il faut maintenant veiller à ne pas nous laisser prendre au dépourvu une fois de plus.

— Alors, vous pensez que Guido est vraiment en danger ? demanda Julia, les yeux agrandis par la peur.

— Je ne sais pas, fit Don en la regardant droit dans les yeux. Mais je crois que nous devons supposer qu'il l'est et agir en conséquence. Si cet individu veut vraiment arriver à ses fins, il est peu probable qu'il se trouvera au Piccadilly Hôtel. J'ai été stupide de ne pas y penser quand le gosse m'a dit où il devait porter le paquet. Si c'est sérieux, tout ce chantage, le gars interceptera probablement le commissionnaire avant qu'il n'ait le temps d'arriver à la gare. Je ne veux pas vous faire peur, mais il faut regarder la situation en face. Il y a une chose que nous ne devons pas faire : réduire notre effectif. Nous sommes dans un quartier très retiré ; la rue est sombre et déserte. Il n'y a pas d'autres maisons dans le voisinage immédiat. Si ce fou veut vraiment faire du vilain, il va peut-être essayer de nous empêcher d'utiliser un téléphone de l'extérieur. Tout dépend de sa façon de raisonner et de ses réactions. Que fera-t-il quand il s'apercevra que le paquet contient des vieux journaux ? Est-ce qu'il sera beau joueur et rentrera chez lui, ou est-ce qu'il essaiera de mettre sa menace à exécution ?

Guido alluma une cigarette. La situation n'avait pas l'air de lui déplaire.

— Je ne pense pas qu'il se donnerait le mal de couper le téléphone s'il n'avait pas l'intention de nous rendre visite, dit-il.

Don acquiesça.

— Oui, je crois qu'il faut nous préparer à recevoir une visite. (Il adressa un sourire d'encouragement à Julia.) Tout se passera bien. N'ayez pas l'air si effrayé. Il y a trois hommes valides dans la maison, et un autre dehors.

— Oui, dit Julia d'une voix mal assurée.

Elle essaya de lui rendre son sourire, mais n'y réussit pas.

— Faisons venir Dixon ici et mettons-le au courant, proposa Don. Je ne vais pas voir Harry. Il sait qu'il doit ouvrir l'œil et si la maison est surveillée, je ne ferais que le désigner aux coups de l'adversaire. On peut compter sur lui pour faire ce qu'il faut au bon moment. Mais appelons Dixon.

Guido sonna et, une fois Dixon dans la pièce, il lui expliqua la situation. Dixon accueillit la nouvelle avec sérénité.

— Eh bien ! monsieur, dit-il, je ne vois pas très bien ce qu'il pourrait faire contre nous trois, mais si vous le voulez, je peux essayer d'avertir la police.

— Non, nous allons rester ensemble, précisa Don. La première chose à faire, c'est de visiter la maison. Il faut s'assurer que personne ne s'y est introduit, et que personne ne peut s'y introduire. Restez avec M. Ferenci pendant que je vais jeter un coup d'œil.

— Je viens avec vous, annonça Guido.

— Non, restez ici avec Julia, je vous en prie, répliqua Don fermement. Et vous, Dixon, ne quittez pas M. Ferenci des yeux.

— Entendu, monsieur, fit Dixon.

Guido haussa les épaules.

— Bon. Je vous laisse faire, mais prenez garde ! (Il s'assit et tendit la main à Julia.) Viens t'asseoir près de moi, chérie, et tenons-nous la main. Demain, cette histoire nous fera rire.

Dixon s'approcha de la cheminée et prit le tisonnier. Il le soupesa avec un hochement de tête satisfait et se dirigea vers la porte.

— Personne n'entrera ici, monsieur, dit-il à Don, sans avoir affaire à moi.

Don sourit.

— Bravo ! Je n'en ai pas pour longtemps. Laissez la porte fermée. J'appellerai quand je reviendrai.

Il se rappela qu'il y avait aussi une femme de chambre dans la maison et il demanda à Dixon où elle était.

— Elle est allée au cinéma, monsieur. Elle ne sera pas de retour avant dix heures et demie.

— Parfait. Toutes les pièces sont donc vides, observa Don, sauf celle-ci ?

— C'est ça, monsieur.

Don ferma la porte. Il resta longtemps debout dans l'entrée brillamment éclairée, l'oreille tendue. La maison était silencieuse. Il entendait seulement le tic-tac étouffé d'une pendule, à l'étage au-dessus, et le ronronnement irrégulier de la glacière électrique dans la cuisine. Il monta rapidement et sans bruit l'escalier qui menait au premier.

Il fouilla minutieusement les six pièces qui donnaient sur la galerie. En quittant chaque pièce, il refermait la porte à clé derrière lui. Comme il s'y attendait, personne ne se dissimulait dans les chambres, mais un sentiment de malaise grandissant le tenaillait. Il ouvrit la sixième porte et jeta un coup d'œil dans la somptueuse salle de bains. Impossible de se cacher là-dedans. Il revint sur la galerie et s'approcha de la balustrade pour regagner dans l'entrée.

C'est alors qu'à l'improviste, toutes les lumières de la maison s'éteignirent.

Il resta un moment immobile dans l'obscurité étouffante, à se maudire de n'avoir pas pensé à emporter une lampe de poche. Puis, tenant la balustrade d'une main pour se guider, il se dirigea vers l'escalier. Il avait à peine fait quelques pas à tâtons quand il entendit l'effroyable hurlement de terreur, poussé par Julia.

Dans le jardin, près de la fenêtre du salon de Guido, Shapiro avait attendu que Crantor, à plus d'un kilomètre de là, touche les fils de haute tension avec la perche pourvue d'un isolateur qu'il avait amenée. La sueur ruisselait sur le visage de Shapiro. Dans sa main droite, il tenait le couteau à large lame. Soudain, les lumières qui filtraient faiblement à travers les rideaux s'éteignirent. Il glissa alors ses doigts recourbés sous le châssis de la fenêtre, le fit remonter puis recula dans l'ombre et attendit.

La brise légère faisait onduler les rideaux. Au bout de dix ou douze secondes, les rideaux s'écartèrent brusquement.

Un homme de haute taille en tenue de soirée se tenait devant la fenêtre ouverte, exactement comme Crantor l'avait prévu. A travers les nuages, un pâle rayon de lune éclairait son plastron blanc.

Shapiro leva le poignard, sa main s'abattit brusquement et la lame fendit l'air. C'était la cible la plus facile qu'il ait jamais eue à viser. Il entendit le poignard arriver à destination avec un bruit mat ; et vit l'homme blond reculer en chancelant. Sans attendre son reste, Shapiro tourna les talons et contourna en courant la maison pour regagner sa voiture.

Tandis qu'il filait dans l'obscurité et que Don dévalait comme un fou l'escalier, Julia hurla de nouveau.

CHAPITRE III

La haute silhouette massive de l'inspecteur Horrocks s'encadra dans la porte du bureau de Guido, où Don se tenait assis, depuis une demi-heure. Une cigarette se consumait toute seule entre ses doigts.

— Si vous voulez bien, monsieur, fit Horrocks, nous pourrions peut-être voir ça maintenant d'un peu plus près.

— Oui, répondit Don d'une voix blanche.

Il était encore sous le coup de la mort de Guido et il aurait préféré qu'on le laisse un peu seul.

— J'aimerais que vous repreniez l'histoire depuis le début, monsieur, poursuivit Horrocks.

Il s'approcha de la cheminée et se laissa tomber de tout son poids dans le fauteuil qui faisait face à celui de Don.

— Oui, bien sûr, fit Don.

Il fit alors à l'inspecteur un récit détaillé de sa rencontre avec Julia, évoqua la lettre de menaces et la façon dont il avait été amené, ce soir-là, à servir de garde du corps à Guido.

— Je ne prenais pas l'affaire au sérieux, continua-t-il, en regardant fixement le feu. Je me sens responsable de sa mort. Ce n'est qu'en découvrant qu'on avait coupé le téléphone que je me suis dit que ça risquait de tourner mal. Et même à ce moment-là, je n'ai pas pensé un instant que les choses iraient si vite. Je croyais que Guido ne craignait rien avec Dixon et moi pour le protéger. J'ai laissé mon chauffeur dehors pour surveiller la maison.

— Où est-il passé, alors ? demanda Horrocks.

— Je ne sais pas. Je suis sorti pour le chercher, mais il a disparu. J'espère qu'il a vu l'assassin et qu'il est parti à sa poursuite.

Horrocks poussa un grognement.

— Ça vous paraît probable ?

— Oui. Je voudrais bien rentrer chez moi, inspecteur, au cas où il essaierait de me joindre.

— Je ne vous retiendrai pas longtemps, assura Horrocks. J'aimerais seulement éclaircir un ou deux points. Vous n'avez pas vu l'assassin.

— Non. J'ai laissé Dixon avec M. Ferenci et je suis monté pour

fouiller la maison. Et puis les lumières se sont éteintes et j'ai entendu Julia... Mme Ferenci... pousser un cri. J'ai dégringolé l'escalier quatre à quatre et je me suis précipité dans le salon. Il faisait noir comme dans un four. J'avais dit à Dixon que j'appellerais quand je reviendrais, mais j'ai oublié de le faire. Il m'a pris pour un malfaiteur et m'a sauté dessus. Nous nous sommes bel et bien bagarrés et il a fallu que je l'assomme pour me débarrasser de lui. Le temps que je dénicher une lampe de poche, l'assassin avait filé. J'ai trouvé M. Ferenci étendu devant la fenêtre ouverte. Mme Ferenci s'était évanouie. Et puis deux policiers sont entrés. Vous connaissez la suite.

Horrocks acquiesça.

— En somme, l'assassin a fait sauter les plombs, d'une façon que j'ignore, et a ouvert la fenêtre. Ferenci a senti le courant d'air, ou a entendu la fenêtre s'ouvrir. Il s'est approché de la fenêtre. L'assassin attendait. Et quand M. Ferenci a ouvert les rideaux, l'assassin a lancé le poignard.

— Comment se fait-il que vos hommes soient arrivés comme ça ? Est-ce qu'ils ont entendu les cris de Mme Ferenci ?

— C'est le petit commissionnaire. Quand il est sorti d'ici, un homme a surgi de l'ombre et l'a frappé avec une matraque. Mais le gosse a été plus rapide que lui et il a filé. L'autre a couru après, mais le gosse l'a semé. Ça s'est passé si vite que le gamin n'a guère eu le temps de voir l'homme. Tout ce qu'il a pu nous dire, c'est qu'il est grand et mince. Dès qu'il a été hors de danger, il a appelé 999. Une de nos voitures est passée le prendre et l'a amené ici. Ils sont arrivés trop tard.

Don se frotta le front.

— Avez-vous tiré un renseignement de Dixon ? Est-ce qu'il a vu quelque chose ?

Horrocks fit signe que non.

— Je vais lui parler maintenant. Il est encore dans le cirage. Vous lui avez flanqué un de ces pains !

Don eut un geste de mauvaise humeur.

— C'est entièrement ma faute, dit-il d'un ton fâché. Je lui avais dit que j'appellerais pour me faire reconnaître quand je rentrerais dans la pièce. Evidemment, il m'a sauté dessus : il était déchaîné.

Un policeman entra.

— Je vous demande pardon, monsieur. Il y a une dame qui demande à voir M. Micklem.

— Ça doit être ma secrétaire. J'ai demandé à un de vos hommes de lui téléphoner. Je voudrais qu'elle s'occupe de Mme Ferenci, expliqua Don en se levant.

— Très bien, monsieur, fit Horrocks. Pendant que vous lui parlerez, je vais voir comment va Dixon.

Don trouva Marian dans l'entrée.

— C'est une histoire épouvantable, dit-il en l'abordant. Le pauvre Guido a été assassiné. Julia est très mal. La femme de chambre est avec elle pour l'instant, mais je ne crois pas qu'elle soit d'une bien grande utilité. Pouvez-vous vous occuper d'elle, Marian ? Si son état est aussi grave que je le crains, vous feriez bien d'appeler le médecin. La femme de chambre vous dira à qui vous adresser. Je me fie à vous.

— Oui, bien sûr, dit Marian. Où est-elle ?

Pas de questions, pas d'histoires. Don était toujours émerveillé par le calme imperturbable de Marian. Rien ne la démontait. Il savait qu'il ne pouvait pas laisser Julia entre de meilleures mains.

— La porte en face de l'escalier.

Marian acquiesça et monta l'escalier en courant pendant que Don entrait dans la bibliothèque où Dixon était étendu sur le canapé. Horrocks se tenait debout près de lui.

— Je suis désolé, Dixon, fit Don en s'approchant de lui. C'est entièrement ma faute. Vous avez été formidable.

— Oh ! non, monsieur, répliqua Dixon en se dressant sur son séant. J'ai perdu la tête. J'aurais dû me douter que c'était vous. Avec ces lumières qui s'étaient éteintes...

— Enfin, ça n'a aucune importance, reprit Don. (Il regarda Horrocks.) Allez-y, inspecteur. Je ne voulais pas vous interrompre.

— Pouvez-vous me dire ce qui s'est passé depuis le moment où M. Micklem a quitté la pièce ? demanda Horrocks en s'asseyant près de Dixon.

— Ma foi, monsieur, je montais la garde près de la porte. M. Ferenci était assis sur le sofa avec Mme Ferenci. Tout à coup les lumières se sont éteintes. J'ai entendu M. Ferenci qui se levait d'un bond. Il a dit quelque chose à propos de la fenêtre qui s'était ouverte. Mme Ferenci s'est mise à crier. J'ai entendu M. Ferenci qui tirait les rideaux. Dehors, il pleuvait et il faisait noir, je ne voyais rien. Je suis resté planté comme un imbécile à écarquiller les yeux dans le noir. Et puis la porte s'est ouverte brusquement. Comme M. Micklem m'avait dit qu'il appellerait quand il reviendrait – ça, je m'en souvenais – j'ai cru que c'était un malfaiteur et je lui ai sauté dessus. Et puis j'ai reçu un coup qui m'a mis K.O.

— Alors, vous n'avez pas vu ce qui était arrivé à M. Ferenci ? reprit Horrocks, d'une voix où perçait un peu d'énervement.

— Non, monsieur, je n'ai rien vu.

Don haussa les épaules. Ça ne les avançait pas à grand-chose. Il

pensa à Harry.

— A-t-on réparé le téléphone ? demanda-t-il.

— Pas encore, dit Horrocks. Nous n'arrivons pas à trouver où la ligne a été coupée.

— Alors, je vais rentrer chez moi. Si mon chauffeur a déniché quelque chose, il essaiera de me joindre. Si j'ai du nouveau, je vous ferai signe.

— C'est ça, je vous remercie, monsieur.

Don fit un petit signe de tête à Dixon, passa dans l'entrée et monta l'escalier. Il frappa à la porte de Julia.

Marian ouvrit la porte.

— Le docteur arrive, dit-elle à Don. Elle est toujours sans connaissance.

— Restez avec elle, voulez-vous ? Moi, je rentre à la maison. J'espère que Harry a vu l'assassin ; il est peut-être en train d'essayer d'entrer en communication avec moi.

— Je vais rester près d'elle.

Don la quitta, courut à l'endroit où il avait rangé sa Bentley et fonça vers Upper Brook Mews. Comme il se rangeait le long du trottoir, la porte d'entrée s'ouvrit et Cherry apparut.

Don se pencha par la portière.

— Des nouvelles de Harry ? lança-t-il, tandis que Cherry s'approchait d'un pas majestueux.

— Il a téléphoné, il y a environ une demi-heure, monsieur, dit Cherry en s'arrêtant près de la voiture. Il demande que vous vous rendiez à Athens Street, c'est, paraît-il, la deuxième rue à gauche dans Old Compton Street. Il a dit que c'était urgent.

— Merci !

Don, après avoir fait faire demi-tour à sa voiture, la lança à toute allure par les ruelles noires et désertes.

Athens Street était une étroite impasse, qu'un unique lampadaire éclairait chichement.

En prenant soin de rester dans l'ombre, Don longea rapidement le trottoir mouillé et arriva à quelques mètres du haut mur de briques qui séparait le fond du cul-de-sac de Dean Street.

Il aperçut Harry, debout dans l'ombre épaisse d'un passage voûté, et il s'avança dans l'obscurité pour aller le retrouver.

— Ouf ! J'suis content de vous voir, patron, fit Harry avec conviction. Ça fait une heure que j'essaie de vous joindre. J'fais la navette, d'ici à la cabine téléphonique, mais j'suis pas arrivé à avoir le numéro de M. Ferenci.

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

— J'ai repéré un gars qui sortait de chez M. Ferenci et je lui ai filé le train. Il est planqué dans la maison qu'est là, de l'autre côté.

Don s'approcha de l'entrée de la voûte.

— Quelle maison ?

— Celle qu'est près du mur, patron.

Don examina l'immeuble de trois étages plongé dans l'obscurité. Il distingua deux fenêtres à chaque étage. La porte d'entrée s'ouvrait sous une arcade semblable à celle sous laquelle ils s'abritaient.

— Y a-t-il une autre issue, Harry ?

— Non, patron. J'ai vérifié.

— Alors, il est encore là ?

— Oui, il est là. Y a environ cinq minutes, une femme s'est amenée et elle est entrée. Elle portait un imperméable blanc avec un pantalon. Il faisait trop noir pour voir comment elle était.

— Et lui, Harry, comment était-il ?

— Grand et mince, brun, avec un nez crochu, habillé de façon voyante.

Le petit commissionnaire avait dit que son agresseur était grand et mince. Ça paraissait bien être le type en question.

— Quand l'as-tu vu pour la première fois. Harry ?

— A peu près un quart d'heure après le départ du commissionnaire. Il venait de derrière la maison ; il a traversé le jardin et, après avoir sauté par-dessus le mur, il a cavale jusqu'à une vieille Buick rangée sous les arbres. Je lui ai couru après et j'suis arrivé à me planquer dans le coffre. Il conduisait vite. Une drôle de partie de plaisir, cette balade en bagnole ! Il a laissé la voiture sur un terrain vague, dans Old Compton Street et il est venu ici. J'ai eu un mal fou à le suivre. Il avait l'air nerveux et regardait tout le temps pour voir si on ne le suivait pas, mais il ne m'a pas repéré. Ça, j'en suis sûr. Il est entré dans la maison. Il avait une clé. Et je ne l'ai plus revu depuis. La femme a frappé et il lui a ouvert.

— Bravo, Harry ! Je vais aller jeter un coup d'œil. Reste là et fais bien attention. S'il m'arrive un pépin, tu sais ce qui te reste à faire. Ce type est dangereux. Il a tué Ferenci ; alors pas de scrupules si tu as affaire à lui.

— Hein ! M. Ferenci est mort ? demanda Harry, atterré.

— Oui. J'te raconterai ça plus tard. Pour le moment, ouvre l'œil et tends l'oreille.

— Vous ne croyez pas qu'il vaudrait mieux que ce soit moi qui y aille, patron ? observa Harry d'un ton qu'il voulait détaché. C'est pas

la peine de saloper votre costume à entrer et à sortir par les fenêtres...

— Fais ce que je te dis, répliqua Don sèchement. Ouvre l'œil. S'il veut se tailler, arrête-le.

— D'accord, patron, dit Harry. Le plus simple, c'est de grimper par la fenêtre qu'est près du mur. La porte a un verrou. J'ai essayé. J'vous ferai la courte échelle. Montez sur le toit et ça sera du gâteau d'entrer par la fenêtre.

Ils s'approchèrent du mur, Harry se mit les mains en étrier. Micklem y prit appui du pied et une légère poussée lui fit atteindre le haut du mur. Il s'y agrippa et, toujours avec l'aide de Harry, réussit à se hisser sur le mur.

Harry lui fit signe de la main et retourna s'abriter sous la voûte.

Courbé en deux, Don se mit à gravir la pente du toit. Juste au-dessus de lui se trouvait une fenêtre éteinte. Il scruta l'obscurité à travers la vitre et parvint tout juste à distinguer une pièce sombre, vide. La fenêtre à guillotine n'était pas fermée au loquet. Il sortit son couteau de poche et souleva doucement le panneau. Puis il se glissa dans la pièce, referma la fenêtre et s'avança vers la porte.

Il resta un moment à écouter, l'oreille collée au panneau, puis comme il n'entendait rien, il fit tourner la poignée et ouvrit.

La pièce donnait sur un couloir faiblement éclairé par la lumière qui venait de l'entrée. Il sortit en ayant soin de tirer la porte derrière lui. Puis, sans faire de bruit, il longea le couloir jusqu'au haut de l'escalier et s'arrêta encore pour écouter.

D'en bas, une voix d'homme lui parvint :

— Ça a été facile comme tout. Il s'est approché de la fenêtre et je lui ai fait son affaire.

En se déplaçant comme une ombre, Don se mit à descendre l'escalier.

— Alors il est mort ? demanda une voix de femme.

L'accent fit dresser l'oreille à Don : c'était sans aucun doute une Italienne. Il arriva au bas de l'escalier. La lumière qui éclairait faiblement l'entrée venait d'une porte entrouverte tout au bout du couloir.

— Bien sûr qu'il est mort, confirma Shapiro. Alors, hein, passons la monnaie. J'suis pressé de foutre le camp d'ici.

— Pouvez-vous me prouver qu'il est mort ? demanda Lorelli.

Shapiro la regarda fixement.

— Comment ça ? Si vous ne me croyez pas, allez-y voir vous-même.

— Ne dites pas de bêtises. Je vous paierai quand j'aurai vu les journaux du matin, pas avant.

Don se glissa un peu plus avant pour jeter un coup d'œil dans la pièce. Il y avait très peu de meubles : deux chaises, un canapé éventré dont on voyait les ressorts, et une caisse à thé sur laquelle était posée une bougie allumée plantée dans une bouteille. Des couvertures grises et sales étaient clouées devant les deux fenêtres.

Il embrassa le tout d'un coup d'œil. Son attention se fixa alors sur les deux personnes qui se trouvaient dans la pièce. L'homme était à califourchon sur l'une des deux chaises. Il était grand et mince ; son visage basané et dur avait l'air féroce. Il braquait un regard lourd de colère sur la jeune femme qui était appuyée contre le mur, en plein dans la lumière vacillante de la bougie.

D'une taille au-dessus de la moyenne, elle devait avoir vingt-cinq ou vingt-six ans. Elle était d'une beauté froide, dure ; la pâleur de son visage faisait ressortir, par contraste, le carmin de ses lèvres charnues, mais ce fut son abondante chevelure ondulée qui retint son attention. Elle était d'un blond vénitien, couleur qu'on rencontre rarement de nos jours en Italie.

Une cigarette se consumait entre ses lèvres luisantes. Elle se tenait les bras croisés sur la poitrine. Sous l'imperméable blanc ouvert, elle portait un chandail blanc et un pantalon noir.

— Vous plaisantez, non ? demanda Shapiro, en la foudroyant du regard.

— J'ai reçu l'ordre de vous payer quand le travail serait fait, confirma Lorelli. Je saurai demain par les journaux s'il a été exécuté oui ou non.

— Je veux l'argent tout de suite, gronda Shapiro. J'en ai besoin. Ecoutez, j'ai une vedette rapide en vue. J'ai besoin de cet argent pour pouvoir la payer. Je serais en France demain matin si je pouvais m'acheter le bateau ce soir.

— Vous avez compris ce que je vous ai dit ? répliqua froidement Lorelli. (Elle glissa les mains dans les poches de son imperméable.) Je n'ai pas l'intention de discuter avec vous.

Shapiro se passa la langue sur ses lèvres desséchées.

— Alors quoi, mon p'tit, on va pas se chamailler. Si vous veniez avec moi ? Je me lance dans une nouvelle combine dès que j'aurai le bateau. J'aurai besoin d'une fille dégourdie comme vous.

— Vraiment ? fit Lorelli, le regard dur. Moi, je n'ai que faire d'un crétin comme vous.

Shapiro la regardait en ricanant.

— Oh ! ça va. On ferait mieux d'être copains. Appelez-moi Ed. On pourrait faire du chemin, tous les deux, si on travaillait ensemble. Refilez-moi l'argent et venez avec moi, Lorelli. Hein ! qu'est-ce que

vous en dites ?

— Vous aurez l'argent demain matin et pas avant, reprit Lorelli d'un ton sec. Je vous l'apporterai à huit heures.

— C'est ce que vous croyez, grogna Shapiro en se levant et en envoyant promener la chaise d'un coup de pied. On va aller chez vous et vous allez me donner ce pognon tout de suite. Je sais comment apprivoiser les greluches de votre espèce.

Elle s'adossa au mur, l'air impassible mais avec une lueur de méfiance dans ses yeux verts.

— Vraiment ? dit-elle. Et moi, je sais comment apprivoiser les vermines de votre espèce.

Sa main sortit lentement de la poche de son imperméable. Le 25 automatique qu'elle tenait était braqué sur le visage de Shapiro.

— Otez-vous de là !

Shapiro se dégonfla brusquement et se hâta de reculer.

Sans chercher à en savoir davantage, Don remonta l'escalier rapidement et sans bruit, se glissa par la fenêtre, la referma derrière lui et, quelques secondes plus tard, il avait rejoint Harry sous la voûte.

— La femme va sortir d'un moment à l'autre, dit-il. Je la suis. Reste ici et surveille la maison. Je ne crois pas que notre oiseau bougera, mais s'il essaie, ne le laisse pas filer.

— Entendu, patron, dit Harry.

Au même moment, la porte de la maison s'ouvrit et la jeune femme sortit. Elle ferma la porte et s'éloigna sur le trottoir, en direction des lumières d'Old Compton Street.

Don se glissa à sa suite en ayant soin de rester dans l'ombre et de ne pas faire de bruit.

Une demi-heure plus tard, d'une cabine téléphonique de Sheperd Market, Don se mit en rapport avec l'inspecteur Horrocks.

— Ici, Micklem, annonça-t-il. Mon chauffeur a bien vu notre homme quitter la maison. Il l'a suivi jusqu'au 25, Athens Street. Il y a aussi une femme dans le coup. Elle est au 2 Market Mews. Je monte la garde devant chez elle et Mason surveille l'autre maison.

— Bon Sang ! s'écria Horrocks. Vous avez fait du bon travail, monsieur. Je vous envoie immédiatement des voitures de ronde à tous les deux, et je vous rejoins moi-même dans dix minutes.

— Parfait, fit Don.

Et il raccrocha.

Il sortit de la cabine téléphonique et retourna se poster à l'endroit d'où il pouvait surveiller l'appartement, au-dessus d'une épicerie, dans

lequel la fille rousse avait disparu.

Elle n'avait pas été commode à filer. Elle avait pris un taxi dans Shaftesbury Avenue, et Don avait eu la chance d'en trouver un juste avant que le sien disparaisse dans Piccadilly. Abandonnant le taxi à Half Moon Street, la jeune femme avait longé Piccadilly du côté du parc jusqu'à Park Lane, en se retournant tout le temps. Don avait réussi à ne pas la lâcher sans se faire repérer et il l'avait finalement vue entrer dans l'appartement au-dessus de l'épicerie par une porte latérale. Quelques minutes plus tard, une fenêtre du premier étage s'était allumée. Il avait attendu vingt minutes environ, et une fois la lumière éteinte, il s'était tout d'abord assuré que l'appartement n'avait pas d'autre issue et s'était ensuite précipité dans la cabine téléphonique, à quelques mètres de l'épicerie.

A peine était-il revenu à son poste d'observation que deux agents de police surgirent de l'obscurité.

— M. Micklem ? demanda l'un d'eux.

— Vous n'avez pas perdu de temps, remarqua Don. Elle est dans cet appartement, là-haut.

— D'accord, monsieur fit le policier. L'inspecteur Horrocks est en route. Il nous a dit de ne pas bouger. Tiens, Bill, va voir dans Hertford Street s'il n'y a pas une autre issue.

L'autre agent acquiesça et s'éloigna.

Don alluma une cigarette. Il était un peu fatigué. La mort de Guido l'avait beaucoup touché et la réaction commençait à se faire sentir.

Il resta avec le policier à surveiller la fenêtre éteinte pendant dix minutes. Puis la silhouette massive de l'inspecteur Horrocks, suivi de trois agents en civil, se détacha de l'obscurité.

— Eh bien ! monsieur Micklem, dit Horrocks, c'est un sacré coup de chance ! Que s'est-il passé ?

Don lui raconta en quelques mots comment Harry avait vu l'homme mince quitter la maison de Ferenci et l'avait suivi jusqu'à Athens Street.

— La femme l'y a rejoint deux ou trois minutes environ avant que j'arrive, continua-t-il. Je me suis introduit dans la maison. Cet individu – il se fait appeler Ed et la femme Lorelli – demandait à être payé pour le meurtre de Ferenci.

Il répéta mot pour mot la conversation qu'il avait surprise et conclut :

— Elle doit le payer demain à huit heures.

— C'est ce qu'on verra, reprit Horrocks. C'est du beau travail, monsieur Micklem. J'ai envoyé Hurst et Maddox à Athens Street. Ils ne feront rien sans mon ordre. Et maintenant, voyons un peu ce qu'elle

va nous dire.

Il se dirigea vers la porte d'entrée misérable qui menait à l'appartement de la fille.

— Ne bougez pas, dit-il à ses hommes.

Et, soulevant le marteau, il frappa à grands coups.

Personne ne répondit.

Il tambourina encore plusieurs fois, puis recula.

— Très bien, dit-il. Essayez d'ouvrir la porte.

Deux solides gaillards en civil s'avancèrent. Leurs épaules ébranlèrent la porte ; au troisième assaut, elle céda. Les policiers bondirent dans l'escalier étroit et raide.

Horrocks et Don les suivirent.

— A moins qu'elle n'ait le don de se rendre invisible, j'ai l'impression qu'elle s'est taillée, observa Don en montrant la lucarne ouverte qui se trouvait en haut de l'escalier.

L'un des policiers sortit de la chambre du premier étage.

— Personne ici, patron, dit-il.

Horrocks poussa un grognement.

— Donnez l'alarme, dit-il. Je veux retrouver cette femme. M. Micklem vous donnera son signalement.

Le policier prit note des indications fournies par Don et dévala l'escalier pour courir vers la cabine téléphonique.

— Elle doit nous avoir repérés, dit Horrocks avec mauvaise humeur.

Puis s'adressant à l'autre policier :

— Appelez Hurst par la radio de la voiture et dites-lui que la fille s'est sauvée. Dites-lui de faire attention : elle va peut-être essayer d'avertir Ed.

Don et lui pénétrèrent dans l'appartement qui comprenait une chambre, une cuisine et une salle de bains.

Horrocks jeta un coup d'œil rapide.

— Nous ne trouverons rien ici dit-il. Je vais faire relever les empreintes digitales. Allons faire un tour à Athens Street.

Laissant les deux agents pour garder l'appartement, Horrocks, Don et les trois inspecteurs en civil montèrent dans la voiture de police et foncèrent le long de Piccadilly pour se rendre à Old Compton Street. Ils trouvèrent deux agents de garde à l'entrée d'Athens Street. Ils se mirent au garde-à-vous en apercevant Horrocks.

— Hurst est là ? demanda-t-il.

— Là-bas, au fond de l'impasse, patron.

Horrocks s'engagea dans le cul-de-sac, suivi de Don. Ils trouvèrent Harry, fidèle à son poste, en compagnie du sergent Hurst et de l'agent en civil Maddox.

— Notre homme est toujours là ? demanda Horrocks.

— Oui, je crois, patron, dit Hurst. Nous n'avons rien vu ni rien entendu dans la maison, mais il n'y a pas d'autre issue que cette porte.

— Coinçons-le, ordonna Horrocks. Sois prudent, Hurst. Il est dangereux. Comment est la porte ?

Hurst hocha la tête.

— Deux verrous et une serrure. Ce serait plus facile de le surprendre par la fenêtre.

Il montra du doigt la fenêtre par laquelle Don s'était introduit dans la maison.

— D'accord ; allez-y tous les deux, fit Horrocks.

Don rejoignit Harry sous la voûte. Il brûlait d'intervenir, mais il savait que Horrocks ne voudrait rien savoir. Ils regardèrent donc Maddox faire la courte échelle à Hurst pour l'aider à monter sur le mur. Hurst se mit à grimper sur les tuiles tandis que Maddox se hissait derrière lui.

Don, qui scrutait la fenêtre obscure, s'aperçut soudain que quelque chose avait remué derrière la vitre.

— Attention ! cria-t-il brusquement. Il vous a vus !

Hurst avait gravi la moitié de la pente. Il était complètement à découvert. Lui aussi avait vu bouger une ombre. Il plongea la main dans sa poche pour sortir sa matraque. Mais il y eut alors un éclair suivi d'une détonation. La vitre de la fenêtre vola en éclats.

Hurst lâcha sa matraque, s'écroula en avant et dévala la pente, entraînant presque Maddox avec lui. Maddox l'agrippa au passage et parvint à l'arrêter dans sa chute, tandis que Don et Harry se précipitaient.

— Laissez. On va s'en occuper, cria Don.

Une nouvelle détonation retentit. Une balle fit voler une tuile en éclats à quelques centimètres de Maddox qui lâcha Hurst et sauta du mur en toute hâte. Hurst tomba du toit comme une masse inerte. Don et Harry le reçurent et le déposèrent à terre.

Harry tâta le cou de Hurst et mit le doigt sur l'artère.

— Il est mort, dit-il d'une voix atterrée.

Horrocks les rejoignit à l'abri du mur. Il n'y resta que le temps de constater qu'il n'y avait plus rien à faire pour Hurst puis, avec une rapidité surprenante pour un homme de sa corpulence, il regagna en courant le fond de l'impasse.

Maddox rejoignit Don et Harry sous la voûte où ils avaient transporté le corps de Hurst. Maddox respirait bruyamment. Il était très pâle et ses traits s'étaient durcis.

— On essaie d'entrer, patron ? demanda Harry à Don, à voix basse. Maddox l'avait entendu.

— Restez ici, grogna Maddox. Ne vous mêlez pas de ça. C'est l'affaire de la police.

Don voulut insister :

— Je pourrais peut-être forcer cette porte, sergent...

— Vous avez compris ce que j'ai dit ? Ne vous mêlez pas de ça, vous deux.

Il y eut un long silence et Horrocks revint.

— Nous allons le cueillir d'ici quelques minutes. Il regrettera d'avoir mis tout ça en train, dit-il d'un ton farouche.

Puis se tournant vers Don :

— Vous avez fait largement votre devoir, monsieur Micklem. J'aimerais maintenant que vous rentriez chez vous.

Don le regarda.

— Vous plaisantez, non ? Bon Dieu ! mais si nous n'avions pas été là, Harry et moi...

— Je sais, monsieur Micklem, répliqua sèchement Horrocks. Mais il risque d'y avoir d'autres coups de feu, et je ne veux pas être responsable, si par malheur vous vous trouviez sur le chemin d'un projectile. Je vous tiendrai au courant de ce qui se passe, mais, pour l'instant, vous allez rentrer chez vous.

Don dut admettre que c'était raisonnable et, bien qu'abandonnant la partie à contrecœur, il eut un haussement d'épaules résigné.

— D'accord, inspecteur. Bonne chance, et ne le laissez pas filer !

— Comptez sur nous, lança Horrocks. Je vous tiendrai au courant.

— Viens, Harry. Allons-nous-en.

Quittant l'abri de la voûte, Harry et Don s'engagèrent de nouveau dans l'impasse pour gagner Old Compton Street.

— Ça a joliment foiré, observa Don, tandis qu'ils se dirigeaient vers l'endroit où il avait laissé sa voiture. J'aurais pourtant voulu le voir pincé.

— Comment va Mme Ferenci ? demanda Harry.

— Pas trop bien. Miss Rigby s'occupe d'elle.

Comme il ouvrait la portière de la Bentley, deux voitures bourrées de flics passèrent devant eux.

— Cette fois, il est cuit, Ed ! déclara Don. Fichons le camp. Si la fusillade commence, il va y avoir des barrages dans toutes les rues du

quartier.

Il leur fallut à peine quelques minutes pour arriver à Upper Brook Mews. Pendant le trajet, Don fit rapidement le récit de ce qui s'était passé chez Ferenci.

— Ça m'a tout l'air d'un gang organisé, hein, patron ? dit Harry.

Don s'arrêta devant le numéro 25 A. Il jeta un coup d'œil sur la montre du tableau de bord. Il était une heure vingt.

— Ça m'en a tout l'air, oui. O.K., Harry, range la bagnole et va te coucher. On aura peut-être du boulot, demain.

Il ouvrit la porte d'entrée et entra dans le salon. Des sandwiches au poulet avec une bouteille de whisky, de l'eau glacée et des verres l'attendaient sur la table, près du feu.

Il se versa une bonne rasade, s'assit et resta là, une dizaine de minutes, à contempler fixement le feu en pensant à Julia. Il n'arrivait pas à croire que Guido était mort. Toute cette histoire lui paraissait irréelle comme un cauchemar.

La sonnerie du téléphone le fit sursauter. Il prit le récepteur.

— C'est vous, monsieur Micklem ? gronda la voix de Horrocks à l'autre bout du fil. J'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre : Il a filé.

— Il a filé ! s'écria Don en se relevant d'un bond.

— Oui. Nous sommes entrés et nous avons découvert un souterrain dans la cave. Il débouche sur le chantier d'un entrepreneur de Dean Streer. Il a dû se sauver par là.

— Sacré nom d'une pipe ! explosa Don. C'est malin, ça ! Alors, comme ça, on les a laissés filer tous les deux !

— Ils n'iront pas loin, assura Horrocks. Tous les ports, tous les aérodromes et toutes les gares sont surveillés. Nous avons leur signalement détaillé. Ils n'iront pas loin.

— Qu'est-ce que vous pariez ? lança Don.

Et il reposa brutalement le récepteur.

Une fille s'avança d'un pas incertain dans le vestibule de l'hôtel Polsen. Dale, qui somnolait, sursauta, jeta un coup d'œil sur sa montre et vit qu'il était quatre heures quatorze du matin. Il se leva et, penché sur le bureau, regarda d'un œil furibond la fille qui se dirigeait vers lui.

Bonté divine ! pensa-t-il. D'où est-ce qu'elle sortait, celle-là ?

C'était une brune à l'air idiot. Elle avait les dents qui avançaient et le nez chaussé de lunettes à monture d'écaille. Elle portait un manteau de drap écossais rouge et vert trop grand pour elle et ses cheveux

noirs et raides étaient serrés dans un foulard de soie bleu pâle.

— Si c'est pour une chambre, dit Dale, ça sera deux livres. Et je veux que vous régliez d'avance.

— Oui, c'est pour une chambre, dit la fille en ouvrant son portemonnaie. J'ai... j'ai manqué mon dernier train.

— Si vous n'avez pas de bagages, ce sera trois livres. C'est le règlement, dit Dale. C'est à prendre ou à laisser.

Au même moment, Crantor entra et s'approcha du bureau.

— Donne-moi ma clé, dit-il sèchement.

La fille le regarda.

— Excusez-moi, dit-elle. Il me demande trois livres pour une chambre, sous prétexte que je n'ai pas de bagage. Est-ce que c'est normal ?

— Dis donc, ma beauté, grogna Dale. T'as entendu ce que je t'ai dit ? Si tu veux pas payer, t'as qu'à aller coucher ailleurs.

— Donne-lui une chambre, dit Crantor en prenant sa clé. C'est une livre. (Il regarda la fille.) Donnez-lui une livre.

Dale prit une clé au tableau et la poussa sur le bureau. Son museau de rat pointu demeurait impassible.

— Chambre 24, articula-t-il en prenant le billet d'une livre que la jeune femme lui tendait.

— J'habite sur le même palier, reprit Crantor en reluquant la fille du coin de l'œil. Je vais vous montrer le chemin.

Elle avait tout du souillon abruti, mais il avait l'habitude des laiderons. Elle le suivit docilement dans l'escalier. Quand ils eurent tourné le coin du couloir et se furent ainsi soustraits aux regards de Dale, elle lui demanda :

— Vous avez des nouvelles de Shapiro ?

Crantor sursauta et se retourna pour la regarder. Ce fut seulement quand elle eut enlevé ses fausses dents qu'il la reconnut.

— Lorelli ! Ah ! Ça, alors !

— Je vous ai demandé si vous aviez des nouvelles de Shapiro ?

— Oui, j'ai eu de ses nouvelles, dit Crantor. (Il s'arrêta devant sa porte, tourna la clé dans la serrure et ouvrit.) Vous feriez mieux d'entrer.

Elle le suivit dans la chambre et alla droit au miroir accroché au-dessus de la cheminée. Il ferma la porte et donna un tour de clé.

— Les flics ont bien failli le poisser, reprit-il en ôtant son pardessus tout mouillé qu'il jeta sur une chaise. Il est dans tous ses états. Il s'est passé quelque chose d'anormal. Il a dû faire une connerie, mais il ne veut pas dire laquelle.

— Ce crétin-là s'est laissé pister, dit Lorelli. Les flics ont bien failli me poisser, moi aussi. (Elle sortit un paquet de cigarettes de son sac, en alluma une et souffla un jet de fumée dans la direction de Crantor.) En quittant Athens Street, j'ai été suivie par un grand gars costaud. Ce n'était pas un flic, ça, j'en suis sûre. Je ne suis pas arrivée à le semer. Je suis retournée à la chambre que j'avais louée dans Market Mews. Je l'ai vu entrer dans une cabine téléphonique. J'ai enfilé cet accoutrement et je me suis sauvée par le toit. Les flics sont arrivés quelques minutes après. Avez-vous idée de qui ça peut-être ?

De la tête, Crantor fit un signe de dénégation.

— Shapiro a descendu un flic. Il réclame à grands cris son pognon. Ça va être coton de le faire sortir du pays.

Lorelli s'approcha de la table et s'assit.

— Où est-il ?

— Il s'est planqué dans l'appartement de sa souris. Vous vous souvenez peut-être d'elle : Gina Pasero ? Elle n'a pas travaillé pour le patron à Rome, il y a quelques années ?

Lorelli acquiesça.

— Je me rappelle. On ne peut pas compter sur elle. Je ne savais pas que c'était la petite amie à Shapiro.

— On ne peut pas compter sur elle ? Comment ça ? demanda Crantor avec brusquerie.

— Si la police s'aperçoit qu'elle était la maîtresse de Shapiro, elle parlera. Est-ce que Shapiro lui a parlé de vous ?

Crantor se hérissa.

— Je ne sais pas. C'est possible.

Lorelli ouvrit son sac à main et en sortit une petite feuille de papier rose qu'elle posa sur la table.

— J'ai laissé ma valise à la consigne de la gare d'Euston, dit-elle. Il y a dedans deux choses qui vous intéresseront. La première, c'est une somme de mille livres en billets de cinq livres. J'ai reçu l'ordre de remettre cette somme à l'homme qui tuerait Ferenci... à un homme, vous comprenez... mais à personne en particulier.

Crantor la regardait.

— Et la deuxième chose, alors, qu'est-ce que c'est ?

— Une réplique du couteau que vous avez donné à Shapiro.

Crantor prit le ticket de consigne, le plia soigneusement et le glissa dans son portefeuille.

— La police a le signalement de Shapiro, continua Lorelli. Il ne peut pas filer. S'il se fait prendre, il vous dénoncera.

— Oui, fit Crantor.

— Je ne crois pas que Shapiro puisse nous être très utile, continua Lorelli en regardant Crantor. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Non, plus maintenant, dit Crantor qui prit son pardessus et l'enfila. Vous feriez bien d'aller dormir. Votre chambre est en face.

— Je vais attendre ici jusqu'à votre retour, poursuivit Lorelli. Il va falloir s'occuper aussi de Gina Pasero. La police ne va pas tarder à faire le rapprochement entre elle et Shapiro. Vous savez où elle habite ?

— Non, mais je trouverai, assura Crantor en se dirigeant vers la porte. (Il s'arrêta, la main sur la poignée.) Qu'est-ce que je fais de l'argent ?

Lorelli haussa les épaules.

— Il appartient à Shapiro, dit-elle.

Un sourire cruel éclaira le visage défiguré de Crantor.

— J'arriverai peut-être à le décider à me coucher sur son testament, dit-il.

Et il sortit, en tirant la porte derrière lui.

CHAPITRE IV

Le lendemain, peu avant midi, Marian entra dans le bureau de Don pour annoncer que le commissaire principal Dicks, de la Spécial Branch, voulait le voir.

— Dicks ? Qu'est-ce qu'il veut ? demanda Don tout en signant la dernière lettre d'une pile accumulée devant lui.

— Il ne m'a pas fait de confidences, mais il a dit que c'était urgent.

— J'ai presque envie de ne pas le recevoir, reprit Don en repoussant sa chaise. J'en ai plein le dos de la police. Les deux individus qu'elle recherchait, on les lui apporte sur un plateau, et elle les a froidement laissés filer. (Il prit une cigarette.) Des nouvelles de Julia ? Vous avez téléphoné à la clinique ?

— Oui, à l'instant. Elle se remet aussi bien qu'on pouvait l'espérer, mais elle est encore loin d'être rétablie. Je ferai un saut après le déjeuner, pour essayer d'obtenir quelque chose d'un peu plus précis.

— Vous seriez bien gentille, oui. Sa santé me tracasse.

— Le commissaire principal vous attend toujours, lui rappela Marian.

— Bon, je vais le voir tout de suite.

Le commissaire Dicks, gros gaillard au visage jovial et rougeaud, était confortablement installé dans un fauteuil devant la cheminée du salon. Il tirait placidement sur sa bouffarde ; ses yeux perspicaces étaient à moitié fermés quand Don entra dans le salon. Ils se connaissaient tous deux depuis maintes années. C'étaient de vieux amis.

— Ah ! Vous voilà ! s'écria Dicks en levant les yeux. Je parie que vous détestez cordialement la police, ce matin.

— Ça, vous l'avez dit, confirma Don en s'asseyant sur le bras d'un fauteuil, en face de la cheminée. Et j'ai de bonnes raisons. Je n'ai pas digéré la façon dont vos gars ont laissé les deux lascars leur filer entre les doigts.

Dicks haussa ses larges épaules.

— Nous les retrouverons, dit-il. Pour le moment, ils se cachent, mais il va bien falloir qu'ils se montrent un jour ou l'autre. Ils ne peuvent pas s'échapper.

— Ce n'est pas du tout mon avis, protesta Don avec humeur. Ça ne m'étonnerait pas qu'ils soient déjà en France ou en Italie en train de se payer votre tête. A quoi ça sert, de surveiller les ports et les aérodromes ? Vous ne croyez quand même pas qu'ils partiront comme ça ? Ils ont probablement filé en canot automobile. Il n'y a rien de plus facile et vous le savez.

— Heureusement pour moi, observa Dicks, ce n'est pas moi qui suis chargé de les agrafer !

Don n'était pas d'humeur patiente. Il foudroya Dicks du regard.

— Enfin, je suppose que vous n'êtes pas venu ici pour parler de la pluie et du beau temps, dit-il. Vous devez bien être chargé d'une mission où d'une autre, tout de même ! Qu'est-ce que vous me voulez, au juste ? Je n'ai pas de temps à perdre.

Dicks leva ses épais sourcils.

— Vous m'avez l'air nerveux, ce matin, monsieur Micklem, dit-il. Je dois avouer que je vous comprends. Cette histoire est lamentable. Nous devrions déjà les tenir. Le directeur fait un foin terrible. Oui, j'ai une raison de venir vous voir. J'ai pensé que vous aimeriez avoir quelques renseignements sur la Tortue.

Don le regarda d'un air de moins en moins courroucé.

— Qu'est-ce que vous savez sur la Tortue ? Qu'a-t-il à voir avec votre service ?

— Je ne sais pas grand-chose sur lui, mais je crois qu'il va avoir beaucoup affaire à mon service, rétorqua Dicks en se carrant confortablement dans un fauteuil.

Don se leva, se dirigea vers le bar, servit deux grands whiskys à l'eau et en tendit un à Dicks en guise de réconciliation. Dicks le prit d'un air hésitant, le renifla et finit par l'accepter avec un soupir.

— C'est un peu tôt pour moi, mais je crois que ça ne me fera pas de mal. Merci, monsieur Micklem.

— Dites-moi ce que vous savez sur la Tortue, reprit Don en s'asseyant. Je donnerais cher pour mettre la main dessus.

— Nous aussi, et il en est de même des polices française, italienne et américaine. Je sais que nos hommes ne se sont pas tirés de cette histoire très brillamment, mais c'est un peu votre faute. Horrocks n'avait jamais entendu parler de la Tortue. Moi si. Si vous m'aviez mis au courant, ça aurait peut-être tourné autrement.

— J'ai essayé de vous en parler, riposta Don sèchement. Il se trouve que vous étiez sorti. Je sais que j'ai été négligent de ne pas vous rappeler, mais je ne prenais pas ça au sérieux.

— Je ne prétends pas que nous aurions pu sauver M. Ferenci si nous avions su ce qui se passait, mais au moins nous aurions fait tout

notre possible. Vous n'êtes pas le seul à avoir cru que la Tortue était une plaisanterie. La police parisienne était persuadée qu'il s'agissait d'un fou inoffensif et Renaldo Busoni y a laissé sa peau.

— Busoni ? Ça n'était pas l'attaché italien ?

— C'est ça. Il a été repêché dans la Seine après avoir reçu des lettres de menaces de la Tortue. On m'a transmis le compte rendu de l'affaire en me laissant entendre que les fonctionnaires italiens ici risquaient d'être victimes des mêmes menaces.

— Qui est-ce, la Tortue ? demanda Don.

— C'est un spécialiste de l'extorsion de fonds sous menaces de mort ; il est dangereux et implacable ; un homme qui ne recule devant rien.

— Ferenci n'est donc pas sa première victime ?

— Oh ! non ! Il y en a eu neuf autres en quatorze mois, précisa Dicks. Deux en Amérique, trois en France, et quatre en Italie. M. Ferenci est la première victime en Angleterre. L'ennui, c'est que nous ignorons totalement quels sont ceux qui ont payé ce que demandait la Tortue. Nous sommes à peu près sûrs qu'il y a un grand nombre d'hommes et de femmes en Europe et aux Etats-Unis qui obtempèrent sans rien dire. Si vous m'aviez dit que Ferenci avait été menacé par la Tortue, je lui aurais conseillé de verser ce qu'on lui demandait.

— Vous plaisantez ? C'est un curieux conseil de la part d'un policier.

— Il se trouve que c'est un bon conseil, répliqua Dicks avec douceur. Sa femme ne serait pas, à l'heure qu'il est, à la clinique, s'il avait payé, et lui, il serait encore en vie.

— La question n'est pas là. Vous admettez alors que vous auriez été impuissants à le protéger.

— Mais oui. Regardons les choses en face. Nous n'avons pas assez d'hommes pour suivre du matin au soir quelqu'un qui ne fait pas partie des personnalités de tout premier plan. La Tortue est patient. Tôt ou tard, il arrive à avoir son homme. M. Ferenci n'était pas assez haut placé pour avoir droit à un garde du corps permanent. Certes, nous serions obligés de faire quelque chose pour le personnel de l'ambassade italienne si l'un d'eux était menacé, mais M. Ferenci était un simple particulier. Nous n'aurions pas pu le protéger pendant des semaines. Vous avez vu comment la Tortue opère. Il y avait Mason, Dixon et vous, pour garder Forenci. Ça ne l'a pas empêché d'être tué, n'est-ce pas ? (Dicks secoua la cendre de sa pipe, souffla bruyamment dans le tuyau et se mit à la bourrer.) La Tortue sait que le jour où il n'arrivera pas à mettre ses menaces à exécution, c'en sera fait de sa petite combine. « Paie ou je te tue », tel est son slogan. Les gens s'exécutent parce qu'ils se disent qu'ils n'ont aucune chance de

survivre s'ils ne paient pas.

— Mais Ferenci ignorait tout ça, répliqua Don avec brusquerie. La Tortue, ce nom-là ne lui disait rien du tout !

— C'est vrai. La Tortue ne fait que commencer à sévir ici. Personne n'avait jamais entendu parler de lui avant la mort de Ferenci, mais, maintenant, on le connaît. Après la façon dont les journaux ont parlé du meurtre, personne ne peut plus ignorer son existence. La prochaine fois qu'un type riche recevra une lettre de menace de la Tortue, il saura que ça n'est pas une plaisanterie. Je crois que Ferenci a été assassiné délibérément, pour annoncer à grand fracas l'arrivée de la Tortue en Angleterre.

— C'est à vos hommes qu'il appartient de mettre la main dessus, riposta Don, l'air sévère. C'est pour ça que vous êtes là.

— Ça ne sera pas facile. Nous ne savons rien sur lui. Même si nous attrapons l'assassin, ce ne sera quand même pas la Tortue. Si nous mettons la main sur cette fille rousse, ce n'est pas elle la Tortue non plus. La police française a bien réussi à arrêter un des hommes de main de la Tortue et à le faire parler, mais il ne leur a rien dit qui ait pu présenter la moindre utilité. Il a dit qu'il avait été payé par un individu qui lui avait donné rendez-vous sur une route, la nuit. Cet individu, qui n'était pas forcément la Tortue, était arrivé en voiture et n'avait pas quitté son siège. L'homme de main n'avait pas vu son visage. Il avait pris ses ordres et fait le travail. Vous voyez que la Tortue, c'est pour nous un vrai casse-tête. Les polices d'Amérique, de France et d'Italie se donnent un mal du diable depuis quatorze mois pour élucider l'affaire. Maintenant, c'est à notre tour.

— Vous n'avez pas l'air très sûr de pouvoir le capturer, observa Don.

— Je me mets à votre place, monsieur Micklem, répliqua Dicks. Vous venez de perdre un de vos amis, mais nous ne pouvons pas faire de miracles. Vous pouvez être sûr que nous ferons tout notre possible. Il s'agit, bien sûr, d'une affaire internationale. Personnellement, j'ai l'impression qu'il opère d'Italie.

— Tiens, pourquoi d'Italie ?

— Pour deux raisons : toutes les victimes de la Tortue sont italiennes et ceci... (Il tira de sa poche un étui plat, l'ouvrit et sortit un poignard à large lame, au manche de bois sculpté.) Regardez ceci. C'est l'arme qui a tué M. Ferenci. Ça vous dit quelque chose ?

Don prit le couteau et l'examina.

— Je ne prétends pas être un expert, dit-il après l'avoir regardé attentivement, mais, à mon avis, c'est une copie d'un poignard italien du Moyen Age : disons du XIII^e siècle. Si mes souvenirs sont exacts, j'en ai vu un comme ça au *Bargello*, à Florence.

— C'est juste, approuva Dicks ; au total, les polices d'Amérique, de France et d'Italie sont en possession de neuf couteaux comme celui-ci. Ils ont tous été trouvés sur les corps des victimes de la Tortue. Malgré les recherches entreprises, il a été impossible jusqu'à présent de découvrir l'origine de ces couteaux.

— Cette rousse, Lorelli, c'est une Italienne, fit Don. Son accent ne laisse aucun doute.

— Encore un indice.

— Eh bien ! voilà une piste, reprit Don. Pourquoi ne s'attaque-t-il qu'à des Italiens ? Est-ce qu'il ne s'agirait pas d'une machination politique ? Je sais que Ferenci était un antifasciste farouche. Auriez-vous des tuyaux sur les opinions politiques des autres victimes ?

— C'est très mélangé. Rien de suivi. Certains étaient antifascistes, d'autres démocrates chrétiens, d'autres fascistes. J'ai étudié la question, mais ça ne m'a mené nulle part.

— Vous êtes-vous demandé pourquoi il se fait appeler la Tortue ? demanda Don. Ça n'est pas un nom qui inspire la terreur... c'est un pseudonyme bien plat, pour un type qui fait cracher ses victimes sous menace de mort. Pourquoi la Tortue ? Il doit y avoir une raison. La tortue est un animal lent et inoffensif : tout le contraire de cet assassin. Il doit y avoir une raison.

— Je me suis posé la question, moi aussi, mais je ne suis arrivé à aucune conclusion intéressante. C'est peut-être justement fait pour dérouter.

— Je ne crois pas. Autre chose : pourquoi se donner le mal de faire fabriquer des copies d'un poignard médiéval ? Pourquoi ne pas se servir d'un poignard ordinaire qui n'ait, pas le manche sculpté ? J'ai comme une idée que l'assassin a adopté la tortue et le poignard en guise de signature, pour une raison bien précise. Nous aboutirions peut-être à un résultat si nous découvrions cette raison.

— C'est possible, mais je ne vois pas comment on peut s'y prendre.

Don envoya son mégot dans la cheminée.

— C'est à étudier. Je ne voudrais pas vous chasser, mon cher commissaire, mais j'ai pas mal à faire. Je suppose que vous n'êtes pas venu uniquement pour me donner ces renseignements ?

Dicks se frottait une narine avec le fourreau de sa pipe.

— Enfin... oui et non, dit-il. J'ai beaucoup de respect pour vos talents. Vous avez fait du beau travail dans l'affaire Tregarth l'année dernière. Ferenci est un ami à vous. Je me suis dit que je vous mettrais volontiers dans le circuit au cas où vous voudriez tenter de trouver la Tortue. Nous n'avons de chance de le coincer qu'en faisant parler des gars de la pègre. Je sais que vous avez pas mal de contacts en Italie.

Tous les renseignements que vous pourrez obtenir nous seront utiles.

— D'accord, fit Don. Je vais voir ce que je peux faire, mais je n'ai pas beaucoup d'espoir. Je connais deux gaillards à Rome qui ont peut-être une idée sur la question. Je vais parler à Ucelli. Je ne sais pas si vous le connaissez. Il est propriétaire du restaurant Torcolotti, à Soho. C'est un vieux renard. Ça fait des années que je le connais. Il sait tout ce qu'on peut savoir sur la colonie italienne à Londres.

— Nous avons bien failli l'épingler pour une histoire de marché noir pendant la guerre, observa Dicks. Mais il était trop fort pour nous.

— Je suis même surpris que vous soyez presque arrivés à l'épingler ! Je vais lui parler. Il sait peut-être quelque chose.

Dicks réintégra le poignard dans son étui et fourra le tout dans sa poche.

— Vous ne voudriez pas, par hasard, aller en Italie pour voir ce que vous pourriez découvrir sur place ? J'ai le sentiment que c'est là que se trouve la clé du problème, si seulement nous arrivons à mettre le doigt dessus.

— Mon cher commissaire, je ne peux pas m'amuser à me balader dans toute l'Italie dans l'espoir de tomber sur la tortue. Ne pourrions-nous pas réduire le champ de nos investigations à une province, ou mieux à une ville ? Si c'était possible, j'irais volontiers.

— Les cinq personnes qui ont été assassinées en Italie sont mortes à Rome, à Florence, à Padoue, à Naples et à Milan. Vous voyez que c'est vaste. Je ne peux pas vous dire mieux.

— Essayons d'abord, tous deux, de réduire le champ des recherches, conclut Don, tandis que Dicks se levait. Tenez-moi au courant de ce que vous savez et, de mon côté, je vous signalerai si j'ai du nouveau.

Après le départ du commissaire, Don resta devant la cheminée à réfléchir. Il y était encore quand Cherry entra pour annoncer que le déjeuner était servi.

Plus grand que la moyenne des Italiens, Giorgio Ucelli se tenait encore très droit malgré ses soixante-quinze ans. Il avait des yeux malins et pétillants, profondément enfoncés sous les orbites.

Le père de Don avait fait sa connaissance une vingtaine d'années auparavant à Venise, où Ucelli avait tenu un restaurant petit, mais de premier ordre, dans la Calle de Fabori. A seize ans, Don y avait dégusté son premier repas vénitien. Il s'était immédiatement pris d'amitié pour le restaurateur. Quand Mussolini était arrivé au pouvoir, Ucelli avait quitté l'Italie et s'était installé à Soho. Don avait renoué

amitié avec Ucelli et dînait souvent dans son restaurant désormais célèbre.

Après avoir terminé un excellent dîner, il était passé dans les appartements privés d'Ucelli ; assis devant le feu, un verre de fine à la main, le visage à moitié masqué par la fumée du cigare que le restaurateur lui avait offert, Don bavardait avec son hôte depuis une vingtaine de minutes quand il estima qu'il était temps d'aborder la raison de sa visite.

— Tu as entendu parler de la mort de M. Ferenci ? dit-il brusquement.

Le visage basané et tout ridé d'Ucelli s'assombrit.

— Oui. Ça m'a foutu un coup. Est-ce que Mme Ferenci va mieux ?

— Son état est encore assez inquiétant. Tu n'es pas sans savoir, j'imagine, que la police nage complètement ?

Ucelli haussa les épaules.

— Ce qui arrive à la police, moi, ça ne m'intéresse pas.

Don savait qu'il était délicat de parler de la police à Ucelli. D'après la rumeur publique, Ucelli avait été l'un des gros manitous du marché noir et se livrait maintenant au trafic de devises étrangères, tout à fait en grand.

— Guido était un de mes meilleurs amis, ajouta Don. Je veux trouver le type qui l'a tué. C'est une question personnelle.

Ucelli approuva d'un signe de tête. Ça, il le comprenait. Après un moment de silence, Don reprit :

— J'ai besoin de tuyaux. Dis-moi ce que tu sais de la Tortue.

Ucelli fit, de la tête, un signe négatif.

— Très peu de chose. Je sais qu'il existe et qu'il est dangereux. Aucun Italien dont la fortune dépasse cinq mille livres n'est à l'abri de ses menaces, dit-il gravement. Il a une réputation effroyable en Italie. Des centaines de personnes, en Italie et en France, lui paient des sommes colossales pour rester en vie.

— Est-ce qu'il vit en Italie ?

— Je ne sais pas.

— Des tas de gens travaillent pour lui, notamment une jeune femme aux cheveux d'un blond vénitien. Tu la connais ?

Ucelli fit signe que non.

— Je ne connais pas de fille aux cheveux d'un blond vénitien. C'est une couleur qui a disparu : on ne la voit plus de nos jours.

— Il y a aussi un grand type mince, brun, avec un nez crochu, habillé de façon voyante et dont le petit nom est Ed.

Ucelli écrasa son cigare.

— Oui, ça m'a tout l'air d'être Ed Shapiro. Il dîne ici quelquefois.

Don se pencha en avant.

— De quoi vit-il ?

— Il fait de la contrebande. Dans le temps, il a été lanceur de poignards, dans un cirque.

— C'est sûrement lui ! s'exclama Don. Où est-ce que je peux le trouver ?

— Je ne l'ai pas vu depuis des semaines. Peut-être que sa petite amie pourrait te renseigner.

— Qui est-ce ?

— Une certaine Gina Pasero. Elle est Italienne. Elle travaille au Florida Club, dans Firth Street. Elle ferait n'importe quoi pour de l'argent. Offre-lui une bonne somme : mettons cinquante livres. Si elle sait où se trouve Shapiro, elle te le dira.

— D'accord, je vais lui parler. Voyons maintenant la fille rousse. Son prénom, c'est Lorelli. Peux-tu essayer de te renseigner sur son compte ? Cent livres pour la personne qui pourra me mettre en relations avec elle.

Ucelli acquiesça.

— Je ferai mon possible.

Don se leva.

— Je vais voir si je peux tirer quelque chose de Gina Pasero, dit-il. Qu'est-ce qu'elle fait au club ?

— Elle est entraîneuse. Sois prudent, dit Ucelli. Cette histoire pourrait être dangereuse. Tu as affaire à des individus qui font bon marché d'une vie humaine. Ne l'oublie pas. S'ils se doutent que tu t'intéresses à leurs activités, ils te supprimeront.

— Ne t'en fais pas pour moi, je sais me défendre, riposta Don. Trouve-moi des tuyaux sur cette rouquine.

— Je ferai ce que je peux. Méfie-toi de Shapiro. Il est très dangereux.

— Je serai prudent. Merci pour le merveilleux dîner. Je passerai dans un jour ou deux.

— Laisse-moi quelques jours. Les tuyaux, ça n'est pas toujours facile à avoir. (Ucelli regarda Don.) Et il est bien entendu que tu gardes pour toi tout ce que je t'ai dit. Pas un mot aux flics !

— C'est entendu, fit Don. Je le garde pour moi.

Il quitta le restaurant, remonta Firth Street d'un pas rapide et arriva devant une porte au-dessus de laquelle une enseigne au néon annonçait en lettres sanglantes : FLORIDA CLUB (*Réserve aux membres*).

Après avoir payé une livre à un portier au nez épaté pour avoir droit à une carte de membre temporaire, Don descendit quelques marches de pierre crasseuses qui menaient à un bar miteux. Au-delà du bar, il entrevit une salle mal éclairée qui contenait trente ou quarante tables, un orchestre de trois musiciens et un petit espace ménagé au milieu des tables en guise de piste de danse.

Pour ne pas se faire remarquer, il s'arrêta au bar et commanda un whisky. Deux blondes et un type à cheveux longs, vêtu d'un costume à carreaux, aux épaules démesurément rembourrées, étaient accoudés au bar, en train de boire du gin nature. Ils dévisagèrent Don avec une curiosité non dissimulée.

Don fit comme s'il ne les avait pas vus. Il alluma une cigarette et tripota son verre jusqu'au moment où deux autres individus, venant du restaurant, rejoignirent les clients qui se trouvaient déjà au bar. Il vida alors son verre d'un trait et passa dans la salle du restaurant.

L'orchestre, composé d'un pianiste, d'un saxophone et d'une batterie, jouait sans grande conviction. Trois couples se déplaçaient sur la piste en suivant la musique, sans plus. L'un des hommes dansait en traînant les pieds, un verre de whisky à la main. Sa danseuse, une fille aux traits durs et aux cheveux couleur cuivre, fumait.

Don s'approcha d'une table qui se trouvait dans un coin et s'assit. Près de lui s'élevait une petite estrade entourée d'une grille. Dans l'enceinte, trois filles fumaient en promenant sur la salle un regard vide et las. Un garçon vêtu d'une veste d'un blanc douteux s'approcha de Don.

— Un whisky nature !

Le garçon s'éloigna.

L'orchestre s'était arrêté de jouer. Les couples qui se trouvaient sur la piste ne se donnaient même pas le mal d'applaudir. Ils regagnèrent leur table et un silence lugubre envahit la salle.

En fait d'échantillon d'une vie nocturne sordide et sinistre, le Florida Club, songea Don, se posait décidément un peu là !

Il jeta encore un coup d'œil dans la direction des filles qui se trouvaient derrière la grille, et se dit que la brune qui portait une rose dans les cheveux pourrait bien être Gina Pasero. Elle avait un visage aux traits fins, mais sa beauté avait quelque chose de dur et d'artificiel. Les ombres qui cernaient ses yeux noirs lui donnaient un petit air dévergondé qui ne manquait pas d'intérêt. Elle portait une robe du soir rouge et noire si décolletée que Don apercevait la naissance de ses jeunes seins fermes. Elle était assise immobile, les mains croisées sur les genoux. Si elle n'avait pas eu les yeux ouverts, il aurait pu croire qu'elle dormait.

Le garçon apporta le whisky et Don le régla. Les deux blondes

arrivèrent du bar, s'assirent en face de la table de Don et se mirent à le regarder fixement.

Cinq minutes interminables s'écoulèrent, puis le pianiste se mit à jouer. Au bout de trois mesures, le saxophone et la batterie consentirent à se mettre de la partie, comme pour faire une grâce au pianiste.

Don s'approcha de l'estrade et demanda la fille à la rose.

— Croyez-vous qu'il vous reste assez de force pour danser avec moi ? demanda-t-il.

Les deux autres pouffèrent de rire, en le regardant effrontément, l'air provocant.

La fille à la rose se leva et contourna la grille. Elle le suivit nonchalamment, sans chercher à dissimuler son ennui. Don la prit par la taille et l'entraîna sur la piste, où évoluaient déjà trois ou quatre couples.

Au bout d'environ une minute de piétinement, Don engagea la conversation :

— Pas d'erreur. Ça doit être ici que les croquemorts viennent s'amuser !

La fille ne dit rien. Don ne voyait que le dessus de ses cheveux lisses. Elle se laissait trimbaler, le nez sur la cravate de son cavalier et semblait n'en demander pas plus.

Après avoir fait ainsi le tour de la piste, Don reprit :

— Je ne voudrais pas vous empêcher de dormir. Mettez vos pieds sur les miens et reposez-vous un peu.

L'entraîneuse se cambra pour le regarder. Il aurait pu en profiter pour plonger les yeux dans son décolleté, mais il était trop bien élevé pour laisser son regard s'attarder. Les yeux noirs et cernés de la jeune femme exprimaient une irritation mêlée de lassitude.

— Laisse tomber, Coco, tu veux bien ? fit-elle d'une voix froide, cassante.

— Certainement, dit Don. Dites-moi seulement si je vais trop vite pour vous.

— Si vous n'aimez pas ma façon de danser, vous savez ce qui vous reste à faire, répliqua la fille de plus en plus furieuse.

Don passa alors de l'anglais à l'italien.

— Je sais surtout ce que j'aurais envie de faire, mais ça n'est pas l'endroit.

L'ennui, l'irritation, la lassitude s'évanouirent soudain sur le visage de la fille. Son regard s'anima. Ses lèvres rouges, sensuelles, se retroussèrent dans un sourire.

— Comment le saviez-vous ? dit-elle. Ça fait des années que personne ne m'a parlé italien !

— Je sais lire dans les pensées, lui assura Don avec un sourire.

— Je crois surtout que vous êtes ivre, répliqua-t-elle en faisant la moue.

— C'est une idée. Si nous interrompions ce piétinement monotone pour voir ce qu'on peut faire de ce côté-là ?

— Comme vous voulez. Mais ça vous coûtera de toute façon une livre l'heure.

— Ne vous en faites pas, lança Don en la reconduisant à la table où il était assis. Je suis bourré de fric. Qu'est-ce que vous prenez ?

Elle commanda l'inévitable bouteille de champagne et Don prit un second whisky. Quand les consommations furent servies, il lui demanda de quelle région elle était originaire.

— Je suis née à Naples, dit-elle. J'ai épousé un soldat américain qui m'a amenée à Londres. Nous n'étions pas ici depuis quinze jours qu'il s'est fait renverser par un taxi. Il est mort sur le coup.

— Sale histoire, dit Don.

Elle haussa les épaules.

— C'était pas un type intéressant. J'ai été bien contente d'être débarrassée de lui.

— Vous deviez être toute jeune quand vous vous êtes mariée.

Elle rit.

— J'avais quinze ans. On était dix-huit à la maison. On vivait dans quatre pièces. J'étais heureuse de m'en aller. (Elle lui sourit.) Vous êtes Américain, non ? Où avez-vous appris à parler italien comme ça ?

— Mon père a passé presque toute sa vie à Florence. J'étais souvent avec lui. Comment vous appelez-vous ?

— Appelez-moi Gina.

Elle se mit à lui parler de Naples. Elle avait évidemment le mal du pays et il la laissa s'épancher. Quand elle eut vidé la moitié de la bouteille de champagne et qu'il la vit suffisamment en confiance, il glissa négligemment :

— A propos, comment va Ed, ces temps-ci ?

Elle continua à sourire, mais son regard s'était voilé. Au bout de quelques secondes, le simple fait de sourire parut exiger d'elle un trop grand effort. Elle reprit son masque froid, impassible.

— Qu'est-ce que vous savez sur Ed ? demanda-t-elle brusquement.

— Je veux lui parler. Je le cherche partout. Où est-il passé ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? (Elle allongea la main pour prendre son sac.) Il faut que je m'en aille. Je ne peux pas passer

toute la soirée avec vous.

— Ne faites pas l'andouille, reprit Don en souriant. J'ai une proposition à faire à Ed. Ça presse. Il y a cinquante livres à palper pour la personne qui peut me dire où il est.

Ses yeux perdirent leur expression glaciale.

— Vous voulez dire que vous me donneriez cinquante livres si je vous indique où il est ? reprit-elle en le regardant en face.

— Je vous donnerai cinquante livres si vous me *montrez* où il est, dit Don. Je ne vais pas lâcher une somme pareille pour une simple adresse !

Elle se passa le bout de la langue sur les lèvres tout en le regardant attentivement.

— C'est pas de la blague ? Si j'avais cinquante livres, je pourrais rentrer chez moi. Je pourrais rentrer à Naples.

— Montrez-moi où Ed se trouve et vous pourrez rentrer chez vous. C'est promis.

— Ça fait des semaines que je crois que je sais où il est. Quand aurez-vous l'argent ?

— Dans deux heures environ.

— D'accord. Rendez-vous devant le Casino à une heure. Je ne peux pas partir d'ici avant minuit, et il faut que je m'assure qu'il est bien où je pense.

— Alors, vous acceptez ?

— J'accepterais n'importe quoi pour avoir l'occasion de rentrer chez moi, dit-elle. Il a des ennuis, hein ?

— Ça vous ferait quelque chose ?

De la tête, elle fit signe que non.

— Trouvez-le, mais ne lui dites pas que je le cherche, reprit Don. C'est important.

— Vous pensez comme j'irais lui dire ! Je ne suis pas folle. Ed est un type dangereux...

CHAPITRE V

Il était une heure moins cinq. Tête baissée sous la pluie battante, Don parcourait d'un pas décidé Old Compton Street. Derrière lui, il entendait le pas léger de Harry. Bien qu'il ait promis à Ucelli de ne pas faire intervenir la police, Don n'avait nullement l'intention, en effet, de s'attaquer tout seul à Shapiro.

— La fille ne sait peut-être pas où Shapiro se planque, avait-il dit à Harry. Mais elle a besoin d'argent, et si elle ignore où il est, elle peut essayer de me jouer un mauvais tour. Alors, fais gaffe. Ne te montre pas, mais sois prêt à intervenir si ça tourne mal.

Il jeta un rapide coup d'œil derrière lui en approchant du Casino Théâtre plongé dans l'obscurité et fit signe à Harry de ne pas aller plus loin. Harry se faufila alors dans la sombre encoignure d'une porte et disparut.

Heureux de pouvoir s'abriter sous la marquise du Casino, Don consulta sa montre. Il était une heure moins deux. Il n'y avait pas trace de Gina aux alentours. Il déboutonna son pardessus et en secoua les gouttes de pluie. Puis il alluma une cigarette, s'adossa au mur et attendit.

Quand il eut fini sa seconde cigarette, il se mit à faire lentement les cent pas sur la portion de trottoir abritée de la pluie. Il était alors une heure et quart. Il décida d'accorder encore un quart d'heure à Gina avant de passer à l'action. Et il continua à faire les cent pas, tout en écoutant la pluie tambouriner sur la marquise. Il se rappelait l'avertissement d'Ucelli : « Shapiro est dangereux. » Si Shapiro avait soupçonné Gina de vouloir le trahir...

Don regarda encore sa montre. Il était presque une heure et demie. Il jeta un coup d'œil dans la rue déserte et traversa la chaussée pour rejoindre Harry sous la porte de la boutique.

— Elle n'a pas l'air de venir, dit-il. Ça m'inquiète, Harry. Elle a peut-être eu des ennuis.

— Vous savez où elle habite, patron ?

— Non, mais on devrait pouvoir trouver. Ça ne sert à rien de rester ici. On va aller au Florida Club. On pourra peut-être nous dire où nous pourrions la dénicher.

Ils s'élancèrent alors sous la pluie en direction de Firth Street.

L'enseigne au néon du Florida flamboyait toujours dans la nuit, projetant une flaque rouge sur le trottoir mouillé.

— Attends-moi là, intima Don. Je vais voir ce que je peux dénicher par là.

Il descendit les marches en bas et arriva devant le cagibi du portier. Le bonhomme leva les yeux et le dévisagea d'un air maussade.

— C'est fermé, grommela-t-il. Les derniers clients s'en vont.

— Est-ce que Gina est encore là ? demanda Don.

— Elle est rentrée chez elle.

— J'ai rendez-vous avec elle, mais j'ai perdu son adresse, continua Don en sortant un billet d'une livre qu'il tint en évidence sous le nez du portier. Vous pouvez me la donner ?

Le portier regarda le billet, se frotta le menton et haussa ses lourdes épaules.

— Ça peut se faire, dit-il. (Il sortit d'un tiroir un carnet aux pages écornées, le feuilleta, trouva une adresse qu'il déchiffra en fronçant les sourcils.) Il semble bien qu'elle a déménagé de l'adresse que j'ai là. Si c'est ça, vot' rendez-vous est fichu. Vous voulez quand même essayer ?

— Bien sûr.

— 22A, Peters Road. Vous savez où c'est ?

— C'est dans Charing Cross Road, non ? fit Don en glissant le billet par le guichet de la petite cabine vitrée.

Le portier fit prestement disparaître le billet.

— C'est ça. A vingt mètres de Cambridge Circus, sur vot' gauche.

Don hocha la tête, gravit les marches et sortit sous la pluie. Harry vint à sa rencontre.

— La chance m'a l'air d'avoir tourné, dit Don. On m'a bien donné une adresse, mais la fille a peut-être déménagé. Allons voir.

En marchant d'un bon pas, ils arrivèrent cinq minutes plus tard à Peters Road. C'était une rue crasseuse, bordée des deux côtés par des entrepôts délabrés, de petites usines et deux ou trois restaurants grecs. Le 22 abritait un commerce d'appareils sanitaires. Une ruelle étroite longeait le côté de l'immeuble. Harry braqua le faisceau de sa lampe de poche sur le passage obscur.

— Voilà 22A, fit-il en s'engageant dans la ruelle.

Don le rejoignit. Une main disposée en abat-jour, Harry promena le rayon lumineux sur la porte. Puis, il posa la main sur le panneau vermoulu et poussa, mais la porte était fermée.

Don recula et relevant la tête, examina l'immeuble. Il y avait deux fenêtres : une au premier étage, l'autre au second. Aucune lumière n'était visible. La fenêtre du premier étage n'avait pas de rideaux.

— Voyons s'il y a moyen de réveiller quelqu'un, dit-il.

Harry appuya le pouce sur la sonnette. Ils entendirent un timbre retentir dans la maison.

Ils attendirent encore une minute environ, pendant laquelle la pluie continuait à les arroser.

— On dirait bien qu'il n'y a personne, fit Harry. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Essayons d'entrer. Je voudrais m'assurer que c'est bien là qu'elle demeure.

Harry examina la serrure.

— C'est du billard, patron. J'ai un bout de fil de fer qui fera très bien l'affaire.

Il tendit la lampe à Don et introduisit un bout de fil de fer dans la serrure. Il tâtonna quelques secondes, tordit le fil d'un coup sec et la serrure céda.

Don tourna la poignée et poussa la porte.

Ils pénétrèrent dans un couloir qui sentait le moisi et Harry referma la porte. Le faisceau lumineux de la lampe de Don découvrit un escalier qui menait à l'étage.

Don gravit sans bruit les marches, suivi de Harry. La lampe éclaira une porte sur le palier, un bref couloir et l'escalier qui continuait. Sur la porte était inscrit en lettres blanches : *Acme Manufacturing Co.*

— Reste ici, Harry, conseilla Don. Si elle est quelque part, c'est sûrement à l'étage au-dessus.

Il longea le couloir et monta l'escalier jusqu'au second étage. Les marches étaient recouvertes d'un tapis usé et poussiéreux qui semblait n'avoir pas été balayé depuis plusieurs mois.

En haut de l'escalier apparut une porte peinte en rouge. Les garnitures de cuivre étaient ternies. Le porte-carte de visite fixé sur le panneau était vide.

Don écouta à la porte. Au bout de quelques instants, comme aucun bruit ne lui parvenait, il tourna la poignée et poussa. Il s'était attendu à trouver la porte fermée. A son grand étonnement, elle s'ouvrit vers l'intérieur.

Gardant la porte ouverte, il resta immobile à promener la lumière de sa lampe sur le petit vestibule. En face de lui se trouvait un grand miroir au cadre doré et, au-dessous du miroir, il aperçut une commode de bois sculpté surmontée d'un vase de zinnias fanés. Une couche de poussière épaisse s'étalait sur la commode et ternissait le miroir. Le miroir était flanqué d'une porte de chaque côté.

Sans refermer la porte d'entrée, Don s'avança dans le vestibule. Il se dirigea vers la porte de droite, tourna la poignée et ouvrit.

L'obscurité et le silence régnaient dans la pièce. Il trouva à tâtons le commutateur et actionna le bouton. Une lampe voilée d'un abat-jour s'alluma au milieu de la chambre.

La pièce était meublée chichement. Une petite chaise capitonnée faisait face à une coiffeuse de noyer surmontée d'une glace à trois faces. Une armoire de noyer occupait un pan de mur. De la moquette bleu pâle recouvrait le plancher. Contre le mur, face à la fenêtre, se dressait un large divan-lit recouvert d'un dessus bleu pâle. Ce fut ce divan qui monopolisa toute l'attention de Don.

Ed Shapiro s'y trouvait étendu dans une mare de sang noir. Ses lèvres retroussées lui découvraient les dents dans un rictus cruel. Ses doigts pleins de sang étaient crispés sur le manche en bois d'un poignard dont la lame était enfoncée jusqu'à la garde dans sa poitrine.

Don n'eut pas besoin de le tâter pour savoir qu'il était mort.

Penché par-dessus la rampe de l'escalier, Don appela doucement :

— Harry ! Viens ici.

Harry monta l'escalier quatre à quatre. Il s'arrêta net en voyant l'air sidéré de son compagnon.

— Shapiro est là... il est mort, annonça Don. Viens voir.

Ils entrèrent dans la chambre. Harry toucha la main du cadavre.

— Ça fait même un bout de temps !

— Regarde le poignard. C'est une réplique de celui qui a servi à tuer Guido.

— Ses petits copains ont dû se dire qu'il ne leur serait plus d'aucune utilité. Alors, ils lui ont réglé son compte, déclara Harry en s'éloignant du lit à reculons.

— Oui.

Don jeta un coup d'œil circulaire sur la pièce et sortit dans le vestibule. Il se dirigea vers la porte de gauche et l'ouvrit. Elle donnait sur une petite cuisine. Sur la table étaient entassées des boîtes de conserve.

— Il m'a tout l'air d'avoir voulu camper ici jusqu'à ce que la police renonce à le chercher, dit-il. Allons-nous-en, Harry.

Ils sortirent de l'appartement et descendirent l'escalier. La pluie tombait toujours. Harry ferma la porte de la rue et ils rejoignirent rapidement Peters Road.

— Vous allez avertir la police, patron ? demanda Harry ?

— Je voudrais d'abord retrouver Gina. Ucelli sait peut-être où je peux la dénicher. (Il consulta sa montre à la lumière d'un réverbère.) Il est juste deux heures. Il n'est peut-être pas couché. Allons voir.

Ucelli ne s'était pas encore mis au lit. Il vint lui-même ouvrir la

porte à Don.

— J'essaie de mettre la main sur Gina Pasero, annonça Don après s'être excusé auprès d'Ucelli. Saurais-tu où je pourrais la trouver ?

— Entre, dit Ucelli. T'es trempé. T'as essayé le club ?

Don et Harry suivirent le vieillard dans sa chambre.

— Je l'ai vue au club. Elle m'avait donné rendez-vous pour une heure. Elle n'est pas venue. Shapiro s'est fait buter. Je ne suis pas tranquille pour la fille.

Ucelli écarquilla les yeux.

— Elle avait un appartement dans Peters Road, mais j'ai entendu dire qu'elle avait déménagé...

— J'y suis allé. C'est là que j'ai trouvé Shapiro.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'elle a des ennuis ? demanda le bonhomme.

— Je lui ai offert cinquante livres pour me tuyauter. Elle m'a donné rendez-vous pour plus tard. Elle tenait beaucoup à l'argent. Elle n'est pas venue.

Ucelli fit une petite grimace.

— Je ne vois pas où elle peut être, à moins qu'elle soit au Miremare Hôtel, dans Western Road.

— D'accord, je vais essayer. (Don se tourna vers Harry.) Va chercher la voiture, veux-tu ?

Quand Harry fut sorti, Don s'assit sur le bord du bureau d'Ucelli et continua :

— Ça se complique, Giorgio. Il se cachait dans l'appartement. On l'a tué selon la méthode Shapiro. Le poignard a été projeté avec une force inouïe. Il était enfoncé jusqu'à la garde !

Ucelli haussa les épaules.

— Bon débarras ! C'était un individu malfaisant et dangereux.

— Il faut que j'avertisse la police, ajouta Don. Je ne peux pas faire autrement.

— Bien sûr.

— Tu ne sais toujours rien sur la fille rousse ?

— Toujours rien. J'ai déjà fait un ou deux sondages, mais ça risque de prendre du temps.

Don entendit la Bentley stopper devant la porte.

— Tu peux compter sur moi. Je ne dirai pas à la police qui m'a donné des tuyaux.

— Je sais, fit Ucelli. Le veilleur de nuit du Miremare pourra peut-être t'aider. Il s'appelle Cavallino. Dis-lui que tu viens de ma part.

— D'accord. Je te ferai signe.

Don sortit dans la nuit, sous la pluie, et monta dans la Bentley. En roulant à bonne allure, ils arrivèrent en quelques minutes à Western Road.

— Nous y voilà ! annonça Harry en ralentissant. C'est plutôt tocard, comme boîte, hein ?

L'entrée du Miremare Hôtel se trouvait coincée entre une pharmacie et un poste d'essence. Le nom de l'hôtel s'étalait en lettres d'or ternies sur deux portes vitrées.

— Attends-moi, fit Don en fonçant sous la pluie.

Il gravit en courant les six marches qui menaient à la porte, et pénétra dans le hall crasseux meublé de quatre fauteuils de cuir usés, d'une table de bambou et d'une fougère dans un pot de cuivre couvert de vert-de-gris.

La réception se trouvait en face de lui. Une lampe unique éclairait une rangée de clés et une série de casiers vides derrière un bureau. Un homme au teint blafard et aux cheveux noirs, assis au bureau, bâillait sur un roman bon marché. Il regarda Don s'avancer dans le hall, repoussa son livre et se leva.

— Est-ce que Miss Pasero habite ici ? s'enquit Don en s'arrêtant devant le bureau.

L'homme lui jeta un regard soupçonneux.

— Désolé, mais je ne peux pas vous répondre à cette heure de la nuit, dit-il. Si vous voulez bien repasser demain matin...

— Vous êtes bien Cavallino, n'est-ce pas ? reprit Don. Ucelli m'a dit de venir vous voir.

Le visage de Cavallino s'éclaira. L'expression soupçonneuse s'évanouit.

— Excusez-moi, je ne savais pas, dit-il. Ucelli est en effet un bon ami à moi. Oui, Miss Pasero habite ici.

Don poussa un soupir de soulagement.

— Je voudrais lui parler, dit-il. C'est très urgent.

De la main, Cavallino lui fit signe d'attendre.

— Si vous voulez vous donner la peine, monsieur. Je ne pense pas qu'elle va tarder. (Il consulta sa montre.) Il est presque deux heures et demie. Elle ne rentre pas si tard, d'habitude.

— Alors, elle n'est pas là ? demanda Don, d'une voix plus pressante.

— Non, elle est sortie un peu après minuit et demi. Une amie est venue la chercher.

— Quelle amie ?

Cavallino fronça les sourcils.

— Excusez-moi, monsieur, mais vous êtes trop curieux. Ce n'est pas mon boulot de...

— J'ai une raison urgente, coupa Don. Gina Pasero était en relations avec Shapiro. Il a été assassiné chez elle, et je crois qu'elle est en danger. Qui était-ce l'amie qui est passée la prendre ?

— Je ne sais pas, dit Cavallino en regardant Don d'un air inquiet. Une jeune femme que je n'avais encore jamais vue. Miss Pasero est rentrée du club juste après minuit. On l'a appelée au téléphone. A minuit et demi, elle est descendue de sa chambre. Je lui ai demandé si elle sortait, mais elle a fait semblant de ne pas m'entendre. Elle est sortie. Je suis allé à la porte. Une voiture l'attendait. Miss Pasero parlait à cette jeune femme. Elles sont montées dans la voiture et elles sont parties.

Don enfonça la tête dans les épaules pour réprimer le frisson d'horreur qui lui parcourait l'échine.

— Comment était-elle cette fille ? demanda-t-il.

Le ton de sa voix alarma Cavallino.

— Je n'ai pas très bien pu la voir, mais j'ai remarqué ses cheveux. Ils étaient d'une couleur qui sort de l'ordinaire : blond vénitien.

Après avoir longuement regardé le portier, Don s'écria soudain :

— Passez-moi le téléphone.

Cavallino poussa l'appareil dans sa direction.

— Y a quelque chose qui ne va pas, dites ? s'enquit-il d'un air inquiet.

— C'est ce que je vais bientôt savoir répliqua Don. Et il appela Whitehall 1212.

Lorelli était assise au volant de la Humber, les mains sur les oreilles, les yeux fermés.

La vieille voiture cabossée était arrêtée sous les arbres du chemin de halage, non loin de Risings Lock. Il faisait sombre. Une brume blanchâtre et humide s'étendait sur la rivière.

C'avait été d'une simplicité enfantine. Elle avait réussi à dénicher Gina au Miremare Hôtel. Gina l'avait reconnue tout de suite, pourtant cinq ans s'étaient écoulés depuis qu'elles s'étaient vues à Sienne. Elle avait tout de suite cru Lorelli quand elle lui avait raconté qu'il y avait de nouveau du travail pour elle en Italie. Tout impatiente et sans méfiance, elle était montée dans la voiture pour examiner avec elle les points de détail.

Mais Crantor était caché à l'arrière de la voiture. Il s'était relevé et

avait assommé Gina avec une chaussette remplie de sable humide. Il lui avait asséné un coup furieux, de toutes ses forces, sur le sommet du crâne. Elle s'était affalée contre Lorelli. Lorelli l'avait repoussée en frissonnant. Crantor, se penchant alors par-dessus le dossier du siège, avait fait glisser le corps inanimé de Gina sur le plancher de la voiture.

— Parfait, avait-il dit. Tout droit. Je vous dirai où aller.

Il leur avait fallu une demi-heure pour atteindre Risings Lock. Il était maintenant une heure et quart. Le chemin de halage était désert. Crantor sortit de la voiture et resta un moment immobile, à écouter le bruit de la pluie, le petit clapotis de l'eau et le bruissement du vent dans les arbres. Puis il tira le corps de Gina, et le fit glisser de la voiture sur la chaussée boueuse.

— Attendez-moi, dit-il.

Empoignant alors la jeune fille inanimée, il la chargea sur son épaule et s'éloigna dans l'obscurité.

Lorelli attendit, les mains plaquées sur ses oreilles. Elle ne voulait pas entendre le bruit qu'allait faire le corps de Gina quand Crantor la jetterait à l'eau. Au bout d'un moment qui lui parut interminable, Crantor revint à la voiture. Il respirait bruyamment. Le devant de son trench-coat crasseux était mouillé.

— Poussez-vous, dit-il avec brusquerie. Je conduis. Lorelli changea de place. Crantor se glissa au volant, mit la voiture en marche, alluma les feux de position et lança la voiture sur le chemin de halage. Cent mètres plus loin environ, il tourna à gauche et s'engagea sur la route.

Il conduisait vite, droit sur Londres. Ni lui ni Lorelli n'ouvrirent la bouche tant qu'ils n'eurent pas rejoint la route de Londres. Crantor rompit brusquement le silence :

— Qu'est-ce que vous allez faire, maintenant ?

— Le boulot est fait, dit Lorelli. Je repars. Je prendrai l'avion de dix heures pour Rome.

— Est-ce que ça n'est pas un peu risqué ? On va surveiller les aérodromes.

— Mes papiers sont en règle. On ne me reconnaîtra pas. Je ne cours aucun risque.

— Ne vous y fiez pas trop. Les flics sont fortiches, par ici.

— Ils ne m'auront pas.

— Vous direz à Félix que j'ai fait du bon boulot, hein ? fit Crantor.

— Oui, je lui dirai, répondit Lorelli avec indifférence.

Crantor la regarda du coin de l'œil.

— Vous n'avez pas l'air enthousiaste. C'est important qu'il sache comment je m'en suis tiré.

— Vous avez été bien payé, répliqua-t-elle en regardant à travers le pare-brise la lumière des phares qui filait devant eux.

Crantor poussa un grognement. Il conduisit encore dix minutes sans mot dire, puis reprit :

— Vous voulez coucher au Polsen, cette nuit ?

— C'est une idée, oui, répondit-elle.

Il jeta encore un coup d'œil de son côté, et sa grosse main velue se posa sur le genou de Lorelli.

— Tous les deux, on pourrait se rendre service, dit-il.

Avec son sac, elle lui donna alors un bon coup sur la main. Le fermoir métallique le blessa. Il retira vivement la main en poussant un juron.

— Tous les hommes avec qui je travaille me font la même proposition, répliqua-t-elle d'une voix irritée. Vous ne pouvez pas être un peu original ?

— Pourquoi ? grogna Crantor en suçant sa main qui saignait. Je suis un homme aussi, non ? C'est parce que j'ai la figure...

— Oh ! la ferme ! coupa Lorelli. Vous vous flattez. Qu'est-ce que votre figure a à voir là-dedans ?

Les mains de Crantor se crispèrent rageusement sur le volant. Il se vit, enfonçant les doigts dans la gorge blanche de la jeune femme.

En silence, ils continuèrent à rouler.

Il était deux heures et demie, le lendemain après-midi, quand Don descendit à son bureau.

Assise à sa table, Marian s'affairait devant une pile de lettres restées sans réponse. Elle réprima un sourire en le voyant aller droit à son fauteuil favori et s'y laisser tomber avec un grognement.

— Quelle nuit ! gémit-il en se prenant la tête entre les mains. Je me suis couché à huit heures et demie ce matin. Si ça continue, je finirai dans une maison pour incurables.

— Il n'y a pas si longtemps, vous me disiez que vous n'aviez pas besoin de sommeil, répliqua Marian en s'approchant, un paquet de lettres à la main. Voulez-vous voir votre courrier, maintenant ?

— Ah ! non, certainement pas ! déclara Don d'un ton ferme. Aujourd'hui, j'ai bien l'intention de ne pas en foutre une rame. Laissez ces lettres et asseyez-vous. Je veux vous parler.

Avec un soupir résigné, Marian posa les lettres sur le bureau et s'assit.

— Comment va Julia ? demanda Don en luttant pour réprimer un bâillement.

— Elle va mieux. Le docteur dit qu'elle peut recevoir la police aujourd'hui et que, si son état continue de s'améliorer, elle pourra rentrer chez elle d'ici une semaine.

— Parfait, je vais lui proposer la villa de Nice. Il ne faut pas qu'elle retourne à Hampstead, après ce qui s'est passé. Le dépaysement et le soleil lui feront du bien. Moi, je ne quitterai pas Londres avant que ce meurtre soit éclairci. Pour le moment, nous piétons.

Il raconta à Marian ce qui s'était passé au cours de la nuit et conclut :

— Donc, Gina a disparu. La police la recherche, mais elle n'a pas le moindre indice. A part l'employé de l'hôtel, personne ne semble l'avoir vue. Décidément, cette femme rousse m'obsède. Elle apparaît et disparaît comme un fantôme.

— Pourquoi a-t-on assassiné Shapiro ? demanda Marian.

— La police avait son signalement. Il fallait qu'il se cache. Dicks pense que le gang – il est convaincu qu'il y a ici un gang organisé – a trouvé qu'il présentait un trop grand danger et on l'a supprimé. (Il prit une cigarette et l'alluma.) Je veux bien être pendu si on arrive à quelque chose tant qu'on ne sera pas sur la piste de la Tortue en personne. Dicks pense qu'il est en Italie, et je penche aussi pour cette hypothèse. Les faits semblent bien l'indiquer. Il se sert d'une arme italienne. Il n'attaque que des Italiens, et la femme rousse est Italienne. Dicks voudrait que j'aille en Italie faire une enquête. Il a une confiance touchante dans mes talents depuis l'affaire Tregarth. C'est une idée loufoque. Je ne peux pas m'amuser à courir les routes d'Italie dans l'espoir de tomber un beau jour sur la Tortue. Si je pouvais réduire le champ des recherches à une ville, ou même à une province, je partirais, mais je ne sais pas par où commencer.

— Je crois que Sienne serait un excellent point de départ, suggéra Marian.

Don ouvrit de grands yeux.

— Sienne ? Pourquoi Sienne plutôt qu'ailleurs ?

— J'ai fait quelques recherches, reprit Marian posément. Vous m'avez dit que vous ne compreniez pas pourquoi le meurtrier se faisait appeler la Tortue et qu'il devait y avoir une raison. J'ai entrepris de compulsier quelques livres sur l'histoire et sur les symboles, pour essayer de trouver un lien entre l'Italie et une tortue. Dans l'histoire de Sienne j'ai découvert que la Tortue était l'emblème d'un des dix-sept quartiers de Sienne.

— Quartiers ? Quels quartiers ?

— Sienne est divisée en dix-sept quartiers : chaque quartier a son nom, sa chapelle et son drapeau. La plupart des quartiers portent le

nom d'un animal ; il y a la louve, le hibou, l'oie et la tortue...

— Nom d'un chien ! fit Don. Est-ce que ça n'aurait pas un rapport avec le festival du Palio : la course annuelle de chevaux ?

— C'est ça. Depuis le ^xe siècle, il y a toujours eu rivalité entre les quartiers. Cette rivalité se trouve entretenue par une course de chevaux dans laquelle chaque quartier est représenté par un cheval dûment béni par l'église locale.

— Sapristi ! s'écria Don en se levant d'un bond. C'est peut-être ça, l'indice que nous cherchons ! Ça expliquerait pourquoi l'arme est la copie d'un poignard médiéval. Ce tueur est peut-être un cinglé qui s'est inspiré de l'histoire du Moyen Age ! Il faut que je parle à Dicks. Il me dira si la police italienne avait pensé à ça. Demandez s'il peut me voir tout de suite, voulez-vous ?

Marian appela le bureau de Dicks.

— Il vous attend, dit-elle en raccrochant.

— Alors, j'y vais. Marian, vous allez me faire le plaisir d'aller vous acheter un chapeau : ne regardez pas au prix, et mettez ça sur ma note. Vous êtes une jeune femme excessivement brillante et douée.

— Merci, mais je suis payée pour ça, répondit Marian en souriant.

— Je vous emmène dîner ce soir, ajouta Don en se dirigeant vers la porte. Et si vous ne portez pas votre nouveau chapeau, vous aurez affaire à moi.

Vingt minutes plus tard, il entra dans le bureau de Dicks.

— Des nouvelles de Gina Pasero ? demanda-t-il en fermant la porte.

— Pas encore, dit le policier. (Il avait l'air fatigué et soucieux.) Vous avez quelque chose à m'annoncer ?

Don s'assit à califourchon sur une chaise et s'accouda au dossier.

— Vous tenez toujours à ce que j'aille en Italie voir ce que je peux découvrir ? demanda-t-il.

Dicks leva les sourcils.

— Je croyais que nous en avions déjà parlé, monsieur Micklem. Vous m'avez dit que...

— Je sais ce que je vous ai dit, coupa Don. Vous ne répondez pas à ma question.

— Oui, je veux toujours que vous partiez, reprit Dicks. Je crois que vous pourriez nous dénicher facilement de quoi nous mettre sur la piste de la Tortue.

— Parfait. J'ai décidé de partir. Mais à une condition : je veux avoir le champ libre pendant au moins une semaine.

Dicks sortit sa pipe et se mit en devoir de la bourrer.

— Je ne vous suis pas, dit-il. Qu'entendez-vous par... le champ libre ?

— J'ai une idée derrière la tête. Je ne veux pas que vous contactiez la police italienne avant de m'avoir laissé fureter un peu. A être trop nombreux sur l'affaire, on risquerait de se gêner.

Dicks n'avait pas l'air très convaincu.

— Il s'agit d'un meurtre. Si vous avez un indice quelconque...

— J'ai dit une idée, pas un indice. Ça n'est d'ailleurs pas un secret. Ma secrétaire a fait des recherches sur la Tortue et elle a découvert quelque chose qui peut nous mettre sur la piste que nous cherchions. Vous avez déjà été à Sienne, commissaire ?

Dicks fit signe que non.

— Sienne est une cité médiévale. Ses habitants mettent leur point d'honneur à ce qu'elle garde son cachet d'autrefois. Deux fois par an, le festival du Palio se tient sur la *piazza* principale. Il comporte une procession d'hommes en costumes du XV^e siècle et une course de chevaux. Chaque cheval défend les couleurs d'un quartier. Depuis des siècles, Sienne est divisée en dix-sept quartiers. Chaque quartier est une unité autonome avec ses armoiries, son chef, son église, ses traditions et son drapeau. Les quartiers portent des noms d'animaux. Or, un de ces quartiers s'appelle « La Tortue ».

Au creux de leurs profondes orbites, les yeux de Dicks manifestèrent un soudain intérêt.

— Je sais que ce n'est qu'une vague supposition, rien de plus qu'une idée en l'air, continua Don, mais ça pourrait très bien être l'indice que nous cherchons. Nous sommes en quête d'un assassin qui se sert d'une copie d'une arme moyenâgeuse, qui se fait appeler la Tortue et qui semble être en conflit avec d'autres Italiens. Tout ça peut se rattacher à Sienne.

Dicks hocha la tête d'un air sceptique.

— C'est une hypothèse hasardeuse ; trop hasardeuse, à mon avis.

— C'est pour ça que je me permets de vous demander de me laisser le champ libre, reprit Don. Ce n'est qu'une supposition, mais ça demande du doigté. Si la police italienne se mettait à enquêter sur la Tortue à Sienne, et si par hasard la Tortue s'y trouvait effectivement, il disparaîtrait avant qu'on ait eu le temps de lui mettre la main dessus. S'il y a des renseignements à obtenir, je pourrais les recueillir sans trop attirer l'attention. Vous voyez ce que je veux dire ?

Dicks se frotta la mâchoire.

— Très bien, dit-il. J'accepte uniquement parce que mon collègue italien, j'en suis convaincu, ne se donnerait pas la peine de faire des recherches dans cette voie-là, monsieur Micklem. Il manque un peu

d'imagination. Si je suis sans nouvelles de vous au bout d'une semaine, je lui envoie un rapport. Qu'est-ce que vous en dites ?

Don se leva.

— Parfait. Je compte partir d'ici trois ou quatre jours. Si je trouve du nouveau, je vous ferai signe.

Le téléphone retentit au moment où Dicks se levait. Il décrocha et répondit par un grognement inarticulé. Don le regarda, alerté par son soudain changement d'expression.

— Oui, c'est ça, fit Dicks. J'arrive. (Il reposa le récepteur.) On vient de repêcher Gina Pasero à Risings Locks. Elle a été assommée et jetée dans la rivière.

— Pauvre gosse ! fit Don. Je me doutais bien qu'il lui était arrivé quelque chose.

— Il faut que j'aille voir sur place. Vous voulez venir ?

— Non. Il y a des tas d'autres gens qui peuvent l'identifier, si c'est ça que vous voulez. J'ai des quantités de choses à faire, si je veux pouvoir partir à la fin de la semaine.

Dicks désigna du menton une vieille valise posée au pied du mur.

— C'est à elle, ça, dit-il. Nous l'avons pris à son hôtel. Il n'y avait rien d'intéressant dedans, à part peut-être quelques photos d'elle en Italie. Ça confirme mon hypothèse ; le cœur de l'organisation se trouve bien en Italie. (Il s'avança vers la porte.) Vous voulez que je vous dépose quelque part, monsieur Micklem ?

— J'ai ma voiture. Est-ce que vous voulez bien que je jette un coup d'œil sur ces photos, commissaire ?

— Allez-y. Je vous laisse. Mes gars m'attendent. Soyez prudent à Sienne. Et bonne chance !

Quand Dicks fut parti, Don posa la valise sur le bureau et l'ouvrit. Il trouva une enveloppe sur le dessus des quelques rares affaires de Gina, et en vida le contenu sur le bureau.

C'était uniquement des instantanés de Gina, la plupart avaient été pris à Brighton. Sur l'une des photos, on la voyait bras dessus bras dessous avec Shapiro, l'air rayonnant.

Mais ce fut la dernière demi-douzaine de clichés qui retint l'attention de Don. Gina s'y trouvait photographiée dans des paysages italiens. Il tomba en arrêt sur le second instantané. Gina s'y appuyait contre un petit mur bas couvert d'un bougainvillée en fleur. Dans le lointain, se découpant à l'arrière-plan, s'élevait un grand monument surchargé d'ornements. Ses contours familiers et son campanile de marbre noir et blanc ne laissaient pas de doute : c'était la célèbre cathédrale de Sienne.

CHAPITRE VI

Convaincu qu'il était maintenant sur la piste de la Tortue, Don se précipita en trombe dans l'action, ce qui ne manqua pas de dissiper le calme qui régnait au 25 A, Upper Brook Mews.

Trois heures après son retour de Scotland Yard, il expédia Marian à l'aéroport de Londres, pour y prendre un avion pour Rome. Cherry était parti avec elle, roulant des yeux en boules de loto, tant il était ému, ravi d'échapper à la pluie et au brouillard londoniens. Ils avaient pour mission de trouver et de louer une villa à Sienne ou aux environs.

Harry restait pour s'occuper du 25A pendant que Don liquidait les affaires les plus urgentes, flanquait au panier la moitié de sa correspondance et décommandait les innombrables invitations qui étaient le fléau de son existence tant que durait la « saison » londonienne.

Le jeudi matin, deux jours après son départ, Marian téléphona pour dire à Don qu'elle avait trouvé une villa et qu'il pourrait emménager dès qu'il serait prêt.

— C'est sur une colline, à un kilomètre et demi de Sienne, lui dit-elle. Il y a une vue magnifique, pas de voisins et la villa est invisible de la route. Le loyer est exorbitant, mais j'ai pensé que vous ne regarderez pas à la dépense et je l'ai prise pour un mois, avec faculté de prolonger la location pendant trois autres mois si nous voulions.

Le samedi à midi, une Bentley poussiéreuse s'engageait sur un chemin tortueux bordé d'oliviers, passait sous un portail monumental et longeait une allée encadrée de massifs fleuris pour arriver à la villa au toit rouge et aux volets verts qui s'élevait sur la hauteur, au-dessus de Sienne.

Au moment où Harry arrêta la voiture devant le perron, Cherry apparut. Un large sourire illuminait son visage coloré. Il descendit les larges marches de pierre, ouvrit la portière de la voiture et salua Don cérémonieusement.

— Vous avez l'air bien content de vous, Cherry, fit Don. (Il regarda la villa.) Mazette ! Ça m'a l'air d'un vrai palais...

— C'est une résidence éminemment satisfaisante, monsieur, déclara Cherry. Miss Rigby vous attend. Le déjeuner sera prêt d'ici dix

minutes.

Marian et Don passèrent les deux jours qui suivirent plongés dans l'étude d'une douzaine de bouquins traitant de l'histoire de Sienne qu'ils avaient trouvés chez Pedoni, le principal libraire de la ville.

Harry s'occupait au jardin et aidait Cherry à tenir la maison.

Le soir du deuxième jour, Don posa son livre et réprima un bâillement.

— Ouf ! Je commence à en avoir marre, dit-il. Si on se reposait un peu ? Je vais faire un tour en ville. Venez, Marian. Vous me tiendrez compagnie.

Marian fit un signe de refus.

— J'ai presque fini, dit-elle en tapotant un énorme volume d'aspect rébarbatif qu'elle tenait sur ses genoux. J'en ai encore pour environ deux heures. Je n'aurai pas le courage de m'y remettre demain. Il faut que je le termine ce soir.

Don acquiesça et se dirigea vers le garage pour sortir la voiture. Harry surgit de l'obscurité et le regarda, une lueur d'espoir dans les yeux.

— Tu n'as pas de chance, Harry. Je ne peux pas t'emmener avec moi.

Harry se frotta le nez du revers de la main.

— Bien, patron. C'est comme vous voudrez.

— Va donc faire une partie de gin rummy avec Cherry. T'arriveras peut-être à lui piquer son fric.

Harry émit un grognement méprisant.

— Pensez-vous ! dit-il d'un air dégoûté. Il a sorti sa canne-épée et il est en train de faire des moulinets comme au cinéma. Je lui ai dit, à ce vieux cinglé, que s'il ne se méfiait pas, il finirait par avoir une attaque !

Don éclata de rire.

— Laisse-le donc, Harry. On est aventureux ou on ne l'est pas. Et il s'est rudement bien débrouillé, la dernière fois qu'il a sorti sa canne-épée !

Don lança la voiture dans l'allée et s'engagea sur le chemin en lacs. Puis un kilomètre et demi, sur une route éclairée par la lune, l'amena au Porto Camollia au-dessus duquel il déchiffra l'inscription en latin : *Sienne vous ouvre son cœur toujours plus grand.*

Abandonnant alors sa voiture, Don se dirigea à pied vers la Piazza del Campo. Il était à peine plus de neuf heures et demie, et les rues étroites étaient déjà envahies par les flâneurs qui emplissaient l'air de

la nuit du bruit de leurs voix et se rangeaient nonchalamment tandis que les voitures, à grands coups de klaxon impatients, se frayaient un chemin à travers la foule compacte.

Don finit par trouver le chemin du Campo, et, une fois arrivé, alla s'asseoir à la terrasse d'un café. Un spectacle éblouissant s'offrit à sa vue. Le Campo en forme de conque, autour duquel, deux fois par an, se disputait la course du Palio, était brillamment illuminé. Le Palazzo Pubblico du ^{xiii}e siècle, avec sa tour haute de trois cents pieds, formait un arrière-plan impressionnant, tout à fait dans le style Hollywood.

En contemplant ce décor, Don songea à la facilité avec laquelle on pouvait remonter le cours du temps dans une ville comme Sienne. Il n'aurait pas été le moins du monde surpris de voir surgir sur la *piazza* des guerriers arborant casque et cuirasse, des arquebusiers et des hallebardiers.

Un garçon de café, débordé, porteur d'un plateau, chargé, s'arrêta pour prendre la commande de Don, un café *expresso*.

Tout en attendant, Don jeta un coup d'œil sur les gens qui l'entouraient. Il y avait l'inévitable contingent de touristes américains, quelques Italiens qui discutaient politique à tue-tête et, à deux pas de lui, un immense nègre.

Le nègre attira particulièrement l'attention de Don. Il n'avait jamais vu un homme de proportions aussi colossales. Doté d'une musculature anormalement développée, on l'aurait dit sculpté par Michel-Ange dans un bloc d'ébène.

Bien qu'il fût assis, il dépassait d'une bonne tête le garçon qui était en train de déposer devant lui une montagne de glace rose. Sa tête en pain de sucre était, pour ainsi dire, posée sur des épaules larges comme une armoire normande, sans rien qui ressemble à un cou pour les relier. Son visage avait une expression à la fois vigilante et bestiale rappelant celle d'un gorille. Ses yeux injectés de sang ne cessaient de bouger. Ils clignotèrent en direction de Don, le dévisagèrent avec une curiosité insolente, pour le quitter et revenir encore se poser sur lui.

Don soutint son regard et le nègre détourna les yeux. Il prit alors une cuiller qui avait l'air d'un ustensile de poupée dans sa main énorme et se mit à enfourner la glace dans sa bouche lippue.

« Quel gaillard ! pensa Don. Nom d'un chien ! Je n'aimerais pas me mettre mal avec lui. Un monstre à vous donner des cauchemars ! » Il alluma une cigarette et reporta son attention sur la foule des promeneurs qui allaient et venaient lentement sur le Campo.

Il était soucieux. Il n'était encore arrivé à rien et il ne lui restait plus que quatre jours avant que Dicks n'envoie son rapport. Le quartier général de la Tortue se trouvait dans un recoin quelconque de la vieille cité, il en était convaincu. Jusqu'à présent, les livres qu'ils

avaient compulsés, Marian et lui, ne leur avaient fourni aucun indice. S'y était-il pris comme il fallait ? Devait-il se jeter carrément à l'eau et entreprendre ouvertement une enquête ? A qui devrait-il s'adresser ? S'il allait trouver la police, il faudrait qu'il explique pourquoi il voulait des renseignements et la réaction des policiers était facile à prévoir. Il y avait Pedoni, le libraire. Tout en choisissant les livres, Marian et lui avaient causé avec le vieux libraire. Il leur avait dit qu'il avait passé toute sa vie à Sienne. C'était peut-être l'homme qu'il fallait consulter.

Don finit son café. Il jeta un coup d'œil vers le nègre qui s'était brusquement levé. Maintenant qu'il avait déployé une stature imposante de plus de deux mètres de haut, il semblait jouir de la sensation produite. Le groupe de touristes américains s'était arrêté de parler pour le regarder. Les Italiens eux-mêmes avaient cessé de se chamailler et restaient bouche bée.

L'air narquois, avec des gestes lents, le nègre enfonça un grand chapeau de feutre blanc sur son crâne massif, tira les manchettes de sa chemise de soie crème et s'éloigna à grands pas dans la foule.

Comme il dominait la foule d'une tête, Don n'eut aucun mal à le voir traverser le Campo et disparaître sous l'une des voûtes obscures qui allaient se perdre dans le labyrinthe des rues de la ville.

Don appela le garçon et, tout en payant sa consommation, il demanda, sans avoir l'air d'y toucher :

— Qui est-ce donc, ce nègre ? Il a tout du boxeur professionnel...

— Ça fait maintenant six mois qu'il vient ici tous les soirs, sans exception, pour se taper de la glace, dit le garçon. Il paraît qu'il travaille dans une villa des environs. Chez des Américains, probablement. Il ne parle jamais et c'est pas moi qui irais lui poser des questions. Pour moi, ça doit être un vilain coco.

Don sourit.

— Ça ne m'étonnerait pas, dit-il.

Et il se leva.

Désireux d'explorer les petites rues écartées de la ville, il quitta le Campo. Il erra dans les rues étroites et pleines de monde pendant environ une heure ; il se rendait parfaitement compte qu'il perdait son temps et qu'il aurait dû retourner à la villa pour y finir le livre qu'il était en train de lire ; mais il n'arrivait pas à s'arracher au charme fascinant des ruelles étroites, des lourds monuments gothiques aux façades sévères, de la foule dense et désœuvrée qui refluit autour de lui, tel un cours d'eau paresseux.

Il était presque onze heures quand il voulut retourner là où il avait laissé la Bentley. Coupant par une ruelle transversale pour éviter la foule, il arriva devant une rue en pente raide qui menait à la

cathédrale.

Il gravit la côte, soulagé de se trouver dans un endroit désert. Devant lui, un réverbère solitaire projetait une flaque de lumière jaune sur les pavés. Surgie de l'ombre, une jeune femme apparut soudain dans le cercle lumineux.

Don, qui se trouvait à une cinquantaine de mètres derrière elle, fut surpris de la voir. Elle avait dû probablement le précéder, en s'astreignant à marcher dans l'ombre épaisse des grands bâtiments. Il l'entrevit quand elle traversa la flaque de lumière avant de s'enfoncer de nouveau dans l'ombre.

Mais pour fugitive qu'ait été cette vision, il avait reconnu les cheveux blond vénitien et la silhouette mince, sanglée dans un sweater blanc et un pantalon noir.

Le cœur, battant d'émotion, il allongea le pas. Ses semelles de crêpe ne faisaient aucun bruit. Bien qu'il l'eût perdue de vue, il savait que la femme continuait à le précéder, sans se douter qu'il l'avait reconnue.

En haut de la côte s'ouvrait un passage voûté par lequel Don apercevait les lumières de la Piazza del Duomo. Sortant de l'obscurité, la jeune femme s'engagea sous la voûte et, une fois de plus, dans les lumières de la *piazza*, Don vit briller ses cheveux roux. Elle tourna à gauche et disparut. Don se mit à courir et franchit les quelques mètres qui le séparaient de la voûte en cinq longues enjambées. Comme il s'engouffrait sous la voûte, une silhouette gigantesque surgit sur son passage et l'obligea à s'arrêter net.

Don avait beau avoir les nerfs solides, l'apparition subite du géant noir le fit tressaillir. Il recula d'un pas et leva les yeux vers le colosse dont la silhouette sombre se dressait devant lui.

— T'as du feu, mon pote ? demanda le nègre d'une voix traînante.

Sachant que la fille était en train de lui échapper, Don voulut contourner le nègre, mais l'autre fit un pas du même côté, pour lui bloquer encore le passage.

Deux solutions s'offraient à Don. Il pouvait soit donner du feu au nègre et risquer de perdre la trace de la fille, soit lui coller un bon marron dans la mâchoire. Il se dit qu'il risquait fort de se fracasser le poing contre cette mâchoire puissante, et qu'en outre il n'était pas sûr de mettre le nègre K.O. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il sortit alors un briquet et l'alluma.

Le nègre plongeait l'extrémité d'une cigarette brunâtre dans la flamme qui éclairait son visage. Ses yeux ressemblaient à deux boules d'ébène tombée » dans du blanc d'œuf.

— Merci, mon pote, dit-il avec un petit ricanement. Désolé si j't'ai

mis en retard.

Ce ricanement était bien le bruit le plus déplaisant que Don ait jamais entendu. Le nègre alors s'écarta, croisa Don et se mit à descendre la ruelle obscure.

Tout en escaladant l'étroit chemin qui menait à la villa, Don aperçut dans la lueur de ses phares deux silhouettes assises côte à côte sur un petit mur surplombant les collines baignées par le clair de lune.

Il ralentit et se pencha par la portière.

— Vous devriez être au lit, vous deux, non ?

— Miss Rigby a trouvé quelque chose, annonça Harry d'une voix où perçait l'impatience. On vous attendait.

Il s'approcha de la voiture, suivi de Marian.

— Moi aussi, j'ai du nouveau, leur confia Don. Allez, montez, et rentrons. Où est Cherry ?

— On l'a laissé aux prises avec sa tension artérielle, dit Harry, pendant qu'ils s'installaient dans la voiture. J'ai l'impression qu'il ne doit pas se rendre compte de l'âge qu'il a.

— C'est pas une mauvaise chose, remarqua Don en lançant la Bentley à toute allure sur le chemin.

Quelques minutes plus tard, la voiture s'arrêtait devant la villa.

— Va le chercher, dit-il en mettant pied à terre. Les circonstances exigent une assemblée générale.

Pendant que Harry s'éloignait rapidement, Don s'approcha de Marian.

— Vous avez vraiment découvert quelque chose ?

— Oui. Au moment précis où j'allais renoncer.

Cherry, en nage, congestionné et le souffle court, fit irruption sous la véranda, suivi de Harry.

— Asseyons-nous, proposa Don en se laissant tomber dans une chaise longue, et maintenant, allez-y, Marian. Qu'avez-vous découvert ?

— Quelque chose qui nous mettra peut-être sur la voie, dit Marian. C'est encore extrêmement vague, mais il semble qu'il y ait eu, en 1465, deux familles riches et puissantes à Sienne. A la tête de ces familles se trouvaient Niccolo Vaga et Jacopo Genga qui étaient des ennemis jurés. Ils furent choisis comme candidats au titre de chef du quartier de la Tortue. Les élections se déroulèrent dans la violence et dans la haine... je cite le livre. Vaga l'emporta à une faible majorité. Genga complota contre lui et, par des moyens qui ne sont pas précisés, parvint à le déshonorer et à le faire tomber en disgrâce. Vaga fut jeté

en prison, son argent et ses terres confisqués et sa famille exilée. Genga prit sa place à la tête du quartier de la Tortue et fit sauvagement assassiner Vaga. Le fils aîné de Vaga, Daniello, qui s'était réfugié à Florence avec les autres membres de la famille, jura que ni lui ni aucun homme de sa famille ne connaîtraient de répit tant que la mort de son père n'aurait pas été vengée, la fortune familiale rétablie et... – Je crois que c'est là un point important – tant que sa famille ne serait pas redevenue tellement puissante que son seul nom suffirait à frapper de terreur tous les Italiens.

— Bon, acquiesça Don. Ça pourrait être ça. C'est exactement le genre de truc sur lequel un cinglé a pu s'emballer. Si la Tortue descend de la famille Vaga, c'est peut-être sa façon de vider de vieilles querelles... Qu'est devenue la famille, Marian ?

Elle fit un geste d'ignorance.

— Il n'est pas question d'eux dans aucun des autres livres.

— Parfait. Demain nous fouillerons dans les archives pour voir s'il y a moyen de retrouver des traces plus récentes de la famille Vaga.

Don alluma une cigarette et reprit :

— Lorelli est à Sienne. Je l'ai vue.

Il leur raconta comment le nègre l'avait empêché de suivre Lorelli.

— Je ne sais pas s'il fait partie de la bande, ou si c'est par hasard qu'il s'est trouvé sur mon chemin. Il est très probable qu'il soit dans le coup, mais il faut s'en assurer. C'est là que vous intervenez, dit-il en se tournant vers Harry et Cherry. Dorénavant, nous allons laisser la villa et nous prendrons nos repas au restaurant.

Le visage de Harry s'éclaira.

— Ça, fit-il, c'est la meilleure nouvelle de la journée, patron ! Qu'est-ce qu'on fait ?

— Il paraît que ce nègre va tous les soirs dans le café où j'étais. Il n'y a pas de raison pour qu'il n'y soit pas demain soir. Je veux que vous sachiez où il va ensuite. C'est la première chose à faire. Inutile de vous dire qu'il ne faut surtout pas qu'il sache que vous le suivez. Arrangez-vous tous les deux. Je propose que Cherry s'installe au café, et toi, Harry, que tu te postes à l'autre café, de l'autre côté du Campo. Quand le nègre se lèvera, tu partiras en avant et tu marcheras devant lui. Cherry le suivra. Prenez un plan de la ville et étudiez-le. Il n'est pas fou, et s'il soupçonne qu'il est suivi, il essaiera de vous semer ; ça ne vous sera pas inutile de connaître toutes les ruelles et les rues transversales. Faites bien attention de ne pas le laisser filer et surtout veillez à ce qu'il ne vous repère pas.

— Comptez sur nous, fit Harry.

— Méfiez-vous. Ça ne doit pas être drôle de s'y frotter, ajouta Don.

Et il reprit, tourné vers Marian :

— Nous continuerons nos recherches demain. Tous les deux, ainsi que Harry et Cherry, nous allons essayer, en même temps de retrouver Lorelli. Elle est facile à repérer, elle aussi. Si l'un de nous l'aperçoit, il faut tout laisser tomber pour la suivre. Elle est bien plus importante que le nègre. Celui qui la filera ne tardera pas à s'apercevoir qu'elle a plus d'un tour dans son sac. Quand je l'ai pistée à Londres, j'étais certain qu'elle ne m'avait pas vu ; pourtant, je me trompais.

— Ça promet d'être une aventure tout à fait passionnante ! s'écria Cherry, tout rayonnant.

— J'espère que ce sera seulement passionnant, grommela Don en abandonnant son siège. Levons la séance et allons nous coucher. C'est demain que le vrai travail va commencer.

Mais, ce jour-là, Don et Marian eurent beau passer tout leur temps à compulser les archives de Sienne, ils ne trouvèrent ni l'un ni l'autre de plus amples renseignements sur la famille Vaga. On perdait toute trace de la famille après la fuite à Florence.

Don se redressa, les reins douloureux, et leva sur Marian un regard exaspéré.

— J'ai bien l'impression qu'aucun membre de la famille n'est jamais revenu à Sienne, dit-il. Je crois qu'il ne nous reste plus qu'à consulter les archives de Florence. Ça vous dit d'essayer ?

Marian acquiesça.

— Bien sûr. Il y a un train pour Florence dans une heure. En me dépêchant, je peux l'avoir.

Un peu après six heures, Don reprit en voiture le chemin de la villa ; il venait de conduire Marian à la gare. Cherry et Harry se baladaient en ville séparément, en feignant de faire la tournée des monuments et des curiosités, mais en réalité l'œil aux aguets pour essayer d'apercevoir Lorelli ou le nègre.

Don appela le commissaire principal Dicks au téléphone et s'installa avec un whisky à l'eau et une cigarette en attendant d'obtenir la communication. Au bout de vingt minutes, la sonnerie du téléphone retentit.

— L'affaire se précise, dit-il quand il entendit la voix de Dicks au bout du fil.

Il lui raconta l'histoire de la famille Vaga.

— Pouvez-vous vous mettre en rapport avec la police italienne, sans dire pour quelles raisons, et lui demander s'il existe encore un descendant mâle de cette famille ? Je parie que s'il y en a un, c'est la Tortue.

— Je vais voir ce que je peux faire, répliqua Dicks. Votre idée me

plaît. Ça colle parfaitement avec les faits.

— Bien que j'aie fait un pas en avant, l'enquête ne progresse pas aussi vite que je l'espérais. Je voudrais que vous retardiez l'envoi du rapport d'une semaine. Si la police intervient maintenant, notre oiseau risque de s'envoler. Si je le trouve, je vous le ferai savoir immédiatement et on pourra lui mettre la main dessus.

Il omit volontairement de raconter à Dicks qu'il avait vu Lorelli ; il ne parla pas non plus du nègre. Il savait que si Dicks apprenait jusqu'où Don avait réellement progressé, il ferait sûrement intervenir la police italienne. Or, Don savait tout aussi sûrement que c'était la dernière chose à faire.

— Entendu, fit Dicks. Ce n'est pas comme si vous aviez déjà une preuve quelconque qui me permette d'agir.

— Parfait, conclut Don. Je vous tiendrai au courant. Renseignez-vous sur la famille Vaga le plus vite possible, et appelez-moi ici avant dix heures du matin. Bonsoir.

Et il raccrocha.

Il resta un moment assis, à réfléchir. Il pouvait en toute confiance laisser à Harry et Cherry le soin de s'occuper du nègre. Il décida qu'il était plus sage de ne pas se montrer lui-même sur le Campo de peur d'éveiller les soupçons de l'hercule noir. Une conversation prudente avec Pedoni, le libraire, serait peut-être instructive.

Il sortit de la villa et alla prendre la voiture. Il lui fallut vingt-cinq minutes en conduisant lentement pour se rendre Via Pantaneto et, une fois arrivé, il lui en fallut presque autant pour trouver un endroit où ranger la voiture.

Il n'était pas loin de sept heures et demie quand il poussa la porte de la librairie et entra dans la boutique claire aux rayons bien garnis.

La boutique était vide. Don s'approcha du rayon des livres d'histoire et se mit à consulter les titres.

— Bonsoir, fit Pedoni en surgissant de derrière la cloison qui séparait son bureau de la boutique. Y a-t-il un volume qui vous intéresse particulièrement ?

Pedoni était un petit homme replet, au teint basané, qui devait avoir soixante ans bien sonnés. Ses yeux minuscules, à moitié dissimulés par des lunettes à verres épais, rappelaient à Don deux olives noires et luisantes.

— Je cherche une histoire détaillée de la ville des ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, précisa Don. Mais je ne vois rien par ici.

— Il y a le livre de Cozarelli, dit Pedoni. Il traite de cette période. Vous avez aussi le livre de Mariano qui couvre aussi cette période, mais de façon moins détaillée.

Il alla chercher une petite échelle, la posa contre un des rayons et grimpa. Il trouva les volumes et les descendit.

— Cozarelli est le meilleur des deux, reprit-il.

— Je m'intéresse à l'histoire des quartiers, reprit Don en prenant le livre.

Il consulta l'index. Ni le nom de Genga ni celui de Vaga n'y figuraient. Don continua :

— Je voudrais savoir d'où les quartiers tiennent leurs noms, quels ont été leurs chefs, et tout ce qui s'ensuit.

Pedoni assujettit ses lunettes sur son nez grassouillet.

— Je crois qu'il y a dans le livre de Mariano un chapitre qui traite de cette question.

Don se mit à feuilleter le second volume.

— J'étais hier à la bibliothèque de la cathédrale, dit-il d'un air distrait, et j'ai été très surpris de voir un tableau qui représentait Piccolomini à la cour de Jacques Ier. Comment se fait-il que Piccolomini se soit trouvé en Ecosse ?

Pedoni rayonnait. Don s'était déjà rendu compte que rien ne faisait plus plaisir au petit libraire que d'étaler ses connaissances sur les grands hommes de Sienne, et pendant vingt minutes il fit à Don un récit détaillé de la vie de Piccolomini.

— C'est seulement quand il fut élu pape en 1458 que les gentilshommes de Sienne furent de nouveau admis au sein du gouvernement, était en train de dire Pedoni, quand Don, saisissant l'occasion, l'interrompit.

— Ça se passait au temps de Jacopo Genga, n'est-ce pas ? demanda-t-il. Je lisais dans un des livres que j'ai trouvés chez vous qu'il s'était emparé du pouvoir aux dépens d'un rival.

Les petits yeux noirs de Pedoni se voilèrent.

— Je n'ai aucun souvenir de Jacopo Genga, dit-il.

— L'autre type et lui étaient candidats au titre de chef du quartier de la Tortue. Comme il n'avait pas été élu, il complota contre cet autre... Vaga, je crois qu'il s'appelait.

Pedoni hocha la tête.

— C'est là un point bien obscur de notre histoire, signore. Je ne sais rien à ce sujet.

— Ça ne fait rien, lança Don pour cacher sa déception. (Et il prit le livre de Mariano.) Je vais emporter celui-ci. J'y trouverai peut-être ce que je cherche.

— Je pourrais peut-être vous procurer exactement ce que vous voulez, proposa Pedoni en rendant à Don la monnaie d'un billet de

cinq cents livres. Si vous voulez bien me laisser votre nom et votre adresse, je vous enverrais une carte si je parviens à trouver l'ouvrage traitant la question.

— Pas la peine de vous donner ce mal, reprit Don en se dirigeant vers la porte. Je repasserai.

— Ça ne me donne aucun mal, signore, assura Pedoni en lui ouvrant la porte. D'ailleurs, j'aimerais vous faire le service de mon catalogue mensuel. Vous êtes peut-être descendu au Continental Hôtel ?

Don regarda le petit homme ; Il sentit chez lui une fébrilité mal dissimulée qui éveilla sa méfiance.

— Je repasserai, dit-il. Bonsoir.

Pedoni resta un moment à regarder Don se frayer un chemin à travers la foule indolente qui encombraient l'étroite rue, puis il referma la porte, tira le store et donna un tour de clé. Il passa entre les rayons pour regagner précipitamment son bureau.

C'était une petite pièce tapissée de livres jusqu'au plafond. Une table encombrée de papiers et de livres et éclairée par une lampe surmontée d'un abat-jour vert, occupait le centre de la pièce.

Pedoni s'arrêta sur le pas de la porte et regarda la jeune femme aux cheveux blond vénitien qui était assise au bureau. Elle paraissait dans tous ses états.

— Ça ne m'étonnerait pas que ce soit le type qui m'a suivie hier soir, dit-elle.

Pedoni fit la grimace.

— Tu crois que c'est un flic ? demanda-t-il en s'approchant du bureau.

— Ne dis donc pas de bêtises. Est-ce qu'il a l'air d'un flic ? (Elle se leva et se mit à arpenter la pièce encombrée.) C'est peut-être lui qui m'a pistée à Londres. Il a la même carrure, en tout cas.

Elle s'arrêta et souleva le récepteur du téléphone. Après avoir demandé un numéro, elle attendit un instant et déclara :

— Willie, j'ai un travail à te faire faire. Ouvre l'œil et tâche de repérer un grand Américain costaud, d'environ trente-cinq ans, brun, avec une petite moustache et une cicatrice en forme de Z sur la joue droite. Il porte un costume de toile vert bouteille. Pas de chapeau. Je veux savoir qui c'est et où il habite. Ne le lâche pas. Tâche de savoir s'il est seul ou avec d'autres gens. Si tu te dépêches, tu as une chance de le cueillir tout de suite. Il sort de la boutique à l'instant.

Elle reposa le récepteur, attrapa son manteau qui était posé sur une chaise et l'enfila.

— Il faut que je rentre, dit-elle. Ça pourrait être dangereux, cette

histoire.

L'inquiétude qu'il lisait dans les yeux de Lorelli fit battre plus vite le cœur de Pedoni.

CHAPITRE VII

Félix – à part la police française, personne ne lui connaissait d'autre nom – se livrait à son passe-temps favori. Debout, devant la grande glace de la cheminée, il contemplait son image. Il était beau comme une vedette de cinéma. Il avait des cheveux noirs, lustrés, de grands yeux bleu sombre, des traits réguliers, un teint bronzé et des dents magnifiques qu'il se donnait beaucoup de peine pour montrer quand il riait ; c'était d'ailleurs un véritable tour de force, car sa lèvre supérieure tombait un peu trop bas, et quand il ne se donnait pas la peine de la retrousser, ses dents éblouissantes risquaient de passer inaperçues. Il avait une bouche mince, cruelle qui, jointe à la beauté du reste de son visage, lui donnait un air fringuant et désinvolte que la plupart des femmes trouvaient irrésistible.

Il avait trente-deux ans et en avait passé six en prison. Avant de se faire arrêter, il avait vécu sur la Riviera du cambriolage des riches villas. Son succès avait été phénoménal. En seize mois, il avait récolté cinquante millions de francs, qu'il avait presque entièrement perdus à la roulette du Sporting Club de Monte-Carlo en deux parties fiévreuses, infernales.

Pour se refaire, il s'était attaqué à un collier de diamants qu'on disait valoir vingt-cinq millions de francs. Il avait réussi à le voler, après un corps-à-corps avec un veilleur de nuit qu'il avait eu la chance de ne pas tuer.

Le recéleur à qui il apporta le collier refusa de lui en donner plus de sept millions, après avoir insisté longuement sur le risque couru et sur le fait qu'une fois morcelé, le collier perdrait beaucoup de sa valeur. Sachant que le veilleur de nuit donnerait son signalement à la police et qu'il lui faudrait quitter la France, Félix avait voulu persuader le recéleur de lui donner davantage. En fait de persuasion, sa méthode avait consisté à administrer au recéleur une bonne dérouillée, les poings protégés par des gants de cuir agrémentés aux jointures de gros clous de cuivre.

Ce fut une erreur de jugement, car, pendant la bagarre, la femme du recéleur, alertée par les clameurs de son mari, avait appelé la police et, pour la première fois de sa vie, Félix avait fait connaissance avec les prisons françaises.

Reconnu par le veilleur de nuit et trahi par le recéleur, Félix avait été condamné à quinze ans de travaux forcés. Après six ans de bagne, il avait réussi à s'évader. Réfugié à Rome et sachant que la moindre imprudence risquait de le faire renvoyer au bagne, il avait vécu en se tenant sur ses gardes, et faisait le rabatteur pour une boîte de nuit louche. C'était là qu'il avait fait la connaissance de Lorelli.

Avant de la rencontrer, Félix considérait les femmes comme des jouets amusants qu'il fallait traiter sans ménagements, pour les abandonner et les oublier ensuite. Mais Lorelli, il s'en était vite aperçu, ne voulait pas se contenter de le combler physiquement. La belle avait d'autres projets en tête. C'était elle qui lui avait suggéré d'offrir ses services à Simon Alsconi, et c'était elle qui avait organisé la première entrevue.

Il était en train de rajuster sa cravate devant la glace quand Lorelli entra. Il se retourna pour lui sourire, mais son sourire se figea quand il s'aperçut de la pâleur et de l'air bouleversé de la jeune femme.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il d'un ton brusque.

Lorelli ferma la porte, ôta son manteau et s'approcha du feu.

— Tu te rappelles, je te l'ai raconté, qu'un type m'avait suivie à Londres et avait mis la police à mes trousses ? fit-elle tout d'une traite. Je t'ai dit aussi qu'on m'avait filée hier soir ? Le même type était chez Pedoni à l'instant. Il a demandé à Pedoni de lui procurer un livre d'histoire qui explique l'origine des noms des quartiers. Il a parlé du quartier de la Tortue.

Félix se rembrunit.

— T'es bien sûre que c'est le même ?

— A peu près sûre. Il a la même carrure, en tout cas. Je n'ai vu son visage ni à Londres ni hier soir, mais j'en suis à peu près sûre.

— Qui est-ce ?

— Je n'en sais rien. J'ai donné son signalement à Willie, il le recherche en ce moment.

Félix alluma une cigarette et s'assit près du feu.

— Il est de la police ?

— Je ne crois pas. En tout cas, ce n'est pas un flic de profession. C'est un Américain. Il semble avoir du fric. Il a parlé de Genga et de Vaga : il a l'air de connaître leur histoire. (Elle serra les poings.) J'ai toujours pensé que c'était dangereux, ce truc-là. On risque de se trahir. Je savais bien que tôt ou tard, un type un peu plus malin que les autres découvrirait le pot aux roses.

— Mollo, mollo, dit Félix. Faut pas t'affoler pour ça. Regardons les choses en face : jusqu'à présent, ça a marché comme sur des roulettes. D'accord, j'avoue qu'au début je me demandais aussi si tout ce

scénario ne risquait pas de nous trahir. Mais c'est Alsconi qui y tenait. Il voulait que ça se fasse comme ça ou pas du tout. Il croit sincèrement qu'il a de vieux comptes à régler. On n'aurait jamais mis sur pied un truc comme ça tout seuls. Si ça marche si bien, c'est à cause de tout le bruit que ça fait. Regarde comme les types crachent : on a presque jamais eu de pépins. Regarde ce que ça nous rapporte.

— L'argent, ça nous fera une belle jambe le jour où on se fera pincer, dit Lorelli. Ça fait trop longtemps que ça dure, Félix. Je suis sûre que cet Américain nous a repérés. Il va prévenir la police. Il est temps de passer la main, Félix.

— Passer la main ? Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Félix, le regard dur.

— Tu sais ce que ça veut dire, passer la main, non ? fit Lorelli en élevant la voix. Il faut nous tirer d'ici avant de nous faire pincer. Ça fait assez longtemps que ça dure. Moi qui étais si sûre de moi avant de partir à Londres ! Je ne sais pas ce qui m'a pris de me laisser embringuer dans le meurtre de Gina ! Ils peuvent me pendre pour un truc comme ça ! Je ne me suis rendu compte de ce que je faisais qu'une fois la fille embarquée dans la voiture ; et à ce moment-là il était trop tard pour reculer. Je ne peux plus dormir la nuit quand j'y repense. Et nous voilà, maintenant, avec cet Américain sur le dos. Il va prévenir la police. J'en suis sûre.

— Suffit ! cria rageusement Félix. T'as les jetons ma parole. Un peu de nerf, bon Dieu !

— Comment peux-tu dire une chose pareille ? cria Lorelli. Tu ne vois donc pas... ?

Il se leva et l'empoigna par les épaules.

— Tu vas la fermer ! aboya-t-il en la secouant. Ecoute-moi : il faut jouer selon les cartes qu'on a en main. Si tu gagnes, c'est parfait. Si tu perds, tant pis pour toi. Pour le moment, toi et moi, on tient le flush royal. On n'a jamais été si bien servis. C'est pas cet enfoiré d'Américain qui va nous faire foutre en l'air un jeu comme ça ?

Elle se dégagea.

— Espèce d'imbécile ! dit-elle avec colère. Je m'attendais à ça. Je savais que tôt ou tard quelqu'un finirait par nous repérer. Je le savais ! On a eu notre chance ; maintenant il est temps de retirer notre épingle du jeu. Il faut partir d'ici avant que la police intervienne. On pourrait filer à Buenos Aires...

Félix la regardait avec un sourire mauvais.

— Sans blague ! C'est ça que tu as mijoté pendant tes nuits d'insomnie ? Tu parles d'une idée séduisante ! Tu imagines la joie d'Alsconi quand on lui annoncera qu'on le plaque ?

— Oh ! arrête ! s'écria Lorelli d'un ton furieux. Quand il l'apprendra, il sera trop tard pour faire quoi que ce soit.

— Félix lança son mégot dans la cheminée.

— Tu crois peut-être qu'il se contenterait de hausser les épaules et de nous oublier ? demanda-t-il. Le soleil a dû taper un peu trop fort sur ta jolie petite tête sans cervelle. Partout où nous irions, il nous retrouverait. Nous n'aurions pas un instant de tranquillité, et le jour où il nous mettrait le grappin dessus... (Il haussa les épaules.) Si ça peut te faire plaisir, admettons que, par miracle, nous arrivions à nous planquer à Buenos Aires. Pendant combien de temps crois-tu que nous serions en sûreté ? Il a des hommes à lui dans tous les pays du monde. Il les mettrait à nos trousses. Au cas où tu nourrirais dans ta jolie petite tête le projet de partir sans moi, laisse-moi te rappeler que plus jamais tu n'aurais un instant de répit. Chaque fois que tu entendrais un pas derrière toi, tu serais glacée d'épouvante. Pour peu qu'un homme te regarde avec un peu d'insistance, ton cœur cesserait de battre. Tu devrais savoir aussi bien que moi qu'Alsconi ne laissera jamais aucun membre de son organisation lui fausser compagnie. Il y a déjà eu des imbéciles qui ont essayé de le lâcher... Tu sais ce qui leur est arrivé.

— Alors, qu'est-ce que tu vas faire ? demanda Lorelli en le regardant.

— D'abord, ne pas perdre la tête, dit Félix. Cet Américain ne me fait pas peur. S'il devient dangereux, je lui réglerai son compte.

— C'est peut-être déjà trop tard.

— Ecoute, dit Félix, tu ferais bien d'aller te coucher et de te reposer. Tu es énervée. Il se doute peut-être que nous sommes ici, mais il ne nous a pas encore trouvés. Tu as l'air d'oublier que nous ne sommes pas faciles à dénicher.

— Alors tu ne veux pas partir avec moi ? demanda Lorelli en le regardant d'une façon bizarre.

— Il n'est pas question de partir, répliqua Félix sèchement. On est dans le coup jusqu'au bout. Tu ferais mieux de te mettre ça dans la tête. Et maintenant, va te coucher.

— Est-ce que tu vas en parler à Alsconi ?

— Pas encore. J'attends d'en savoir un peu plus.

Elle prit son manteau et se dirigea vers la porte.

— Willie doit appeler.

— D'accord, je ne bouge pas.

Quand elle fut sortie, Félix alluma une autre cigarette et, les sourcils froncés, se mit à arpenter la chambre luxueusement meublée.

Si cet Américain se figurait qu'il allait foutre en l'air une combine

comme celle-là, pensa Félix, il allait tomber sur un bec. La meilleure chose à faire était peut-être de prendre les devants et de le supprimer avant qu'il ne poursuive ses astucieuses découvertes.

Il faisait toujours les cent pas quand Willie téléphona.

— J'ai perdu sa piste, annonça Willie. Il a traîné dans les rues un bout de temps, et puis il est retourné à la Via Pantaneto où il avait garé sa bagnole. Là, il m'a eu. Il est sorti de la ville.

— T'as le numéro de la voiture ? demanda Félix d'un ton cassant.

— Ça oui, fit Willie. Elle est immatriculée en Angleterre.

Félix nota le numéro de la voiture de Don.

— Si je comprends bien, il n'est pas descendu à l'hôtel ?

— Il est sorti de la ville, répéta Willie.

— Tâche de savoir par les agences si quelqu'un a loué une villa récemment. Je veux savoir où ce type crèche. C'est urgent.

— J'peux rien faire avant demain matin, répliqua Willie d'une voix maussade.

Il détestait le travail sous toutes ses formes.

— Débrouille-toi pour savoir ça demain, conclut Félix avant de raccrocher.

Puis il appela la poste et demanda :

— Donnez-moi Muséum 11066, à Londres, dit-il.

Une demi-heure plus tard, il parlait à Crantor.

— Trouve-moi à qui appartient la voiture immatriculée PLM 122, dit-il. C'est urgent. Rappelle-moi dès que tu le sauras.

Crantor promit qu'il aurait le renseignement dans une heure.

Au moment où il reposait le récepteur, Félix entendit la sonnette d'alarme retentir dans l'entrée. Il s'immobilisa, la main sur l'appareil, le cœur battant à grands coups. Cette sonnerie lui apprenait que quelqu'un s'était introduit dans le parc, quelqu'un qui n'aurait pas dû s'y trouver.

Il bondit au bureau, près de la fenêtre, ouvrit un tiroir, empoigna son 45 et, ouvrant la fenêtre à deux battants, il sauta sur la terrasse.

Il était plus de onze heures quand Don regagna la villa Trioni. Il avait erré par les petites rues de Sienne dans l'espoir de retrouver Lorelli, et finalement, se rendant compte de la futilité d'une telle entreprise, il s'était décidé à rentrer voir si Harry et Cherry avaient été plus heureux.

Il ne s'était pas aperçu qu'un petit homme au teint basané, au vieux complet noir élimé, au feutre noir rabattu sur les yeux pour dissimuler son blême visage marqué par la petite vérole, l'avait suivi partout comme une ombre. Sans se douter qu'il avait été filé Don

s'était glissé au volant de la Bentley et était sorti de la ville, tandis que l'homme au visage grêlé le regardait s'éloigner d'un œil sinistre.

Comme Don s'arrêtait devant la villa, la porte d'entrée s'ouvrit brusquement et Harry dégringola le perron pour venir à sa rencontre.

— Vous avez trouvé quelque chose, patron ?

Au son de sa voix, Don devina que son chauffeur avait eu plus de chance que lui.

— Non, vraiment pas, fit Don en précédant Harry dans le salon. Où est donc Cherry ?

— Parti se coucher, patron. Le nègre l'a fait courir comme un dératé. Il nous a fait faire une drôle de balade dans toute la ville. Ses enjambées sont trois fois les nôtres et il a fallu que Cherry coure presque tout le temps pour ne pas le perdre de vue.

Don s'approcha du bar, servit deux verres de bière et en tendit un à Harry.

— Où donc a-t-il été ? demanda-t-il en s'asseyant sur le bras d'un fauteuil.

Harry but une grande lampée de bière, poussa un soupir et s'essuya les lèvres du revers de la main.

— Eh bien ! patron, après s'être donné assez d'exercice pour éreinter un cheval, il est monté dans une Citroën et il a filé. Même si j'avais eu la voiture, j'aurais pas pu le pister sans me faire repérer. Heureusement, la route était droite sur plusieurs kilomètres. J'ai suivi ses phares pendant à peu près trois kilomètres et puis, il a quitté la route. Pour moi, il a dû tourner dans un chemin qui mène à une maison. Qu'est-ce que vous diriez de prendre la voiture et d'aller faire une petite reconnaissance ? Je suis presque sûr de retrouver l'endroit où il a tourné.

— D'accord, acquiesça Don en finissant sa bière. Allez, viens. On y va.

Ils descendirent chercher la voiture et Don se mit au volant.

— Je me demande encore si, oui ou non, j'ai fait une gaffe ce soir, murmura Don tout en descendant l'allée menant au chemin. Je cherchais à me tuyauter. Je me suis dit que le libraire savait peut-être quelque chose sur le vieux papa Vaga. Sa réaction a été très bizarre. J'ai eu l'impression qu'il avait une pétoche terrible. Il voulait prendre mon nom et mon adresse. Peut-être que je deviens trop méfiant, mais j'ai eu l'impression que, sous ses airs innocents, le signore Pedoni est peut-être loin d'être blanc comme neige.

— Le nègre non plus, il n'est certainement pas blanc comme neige, répondit Harry. Bon sang ! Quel malabar ! Fallait le voir engloutir sa glace... Cherry en avait les yeux qui lui sortaient de la tête. J'aimerais

pas m'y frotter, à ce gars-là !

— Moi non plus. Il ne vous a pas repérés ?

Harry fit signe que non.

— Il ne s'est pas retourné une seule fois. Il fonçait droit devant lui, comme s'il s'entraînait à la marche à pied. En tout cas, il a fait prendre de l'exercice à Cherry !... Tournez à gauche, par ici, patron, enchaîna-t-il au moment où Don franchit la porte de la ville. C'est là qu'il avait rangé sa voiture, sous les arbres. Il a pris cette route-ci, à droite.

Utilisant ses phares antibrouillard au lieu des phares-code, Don lança la voiture sur la route qui montait tout droit, en laissant sur sa gauche le monastère franciscain. Après le monastère, ils débouchèrent en pleine campagne vallonnée. Au bout d'environ un kilomètre et demi, Harry dit :

— Ça ne doit pas être loin, maintenant. Vous ne croyez pas qu'on ferait mieux de laisser la voiture et d'aller à pied ?

Don acquiesça et rangea la voiture sur l'herbe du bord de la route. Il éteignit les phares et abandonnant la voiture, ils se mirent à gravir la colline à pied.

La route s'allongeait devant eux, sans une maison en vue. Au bout de dix minutes, Harry s'inquiéta.

— On n'a quand même pas pu passer devant, dites ? Je ne croyais pas que c'était si loin.

— C'était difficile de juger, d'où tu étais. Faisons encore un kilomètre, proposa Don. Je suis sûr qu'on n'a pas passé de chemin.

Quelques minutes plus tard, Harry annonça :

— Le voilà. Regardez, juste devant nous.

Au clair de lune, ils distinguaient un chemin étroit qui débouchait à angle droit sur la route. Il filait en ligne droite sur une centaine de mètres, puis faisait un coude avant de s'enfoncer dans les bois.

— Je ne vois pas de maison. J'ai l'impression qu'on n'a pas fini de cavalier, murmura Don.

Il se remit en route, en ayant soin de marcher sur l'herbe, pour étouffer le bruit de ses pas. Harry le suivit. Ils s'avancèrent ainsi à la queue leu leu sur le chemin et s'enfoncèrent dans les bois. Là, l'obscurité était presque totale, mais Don continua à marcher ; il se contenta de ralentir un peu. A peine pouvait-il apercevoir les contours indistincts des troncs d'arbres.

Au bout de dix minutes de marche, ils sortirent du bois et arrivèrent au pied de la colline. Devant eux, comme s'il était brusquement sorti de terre pour leur barrer le passage, s'élevait un gros mur de pierre, haut de quatre ou cinq mètres, qui longeait le chemin et allait se perdre dans l'obscurité.

Comme il n'y avait plus d'arbres, la lune éclairait le mur comme en plein jour. Don s'arrêta. Une cinquantaine de mètres plus loin, il distinguait un grand portail de bois clouté de fer dont les deux battants s'encadraient dans une arche de maçonnerie. Le portail était fermé.

— Je parie que c'est ici, murmura Don. On se croirait revenu au Moyen Age, hein ?

De l'œil, Harry arpenta le grand mur.

— On ne voit pas grand-chose, d'ici. Je vous fais la courte échelle, patron ?

— C'est ça.

Quelques secondes après, Don se hissait au sommet du mur et découvrait une grande bâtisse de style gothique au milieu d'une vaste pelouse tondue de près.

— On dirait un vieux château, dit-il. (Et il se pencha pour tendre la main à Harry.) Donne-moi la main. Je vais t'aider.

Harry l'attrapa par le poignet et Don tira. Après s'être démené un instant comme un diable, Harry parvint à passer une jambe par-dessus le mur. Il contempla à son tour le bâtiment.

— Ça se pose là, dites donc ? Si on sautait pour aller jeter un coup d'œil ?

— Je vais y aller, toi reste là, fit Don. S'il faut que je batte en retraite, j'aurai besoin de toi pour m'aider à repasser le mur.

— Si vous me laissez y aller, patron ? demanda Harry sans trop d'espoir. J'ai plus l'habitude que vous de circuler dans le noir.

— Oui, va ; tu crois ça ! fit Don avec un sourire ironique.

Se retenant par les doigts au sommet du mur, il se laissa glisser et sauta.

— Faites gaffe, patron, souffla Harry.

Don lui fit signe de la main et s'éloigna en direction de la maison. Les premiers deux cents mètres ne présentaient pas de difficulté. Il n'y avait qu'à suivre un petit sentier à travers les arbustes en fleur qui lui permettaient de se dissimuler. Mais une fois arrivé au bord de la grande pelouse, il s'arrêta.

Il regarda à droite et à gauche, hésitant à traverser une pareille étendue à découvert. D'une fenêtre de la maison, on ne pouvait manquer de le voir traverser la pelouse sous l'implacable clarté de la lune.

Sans quitter l'ombre des arbustes, il contourna la pelouse dans l'espoir de trouver un chemin abrité, de l'autre côté de la maison. Il avançait sans faire de bruit, heureusement pour lui, car brusquement, devant, lui, il vit quelque chose bouger. Il n'eut que le temps de

plonger dans l'ombre d'un buisson.

A moins de trente mètres devant lui, un gros gaillard courtaud déboucha du bosquet, une carabine sous le bras. Un chien-loup, d'aspect féroce, l'accompagnait.

Don sentit ses cheveux se hérissier sur la nuque à la vue du chien. L'énorme bête était attachée à une chaîne enroulée autour du poignet de l'homme. Elle avançait d'un pas souple, la lumière de la lune accentuant le relief des muscles sous le pelage luisant.

Don, immobile, les vit passer tranquillement devant lui puis disparaître dans la nuit. Il poussa un soupir de soulagement à la pensée que s'il s'était hasardé à traverser la pelouse, le chien serait déjà en train de le dévorer à belles dents.

Il regarda encore la maison, hésitant à battre en retraite, mais se demandant comment il allait pouvoir s'en approcher sans être vu. Refusant d'abandonner la partie, il se remit à avancer, plus prudemment cette fois-ci, examinant chaque mètre de terrain avant de quitter son abri pour se réfugier derrière un autre buisson. En s'y prenant de cette façon, il mit quelques minutes pour gagner le côté est de la maison. Là, les massifs d'arbustes empiétaient sur la pelouse. Une quarantaine de mètres seulement de terrain découvert séparaient Don de la vieille demeure.

Caché derrière un arbre, il regarda la maison. De ce côté-là toutes les fenêtres étaient noires, mais rien ne prouvait que, de l'une de ces pièces, dans l'obscurité, quelqu'un ne surveillait pas la pelouse.

Une grande terrasse ornée d'une balustrade et de larges degrés de marbre qui menaient dans le jardin, occupait tout ce côté-là de l'édifice. Don s'aperçut qu'il lui faudrait non seulement traverser la pelouse, mais graver les marches éclairées par la lune s'il voulait approcher de la maison.

S'il n'y avait pas eu le chien-loup, il n'aurait pas hésité, mais là pensée du chien le décida à ne pas courir ce risque-là.

Il fallait maintenant découvrir à qui appartenait la propriété. Ça ne devait pas être difficile. Le tout était de ne pas dévoiler son jeu avant d'être prêt. Courbé en deux, il se remit en route parmi les buissons pour rejoindre Harry. Au bout d'une trentaine de mètres, il se retourna. Ce qu'il vit alors le cloua sur place.

Immobile, à la lisière de la pelouse, un chien-loup regardait exactement du côté où Don était accroupi. Il dressait les oreilles, la tête légèrement inclinée, comme pour écouter. Don resta tapi sans bouger, le cœur battant. Le chien l'avait-il entendu ? Une brise légère, venant d'où était le chien, soufflait vers Don. Il était peu probable que le chien ait flairé son odeur.

L'animal baissa la tête, s'avança jusqu'au milieu de la pelouse et

s'arrêta.

Don sentit la sueur lui dégouliner sur le front, mais il ne fit pas un geste. Le chien et lui restèrent immobiles, pendant une bonne minute ; mais à Don, elle parut durer une heure, cette minute.

Surgissant de l'ombre, au pied de la maison, le gros courtaud apparut, sa carabine sous le bras. Il déboucha au clair de lune et s'arrêta, les yeux fixés sur le chien.

L'animal se retourna, regarda l'homme en poussant un gémissement, fit deux pas en avant et s'arrêta de nouveau pour jeter un coup d'œil derrière lui.

— Ici ! cria l'homme d'une voix rude.

Il parlait italien.

Le chien hésita, fit demi-tour et revint furtivement vers l'homme qui lui passait de nouveau la chaîne au collier.

Don regarda l'homme s'éloigner de l'autre côté de la maison, avec le chien docilement sur ses talons.

Quand ils eurent disparu, Don se remit en route. Il avait hâte maintenant de quitter ces parages dangereux et il pressa le pas. Il ne se rendit pas compte qu'en se faufilant d'un buisson à l'autre, il avait posé le pied sur une plaque de métal invisible qui avait déclenché la sonnette d'alarme, à l'intérieur de la maison.

Il continuait d'avancer, cherchant sans le trouver le sentier par lequel il était arrivé. Il s'arrêta pour s'orienter. Le sentier devait être tout près. C'est à ce moment qu'il entendit la sonnette. Le bruit lui parvenait très assourdi, mais c'était sans aucun doute une sonnette d'alarme. Il se redressa et regarda à droite et à gauche, devinant qu'il avait dû toucher, sans le savoir, un dispositif secret qui avait déclenché la sonnerie. C'est alors qu'il vit le nègre s'avancer sur la pelouse et qu'il surprit le reflet du poignard que le géant noir tenait à la main.

La vue du nègre bondissant sur la pelouse, au clair de lune, avec la rapidité d'une panthère noire aurait suffi à ébranler les nerfs les plus solides, mais Don refusa de se laisser aller à la panique. Il plongea derrière un buisson et attendit.

Le nègre s'enfonça alors parmi les arbustes à une cinquantaine de mètres de l'endroit où Don était accroupi. Il s'arrêta pour écouter. Le gros courtaud et le chien-loup apparurent dans la clarté de la lune. L'homme vit le nègre et s'arrêta, retenant le chien prêt à bondir. Le chien grognait, aboyait, tirait de toutes ses forces sur sa chaîne. Trois autres hommes débouchèrent de derrière, la maison. Chacun tenait en laisse un chien-loup frémissant d'impatience.

Le nègre leur fit signe d'attendre. Et il se mit à marcher lentement

vers l'endroit où Don se cachait.

A travers les buissons, Don voyait les quatre hommes et leurs chiens alignés en face de lui. Il entendait le léger bruissement des feuilles qui accompagnait la marche du grand nègre. Don jeta un coup d'œil entre les branches et l'aperçut. Il était maintenant à moins de deux mètres de lui, son bestial visage aux aguets, ses gros doigts étreignant le poignard.

Don retint son souffle et attendit. Un moment se passa. Il entendait la plainte du vent dans les arbres, la respiration bruyante du nègre et le grondement des chiens qui tiraient sur leurs chaînes. Puis le nègre se remit en marche et passa à quelques mètres de lui. Don attendait toujours. Il savait que le moindre geste le trahirait.

Le nègre fit encore quelques mètres au milieu des buissons avant de se rendre compte qu'il perdait son temps. Si quelqu'un se cachait là, les chiens l'en feraient sortir. Il se redressa de toute sa hauteur et cria :

— Lâchez les chiens !

Sans laisser aux quatre hommes le temps de détacher les chaînes des colliers, Don se lança à fond de train à travers les broussailles, dans la direction du mur. Il courait comme s'il avait le diable à ses trousses, et fonçait tel un bolide à travers les buissons, avec cette unique pensée : atteindre le mur et saisir la main secourable de Harry.

Il entendit les aboiements sauvages des chiens qui s'élançaient à sa poursuite à travers la pelouse. Avec un grognement de soulagement, il commit l'imprudence d'abandonner le couvert des buissons et apercevant le sentier qu'il avait tant cherché, il s'y précipita à toutes jambes.

Mais les chiens se rapprochaient. En entendant leurs grognements sourds et féroces, un frisson glacé lui parcourut l'échine. Ils étaient près de lui, trop près ; il comprit qu'ils allaient le rattraper. Encore quelques mètres et ils seraient sur lui ; ils le culbuteraient par terre et le déchireraient.

Au bord du sentier, juste devant lui, se trouvait un gros arbre. Un des chiens arriva à sa hauteur, bondit et attrapa sa manche. Le poing de Don s'abattit sur le crâne de la bête. Le chien s'écroula en poussant un cri de douleur. Mais Don savait qu'il avait perdu la partie. Il fit un saut de côté, se retourna et s'adossa à l'arbre.

Les autres chiens firent un crochet, s'arrêtèrent et se déployèrent avec la précision des chiens de berger pour venir enfin se tapir en cercle autour de lui.

Don les regarda, haletant. Il savait que s'il faisait un mouvement dans n'importe quelle direction, le chien le plus proche lui sauterait à la gorge. Il sortit son mouchoir et s'épongea le front. Les chiens

grognèrent et se rapprochèrent.

Un bruit de pas assourdi lui fit lever les yeux. Le nègre s'approchait en courant sur le sentier éclairé par la lune. Le couteau luisait dans sa main. Il s'immobilisa en voyant Don.

Don sortit son étui, prit une cigarette et la glissa entre ses lèvres desséchées. Puis imitant l'accent traînant du nègre, il demanda :

— T'as du feu, mon pote ?

CHAPITRE VIII

Connu des polices d'Europe et d'Amérique uniquement sous le nom de la Tortue, Simon Alsconi était installé dans un fauteuil rembourré devant un grand feu de bois. Les pieds sur un tabouret, un gros chat angora sur les genoux, c'était l'image même de l'homme d'intérieur.

Son visage gras et basané, sa petite bouche lippue, son nez épais et charnu, ses yeux noirs profondément enfoncés au creux des orbites lui donnaient un air faussement anodin. Il paraissait cinquante ans, mais en réalité, il en avait plus de soixante. Il était en habit et, de ses longs doigts, tenait délicatement un cigare. De l'autre main, il caressait le poil luisant du chat, les yeux fixés sur le feu.

Debout devant lui, Félix racontait à Alsconi la capture de Don.

Félix avait beau avoir la haute main sur l'organisation d'Alsconi, ce qui lui conférait beaucoup d'autorité et d'influence, il ne mettait jamais les pieds dans les appartements privés d'Alsconi sans éprouver un sentiment de malaise qui frisait la peur.

— Alors, c'est Don Micklem ? reprit Alsconi. Comme c'est bizarre !

— Vous le connaissez donc ? fit Félix. Crantor prétend que c'est un des plus gros richards d'Angleterre...

— Bien sûr que je le connais, dit Alsconi. Il est à la tête de deux millions de livres sterling. Etonnant ! (Il posa le doigt sur le museau soyeux du chat et le caressa doucement.) Qu'est-ce que vous en avez fait ?

— Je l'ai mis dans le souterrain.

— Il était seul ?

Félix avait bien espéré qu'Alsconi ne poserait pas cette question.

— Son chauffeur était avec lui. Il s'est enfui.

Les doigts d'Alsconi cessèrent de câliner le museau du chat.

— Comment se fait-il qu'il se soit enfui ?

— Nous ne savions pas qu'il était là. Willie l'a vu filer dans la voiture de Micklem.

Alsconi continuait à regarder fixement le feu. Il avait toujours son air bénin, mais ses doigts demeuraient immobiles et Félix, savait, par expérience, que c'était un symptôme inquiétant.

— On n'aurait pas dû le laisser s'enfuir, observa enfin Alsconi. J'espère bien que tu vas prendre les sanctions nécessaires. Enfin, il n'y a pas grand mal de fait. Le chauffeur va, bien entendu, aller trouver la police. Il semble que nous ayons atteint, dans l'évolution de notre organisation, un stade auquel nous devons arriver tôt ou tard. Depuis trois ans, je me suis préparé à cette éventualité. Il sera intéressant de voir si les dons annuels que j'ai fait à l'église, à la police et à diverses institutions charitables vont maintenant porter leur fruit. On va bien voir qui la police croira, du chauffeur ou de moi... Tu prendras toutes les précautions nécessaires. J'inviterai la police à faire une perquisition dans la maison. Je vais même l'exiger. Arrange-toi pour ne pas les gêner du tout. Il faut, en tout cas, qu'ils ne trouvent rien. Tu as compris ?

— Oui, dit Félix.

Alsconi le regarda.

— Une visite de la police ne te fait pas peur ?

— Bien sûr que non.

— Alors, tout va bien reprit Alsconi en hochant la tête. Lorelli et toi, vous ne vous montrerez pas. Mais il se peut qu'elle prenne peur. Elle est nerveuse. Elle peut même s'imaginer que c'est la fin de l'organisation. Tu veilleras à ce qu'elle ne s'affole pas ?

— Oui, dit Félix d'une voix blanche, la bouche subitement sèche.

— C'est une jeune femme très séduisante, poursuivit Alsconi. Je la connais depuis plus longtemps que toi et je suis au courant de ses faiblesses. Elle a tendance à perdre la tête dans les coups durs.

— La mort de la petite Pasero lui a fichu un rude coup, reprit Félix en essayant de parler d'une voix posée. Ça lui passera.

Alsconi hocha la tête.

— Oui. Puisque vous vivez ensemble, tu pourrais peut-être te considérer comme solidaire de ses actes ?

— Je réponds d'elle, assura Félix, qui sentait la sueur perler sur son front.

Alsconi le regarda.

— A moins que tu ne préfères que je lui parle ? J'hésite à intervenir entre vous deux. Un homme doit avoir de l'autorité sur sa maîtresse.

— Je m'en charge, affirma sèchement Félix.

— C'est parfait. Profite des femmes, Félix ; elles sont faites pour le plaisir des hommes, mais ne les laisse pas avoir barre sur toi. Ça ne pardonne pas. J'ai dû moi-même renoncer aux femmes depuis des années. Elles ont une façon à elles de vous saper dangereusement la volonté, de vous détourner de votre but et de vous attirer des ennuis.

Félix se tut.

— Nous voilà bien loin de Micklem, n'est-ce pas ? dit Alsconi après un silence. A-t-il dit pourquoi il se trouvait dans le jardin ?

— Carlos l'a un peu malmené. Il n'a pas encore repris connaissance.

— Il n'a pas été trop brutal, j'espère ? Micklem vaut son pesant d'or.

— J'ai demandé à Englemann de l'examiner. Ça ne sera rien.

— Ainsi, il a posé des questions à Pedoni sur le quartier de la Tortue ? continua Alsconi.

— Oui. Il a aussi parlé à Pedoni de Genga et de Vaga.

— Vraiment ? Et qu'est-ce qui a pu le mener jusque-là ? Tu ne sais pas ?

— Crantor dit que Micklem était un grand ami de Guido Ferenci.

— Ah ! C'est ça ! Tu aurais dû me dire ça plus tôt. Ça expliquerait pourquoi Micklem s'est mis à enquêter là-dessus. Il s'obstine à fourrer son nez partout. Il a trop d'argent ; et trop peu à faire... Peu importe, nous le tenons, et nous pouvons tirer profit de la situation. Je le verrai à onze heures demain matin. D'ici là, il faut que tu découvres où il habite et qui sont ses compagnons. La police va certainement nous rendre visite, mais ça, j'en fais mon affaire.

Il passa les doigts dans la fourrure du chat et continua :

— Crantor m'a l'air d'être une trouvaille, non ? La façon dont il a mené l'affaire Ferenci me plaît. C'est un homme impitoyable : un homme comme je les aime. (Le regard de ses yeux noirs et profondément enfoncés, se posa sur Félix.) Toi aussi, il faut que tu sois impitoyable, Félix. Jusqu'à présent, tu as mené ici une existence facile et confortable. Il ne faut pas que ça t'amollisse. Tu as connu des difficultés. Tu as une réputation bien assise. Il ne faut pas que tu laisses ces deux années passées ici gâcher cette réputation.

— Si vous n'êtes pas satisfait de mon travail, dit Félix que la colère poussait à l'imprudence, dites-le.

Alsconi lui sourit.

— Ça n'est pas dans mes habitudes, Félix. Tu devrais le savoir, depuis le temps. J'exige que les gens que j'emploie me donnent le meilleur d'eux-mêmes. S'ils ne le font pas, je m'en défais. (Il fit un geste de la main pour dire à Félix qu'il pouvait disposer.) Amène-moi Micklem à onze heures demain matin.

Félix sortit de la pièce. Une peur sourde le tenaillait maintenant.

La douleur lancinante qui lui battait le crâne fit reprendre

connaissance à Don. Il entrouvrit les yeux et les referma immédiatement, ébloui par la lumière crue, aveuglante, de la lampe qui brillait au-dessus de sa tête.

Il resta étendu, immobile, pendant quelques minutes, puis son cerveau se remit à fonctionner. Il se rappela comment le nègre s'était rué sur lui et comment il avait lui-même fait un geste de côté. Il avait voulu assener un bon coup de poing dans la gorge du nègre tandis que les énormes mains se tendaient vers lui. Avec quelle aisance professionnelle le nègre avait esquivé le coup ! Puis il lui avait semblé qu'un marteau lui avait fracassé la tempe ; la terre avait paru s'entrouvrir alors sous ses pas et il avait sombré dans un néant obscur.

Il porta la main à sa tête douloureuse et sentit du sang séché juste au-dessus de son oreille droite. Il s'étonna que le nègre ne lui ait pas fendu le crâne.

Il fit un effort pour se contraindre à ouvrir les yeux. Ils se mirent alors à clignoter sous la lumière crue. Il devait se trouver dans une sorte de souterrain : les parois humides étaient taillées dans le roc. Il était couché sur une mince couche de paille étalée sur un sol cimenté. Au premier mouvement qu'il fit, il entendit un cliquetis de chaînes et découvrit, en baissant les yeux, qu'il était enchaîné au mur par la cheville.

Il s'adossa contre le mur et attendit que son mal de tête se calme. Il s'inquiétait du sort de Harry. Il lui avait dit de rester sur le haut du mur, et Harry obéissait toujours à un ordre. Mais à l'heure qu'il était, il avait certainement été chercher du secours. Comment, il est vrai, arriverait-il à se faire comprendre de la police italienne ? Penserait-il à téléphoner à Dicks ? S'il l'avait déjà fait, les flics étaient peut-être déjà partis à sa recherche. Les bandits savaient-ils que Harry était avec lui ? C'était un point important. S'ils le savaient, ils devaient s'attendre que tôt ou tard, la police fasse une descente. Il jeta encore un coup d'œil autour de lui. L'unique lampe qui brillait au plafond l'éclairait crûment, mais le restant du souterrain était plongé dans une obscurité épaisse. Était-il sous la maison ou l'avaient-ils emmené dans une autre cachette ?

Il consulta sa montre et fut surpris de voir qu'il était dix heures et demie : probablement dix heures et demie du matin. Le coup que lui avait asséné le nègre avait beau être violent, Don était sûr qu'il n'avait pas suffi à lui faire perdre connaissance pendant si longtemps. Il retroussa sa manche droite. Sur son avant-bras, il distingua la minuscule cicatrice laissée par une piqûre intraveineuse, et il fit une grimace.

Son attention se porta ensuite sur le gros anneau qui lui serrait la cheville. C'était un cercle d'acier fixé au bout d'une chaîne scellée à

même le roc. Il était étroitement ajusté et fermé par une serrure à ressort qui ne lui parut pas très compliquée. Il s'y connaissait en matière de serrures et s'il arrivait à se procurer un morceau de fil de fer, la serrure ne présenterait pas de difficulté. Il avait d'ailleurs tout le temps d'y penser. Même s'il se débarrassait de la chaîne, il ne serait pas sorti de sa prison pour autant.

Brusquement, il s'aperçut qu'une lumière très lointaine s'avavançait vers lui du fond du souterrain. Il comprit qu'à l'autre extrémité du cachot s'ouvrait une galerie souterraine. Au temps que mit Carlos, le nègre, à arriver jusqu'au caveau, Don évalua la longueur de cette galerie : cent cinquante mètres environ.

Le nègre s'avança dans la lumière et le regarda. Ses lèvres épaisses découvrirent ses dents pour ébaucher un ricanement moqueur.

— Comment ça va, mon pote ? dit-il. On va aller faire un petit tour, tous les deux. Alors, sois sage. T'embarque pas dans des trucs que tu peux pas finir.

Le regard de Don se porta derrière Carlos, du côté de l'orifice de la galerie. Il vit deux des chiens-loups qui le guettaient dans l'ombre.

Carlos jeta un coup d'œil derrière lui et grimaça un sourire.

— C'est formidable, ces bêtes-là, dit-il. Ils t'arracheront la gorge en un rien de temps, si tu fais le mariole. Ils sont intelligents, tu peux pas te faire une idée. Ils nous suivront comme des moutons, mais essaie un peu de faire le marle, et tu verras ce que tu prendras !

Il s'approcha, s'agenouilla près de Don et ouvrit l'anneau qui lui serrait la cheville. Don aurait pu lui faire une prise de jiu-jitsu, mais les chiens étaient un trop gros désavantage.

— Viens, mon pote, dit Carlos. Le toubib voudrait t'examiner, et le patron voudrait te voir aussi.

Don se leva. Il avait les jambes en coton et il se rendit compte qu'il n'était pas en état de tenter quoi que ce soit, même si les chiens n'avaient pas été là pour le surveiller.

— On pourrait peut-être s'expliquer tous les deux, si t'avais pas les chiens à la rescousse, dit-il. J'ai comme une idée que, malgré ta taille, tu sais mieux cogner qu'encaisser.

Carlos rit en découvrant des gencives roses.

— Te fais pas trop de cinéma, mon pote, dit-il. T'as pas ce qu'il faut pour me faire peur. (Il fit claquer ses doigts et les chiens s'avancèrent, sans quitter Don des yeux.) Allez, vas-y : c'est tout droit.

Don s'avança dans la galerie, les chiens sur les talons. Carlos dirigeait le faisceau de sa puissante torche devant lui pour éclairer Don.

— Tourne à gauche, reprit Carlos en braquant la lampe sur une

ouverture étroite creusée dans le roc.

Don s'engagea dans un boyau qui montait en pente raide. Après l'avoir escaladé, il se trouva devant une porte blindée.

— Pousse, ordonna Carlos.

Don obéit et la porte s'ouvrit. Il pénétra dans un couloir, fortement éclairé, aux murs d'une blancheur éclatante.

Une porte se dressait en face de lui, et une autre, quelques mètres plus loin, dans le couloir.

— Par ici, mon pote, indiqua Carlos. (Il allongea le bras par-dessus l'épaule de Don et ouvrit d'une poussée la première porte.) Va te faire une beauté. Je t'attends ici.

Don pénétra dans une luxueuse salle de bains.

Il commença par s'occuper de sa plaie au front puis, se servant du rasoir électrique qui se trouvait là, il se fit soigneusement la barbe. Il se déshabilla, prit une douche et, vingt minutes plus tard, il sortait de la salle de bains, ragaillardisé et redevenu présentable, pour trouver Carlos qui fumait une cigarette, adossé contre le mur d'en face.

— Ah ! Maintenant tu ressembles un peu plus à ce que t'étais avant, observa le nègre. Viens voir le toubib maintenant. Et fais pas l'andouille. Il peut te jouer de sales tours, si ta bouille ne lui revient pas.

Il s'avança nonchalamment vers la deuxième porte, frappa, tourna la poignée et ouvrit. Il fit alors signe à Don d'entrer et s'effaça pour le laisser passer.

Don s'avança dans une pièce spacieuse équipée en salle d'opération. Un coup d'œil lui suffit pour s'apercevoir que le matériel était moderne, abondant et coûteux.

Un homme grand, d'un certain âge, vêtu d'une blouse blanche, était assis à un bureau. Son visage maigre, grisâtre et creusé de rides, avait une froideur impersonnelle. Il leva les yeux vers Don. Il y avait, dans le regard de ses yeux bleu délavé, une expression qui fit passer à Don un frisson dans le dos.

— Je suis le docteur Englemann, annonça le vieillard en blouse blanche, tout en se levant. Votre blessure est superficielle, mais il faut la panser. Asseyez-vous, monsieur Micklem.

— Non, merci, répliqua Don. J'ai fait ce qu'il fallait. Ça va comme ça.

Englemann haussa les épaules.

— Comme vous voudrez, dit-il en promenant son regard sur Don. Voulez-vous que je vous donne quelque chose pour votre mal de tête ?

— Non, merci, répéta encore Don.

Englemann se rassit à son bureau.

— Eh bien ! Je ne vous retiendrai pas, monsieur Micklem. Je crois savoir que nous nous reverrons. Seulement, la prochaine fois, vous ne serez pas un client volontaire.

— Qu'est-ce que vous voulez dire au juste ? demanda Don.

— On vous l'expliquera, dit Englemann en faisant un signe à Carlos qui s'était avancé dans la pièce. Emmène M. Micklem.

Carlos tira Don par le bras.

Don sortit dans le couloir. Carlos ferma la porte derrière eux. Les deux chiens-loups se levèrent, les oreilles dressées.

— Tu vas voir le patron, maintenant, dit Carlos. Fais gaffe avec lui : en voilà encore un qui peut devenir méchant si on lui marche sur les pieds.

— Vous m'avez l'air d'avoir une fameuse collection de branques, dans le secteur ! observa Don.

Carlos rit.

— Ça, mon gars, tu l'as dit !

Il passa devant lui et le conduisit au bout du couloir. Il s'arrêta devant une porte d'acier massif, appuya sur un bouton de caoutchouc qui se trouvait sur le mur et attendit. Au bout de quelques secondes, la porte s'ouvrit. Ils se trouvèrent au pied d'un escalier de pierre.

Carlos s'effaça.

— Vas-y, mon pote, monte.

Don se mit à gravir les marches. Il les compta. A la trente-deuxième marche, ils arrivèrent devant une nouvelle porte d'acier.

Carlos appuya encore sur un bouton de caoutchouc.

— J'vous amène Micklem, patron, annonça-t-il.

Don s'aperçut que le nègre avait parlé devant un micro fixé dans le mur. Au bout d'un instant, la porte s'ouvrit de l'intérieur et Carlos le poussa en avant. Il pénétra dans une pièce spacieuse, bien aérée et luxueusement meublée. Le soleil entrait par de grandes fenêtres ouvertes. Par ces fenêtres, Don apercevait la vaste terrasse et, plus loin, le jardin d'agrément qui s'étendait avec ses massifs de fleurs, ses pins et ses cyprès. Bien tentateur, ce spectacle ! Pendant un bref instant, Don dut résister à l'envie de s'élancer d'un bond dans le jardin, mais les chiens, comme s'ils devinaient sa pensée, passèrent tout le long de lui, pour sortir sur la terrasse où ils allèrent se coucher au soleil, lui barrant ainsi la sortie.

Simon Alsoni, vêtu d'un costume de toile fauve, était assis dans son fauteuil capitonné. Le chat angora était installé sur ses genoux, fixant sur Don le regard inquisiteur et insolent de ses yeux bleus. Un rayon de soleil fit étinceler le gros diamant qu'Alsoni portait au petit doigt quand l'italien, d'un geste, invita Don à prendre place dans un

grand fauteuil devant lui.

— Entrez, monsieur Micklem, dit-il. Votre visite me procure un plaisir aussi vif qu'inattendu. Pardonnez-moi si je ne me lève pas. Comme vous le voyez, je suis immobilisé par Balthazar. Je suis d'avis qu'il faut toujours respecter les sentiments des animaux. Asseyez-vous donc dans ce fauteuil, que nous puissions nous voir tout à notre aise.

Don traversa la pièce et s'assit dans le vaste fauteuil. Il regardait Alsconi avec intérêt. Était-ce lui, la Tortue ? Il avait pourtant l'air inoffensif... A moins que... ? Ses yeux, peut-être, avaient quelque chose d'étrange. Don se demandait pourquoi les yeux d'Alsconi lui semblaient tellement bizarres, quand il s'aperçut brusquement qu'ils étaient plats comme ceux d'un serpent : plats, vitreux, aussi noirs et insensibles que deux flaves d'encre de Chine.

Une porte s'ouvrit à l'autre bout de la pièce et un petit Italien trapu, en veste blanche, entra, porteur d'un plateau. Il posa le plateau sur une table entre Alsconi et Don, servit deux tasses de café et quitta silencieusement la pièce.

— Vous devez avoir bien besoin d'un café, monsieur Micklem, reprit Alsconi. Nous avons eu une matinée plutôt chargée, et je crois que nous vous avons un peu négligé. Prenez aussi une cigarette.

Don avait terriblement envie de café et il accepta sans hésitation.

Carlos, debout près de la fenêtre, continuait à le surveiller ; Alsconi lui fit signe de s'éloigner.

— Je sonnerai quand j'aurai besoin de toi, Carlos, dit-il.

Le nègre sortit sur la terrasse. Les deux chiens-loups se rapprochèrent. Par les fenêtres ouvertes, ils fixaient sur Don un regard vigilant et attentif.

Don examina la grande cheminée vide et y aperçut un tisonnier d'acier. Il lui faudrait se lever et avancer rapidement de deux pas pour s'en emparer. Il aurait le temps de le faire avant que les chiens ne tombent sur lui. Il savait qu'il pourrait se débarrasser des chiens avant qu'ils aient eu le temps de lui faire grand mal, mais que se passerait-il ensuite ? A quelle distance se trouvait Carlos ? Est-ce que les quatre gardes, avec leurs carabines, étaient toujours dans le jardin ? Même s'il arrivait à venir à bout des chiens, à assommer ce gros Italien souriant et à atteindre le jardin, il lui faudrait encore franchir près de mille mètres de pelouse et de bosquets avant d'atteindre le mur de cinq mètres de haut. Et Harry ne serait pas là pour le hisser par-dessus le mur. Le temps d'arriver là-bas, les deux autres chiens seraient à ses trousses. Il conclut, à regret, que les risques d'échec étaient vraiment trop grands.

Alsconi, qui l'avait regardé attentivement, rompit le silence :

— Vous êtes très raisonnable, monsieur Micklem. J'ai craint un instant que vous vous laissiez aller à une impulsion. Ce tisonnier est tentant. Un de mes visiteurs a déjà essayé de s'en servir. Jacopo, qui est embusqué derrière cette tapisserie que vous voyez au mur – un magnifique exemple du génie florentin, n'est-ce pas ? – s'est trouvé dans l'obligation de l'abattre. (Ses doigts pâles caressaient la tête du chat.) Dégustez votre café, fumez une cigarette, mais, je vous en prie, ne faites pas de bêtises.

Don alluma une cigarette. Il jeta un coup d'œil sur la tapisserie qui recouvrait le mur en face de lui. Puis il haussa les épaules.

— C'est vous qui avez manigancé le meurtre de Guido Ferenci ? demanda-t-il doucement.

Alsconi sourit.

— Disons que j'en ai été indirectement responsable. J'ai des hommes pour s'occuper des questions de détail au sein de mon organisation. Peut-être devrais-je me présenter. Je m'appelle Simon Alsconi. Je suis le dernier survivant mâle de la famille Vaga. Il paraît que vous avez étudié de près notre triste histoire ?

— La police l'étudie aussi, répliqua Don.

Alsconi se mit à rire sous cape.

— J'ai été très déçu de voir qu'il lui a fallu tant de temps pour faire le rapprochement. Vous avez certainement dû la mettre sur la voie. Je n'ai jamais caché ma parenté avec la famille Vaga. De fait, ce château a même été construit sur l'emplacement de la maison initiale des Vaga. Ma mère était la dernière femme de la famille. Mais votre découverte ne présente aucun intérêt pour vous ni pour la police, monsieur Micklem. Il n'existe aucune pièce à conviction qui risque de m'impliquer avec l'organisation que j'ai mise sur pied. De même, il est impossible d'établir l'origine de l'argent que j'ai tiré de l'organisation. Les gens que j'emploie ne me connaissent pas, à part quelques-uns que je peux faire disparaître et réparaître quand je veux. Même si j'avouais que j'étais la Tortue, il n'y aurait pas de preuves suffisantes pour convaincre un jury.

— La plupart des assassins croient de bonne foi qu'ils peuvent échapper à la police, articula Don. Mais il y a toujours la gaffe imprévue, l'imprudence, ou la trahison. Vous vous faites des illusions si vous croyez pouvoir vous en tirer comme ça longtemps.

Alsconi se mit à rire. Il semblait véritablement amusé.

— J'ai mesuré ce matin, d'une façon qui ne manque pas d'intérêt, à quel point je puis compter sur l'impunité. J'attendais ce test avec impatience depuis deux ans. Tant que vous n'avez pas soumis vos projets et vos dispositifs de sécurité à une sérieuse épreuve, il subsiste, toujours un élément d'incertitude. Ce matin, six policiers sont venus

ici pour vous chercher. Vous devriez être flatté. Rossi, chef de la police romaine et homme fort intelligent de surcroît, a pris l'avion pour venir ici et a dirigé en personne la perquisition. Il s'est d'ailleurs heurté à une forte opposition de la part des autorités siennoises. Je suis quelqu'un à Sienne. Je suis considéré, par les autorités et par l'Eglise, non seulement comme un bienfaiteur, mais comme un pilier de la société.

« Quand Rossi s'est présenté dans les bureaux de la police locale, muni d'un mandat de perquisition, les autorités d'ici ont été horrifiées. L'affaire se présentait, en effet, dans des circonstances invraisemblables. Un Anglais exerçant l'humble profession de chauffeur venait se plaindre que moi, l'un des citoyens les plus influents et les plus prospères de Sienne, j'avais kidnappé son patron ! C'était incroyable, invraisemblable. Cependant Rossi est un homme qui ne se laisse pas facilement décourager. Voilà trois ans qu'il essaie de détruire mon organisation. Il n'a voulu tenir aucun compte des objections soulevées par les autorités locales. Et il est venu ici, accompagné de trois inspecteurs venus de Rome et de trois policiers de Sienne.

« Naturellement, je lui ai donné toutes facilités de s'assurer que vous n'étiez pas caché ici. (Alsconi enfonça les doigts dans la fourrure du chat qui ouvrit les yeux paresseusement pour le regarder et s'étira, en ouvrant et en refermant ses griffes.) J'ai dépensé des sommes considérables, monsieur Micklem, pour faire aménager toute une série de salles souterraines pour abriter les personnes que je désire tenir cachées. L'entrée de ces souterrains a été si habilement dissimulée que la police ne l'a pas découverte. J'étais évidemment dans une position très forte. Pourquoi me tiendrait-on responsable de la disparition d'un Américain qui s'introduit dans mon parc comme un vulgaire cambrioleur ? Mon parc s'étend sur des centaines d'hectares. J'ai suggéré que cet Américain avait pu être victime d'un accident et se trouvait peut-être caché dans un coin du parc. On a longuement fouillé toute la propriété, mais on n'y a pas trouvé l'Américain.

« C'est alors que j'ai perdu patience. Je m'étais montré compréhensif. J'avais fait tout ce que je pouvais. J'avais autorisé six lourdauds de policiers à fouiller ma maison de fond en comble. J'avais répondu à leurs questions. Mais je commençais à en avoir assez. Qui était cet individu qui se plaignait que j'avais kidnappé son maître ? N'était-ce pas un fou ? Ou quelque plaisantin ? La police était-elle sûre que cet Américain avait disparu ? Qu'est-ce que c'était que cette histoire à dormir debout selon laquelle je serais la Tortue ? Quelle preuve la police pouvait-elle fournir à l'appui d'un tel soupçon ? Je me suis mis dans une colère folle... Et vous devinez le résultat : Rossi m'a présenté ses excuses. (Alsconi éclata de rire.) Une matinée

passionnante. Une matinée pour laquelle je dois vous remercier. »

Don fit de son mieux pour dissimuler sa consternation.

— Je veux bien croire que ce soit passionnant pour vous, dit-il, mais moi, qu'est-ce que je deviens dans tout ça ? J'avoue que j'aurais le cafard à la perspective de passer le restant de mes jours ici.

— Vous êtes libre de partir quand vous voudrez, à deux conditions, dit Alsconi. La première, c'est que vous me donniez votre parole que vous allez cesser de m'importuner et que vous ne répéterez à personne ce que je vous ai dit. Vous êtes un homme d'honneur et je suis prêt à accepter votre parole. La deuxième condition, c'est qu'il vous faudra payer une rançon en échange de votre liberté. Vous êtes riche et je trouve qu'en toute justice je dois vous faire payer les ennuis que vous m'avez causés. Je crois qu'un versement de cinq cent mille dollars ferait l'affaire. J'ai besoin de dollars en ce moment. Vous pouvez certainement vous arranger pour faire transférer là somme assez rapidement de votre banque américaine à votre banque italienne.

— Et si je refuse de payer ? demanda Don sans se départir de son calme.

— Mon cher monsieur Micklem, d'autres m'ont déjà dit ça. Je vous assure qu'il ne serait pas difficile de vous convaincre de la nécessité de payer. Ne croyez pas que vous serez soumis à une torture quelconque. Je n'ai pas la patience qu'il faut pour recourir à cette forme de persuasion. Pour amener un homme à faire ce qu'on veut, on peut se passer des tortures. Il y a des méthodes plus subtiles que ça. Vous avez fait la connaissance du docteur Englemann, je crois ?

— Oui, convint Don.

— Le docteur Englemann est un spécialiste du cerveau. Malheureusement pour lui, son enthousiasme l'a poussé à tenter quelques expériences téméraires. La police le recherche actuellement pour l'inculper de meurtre. Il est très heureux d'être sous ma protection. Je peux financer ses expériences et, en échange, il me rend un certain nombre de services. Pour le moment, ses recherches tendent à vérifier l'hypothèse selon laquelle le caractère pourrait être modifié par une série d'opérations compliquées sur le système nerveux. Par exemple, si un individu a peu d'aptitudes à la réflexion, par une ingénieuse greffe de nerfs, ces facultés pourraient être stimulées.

« Le docteur Englemann n'en est, pour le moment, qu'au stade théorique. Il a besoin d'hommes et de femmes pour ses expériences. Je lui livre tous ceux qui me résistent. Pas plus tard qu'il y a un mois, un entêté a refusé de payer sa rançon. J'aimerais que vous le voyiez. Il faut que je demande à Englemann de vous le montrer. L'opération tentée par le docteur était audacieuse et s'est révélée un échec total,

mais les résultats m'ont intéressé. Le patient a perdu l'usage de ses deux bras, il ne s'exprime plus qu'avec beaucoup de difficultés et sa mémoire semble très ébranlée. C'est une créature assez pitoyable, bien qu'il soit encore d'une certaine utilité à Englemann pour poursuivre ses expériences.

« Vous voyez, monsieur Micklem, il pourrait être désastreux pour vous de me résister. Le docteur Englemann est très désireux de savoir s'il est capable de rajeunir le nerf optique. Si vous refusez de payer la rançon, je lui ferai cadeau de vous pour lui servir de cobaye. Je crois devoir vous avertir que bien que les théories du docteur Englemann soient fort brillantes, il est obligé de se doper pour pratiquer une opération. Il a, j'en ai peur, tendance à boire plus que de raison, et sa main n'est pas aussi sûre qu'il le faudrait. Je suis à peu près certain que c'est la raison de ses nombreux échecs. Il est possible que, s'il vous opère, vous restiez aveugle et peut-être même paralysé. »

Don contemplait le visage gras et souriant de son interlocuteur. Quant à lui, il avait perdu une partie de ses couleurs et ses yeux trahissaient la fureur qui lui donnait envie de bondir pour enfoncer ses doigts dans la gorge d'Alsconi.

— Vous avez l'avantage aujourd'hui. Mais vous ne l'aurez peut-être pas toujours. Vous êtes un monstre, Alsconi. Si j'en ai un jour l'occasion, je vous tuerai. Rappelez-vous bien ce que je vous dis : je ne vous avertirai pas une seconde fois.

Alsconi eut un petit rire étouffé.

— Tant de gens ont menacé de me tuer que ça ne m'impressionne plus, poursuivit-il. (Il fit jouer la sonnette qui se trouvait sur le bureau, à côté de lui, et Carlos entra.) Je vous donne une heure pour vous décider. Si vous acceptez de payer, vous écrirez une lettre à votre banque de New York, pour l'autoriser à verser l'argent à votre banque de Rome. Quand l'argent sera arrivé, vous ferez un chèque pour la somme convenue et vous y joindrez une lettre confirmant que vous autorisez le porteur à toucher l'argent en bons du Trésor. Quand les bons seront entre mes mains, vous serez immédiatement remis en liberté.

— Qu'est-ce qui me le prouve ? demanda Don.

— Vous avez ma parole. Je m'engage sur l'honneur. Après tout, je suis prêt à accepter votre parole de ne rien dévoiler de ce qui s'est passé entre nous. Il faut que vous soyez prêt à accepter la mienne. (Il fit un signe de la main.) Reconduis M. Micklem à sa chambre, Carlos.

Le nègre s'avança avec un grand sourire, les deux chiens-loups sur les talons.

— Par ici, mon pote, dit-il.

CHAPITRE IX

Il était un peu plus d'une heure quand Félix : poussa la porte de la chambre de Lorelli et entra dans la petite pièce tapissée de bleu et de gris. N'eût été l'absence de fenêtres – et l'éclairage artificiel – rien ne permettait de deviner qu'elle se trouvait à dix mètres sous terre.

Lorelli avait fait la grasse matinée et était assise devant sa coiffeuse, en train de se brosser les cheveux. Elle portait un peignoir de soie vert pâle et ses jolis petits pieds étaient glissés dans des mules en duvet de cygne. Elle se retourna brusquement à l'arrivée de Félix.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-elle avec un accent d'inquiétude qu'il perçut aussitôt.

— Des tas de choses, dit-il en tirant une chaise à lui et en s'asseyant à califourchon, les bras appuyés sur le dossier. L'Américain que nous avons attrapé se trouve être Don Micklem. Au cas où tu n'aurais jamais entendu parler de lui, il a une fortune de deux millions. Des livres sterling, pas des dollars. Le vieux est ravi qu'on ait mis la main dessus et il lui fait cracher un demi-million de dollars.

Lorelli reposa la brosse sur la coiffeuse.

— Tu trouves qu'il y a de quoi se monter le bourrichon ? demanda-t-elle. S'il a tant d'argent que ça, pourquoi se contenter d'un malheureux demi-million de dollars ?

— Ça n'est qu'un début. On ne peut pas en tirer une plus grosse somme sans risquer des difficultés pour le change. Micklem se figure qu'il sera libre quand il aura payé. Entre nous, il ne sortira pas d'ici avant que ses deux millions y soient passés, et quand il sortira, ce sera les pieds devant, avec une couronne sur le ventre.

Lorelli fit une grimace. Elle se leva et s'approcha d'une penderie. Elle ôta son peignoir et sortit de la penderie une robe de soie noire qu'elle replia pour en former un rond avant de la faire glisser par-dessus sa tête.

Félix admira son corps menu et magnifiquement proportionné.

— Micklem ne se doute de rien ? demanda Lorelli, tout en glissant la robe sur ses hanches.

Elle revint à la coiffeuse et ouvrit un tiroir plein jusqu'au bord de bijoux de pacotille, et choisit un sautoir de perles rouges et noires.

— C'est ça qui m'épate, dit Félix. A voir la gueule du gars, on pourrait croire que c'est un dur à cuire, mais pas du tout. Peut-être que le vieux lui a foutu la trouille. Il fait exactement ce qu'on lui a dit de faire. Il a écrit une lettre à sa banque de New York pour l'autoriser à verser l'argent à sa banque de Rome. Le vieux pensait qu'il se rebifferait, mais il a filé doux. Tu es chargée d'aller remettre la lettre à la secrétaire de Micklem. Elle la portera à New York.

Lorelli se cabra.

— Il faut que ce soit moi qui aille la lui remettre ?

— Oui, assura Félix en la regardant. C'est rien du tout...

— Pourquoi pas toi, ou Willie, ou Carlos ? fit-elle en élevant la voix.

— C'est pas à moi qu'il faut demander ça, répliqua sèchement Félix. Le vieux a dit que c'était toi qui devais la lui porter.

— Pourquoi est-ce toujours sur moi que tombent les sales boulots ?

— Je ne vois pas ce que celui-là a de sale.

— Suppose qu'ils me donnent aux flics ? Regarde ce qui est arrivé à Londres. Je me suis presque fait choper.

— Oh ! ça va ! fit Félix avec impatience. Ça, c'est du billard. La police ne sera pas là et le personnel de Micklem n'osera pas te toucher tant que nous le tenons.

— Je ne veux pas le faire, Félix, dit-elle. Je ne vois pas pourquoi je le ferais. Je ne veux pas être mêlée à cette histoire.

— Tu ne le sais peut-être pas, Lorelli, reprit-il, mais tu es dans de vilains draps. Ça n'est pas le moment de choisir ce qui te plaît ou non. Il faut que tu portes cette lettre à la villa Trioni dans une heure. C'est un ordre.

Lorelli était devenue toute pâle.

— Qu'est-ce que tu veux dire... dans de vilains draps ?

— Alsconi n'est plus aussi sûr de toi que dans le temps. Il prétend que, dans les coups durs, tu perds la tête. Je lui ai dit que tout irait bien et que je répondais de toi. Il n'était pas convaincu. Il t'envoie porter la lettre pour mettre tes nerfs à l'épreuve.

Lorelli se laissa tomber sur le bord du lit.

— Ça n'est pas sorcier, poursuivit Félix d'un ton doucereux. Comme épreuve, c'est de tout repos. Il faut que tu te ressaisisses. Alsconi t'a à l'œil. Je n'ai pas besoin de te dire ce que ça signifie.

Elle se taisait.

— Voici la lettre, reprit Félix, en sortant de son portefeuille une enveloppe qu'il posa sur la coiffeuse. Tu sais où se trouve la villa Trioni ?

— Oui, fit Lorelli.

— Une fois là-bas, demande à voir Marian Rigby. Dis-lui que Micklem est sain et sauf, et qu'il n'est plus à Sienne. Il faut qu'elle prenne le premier avion pour New York et qu'elle remette cette lettre à la banque de Micklem. Si la banque tient à savoir pourquoi Micklem a besoin d'une somme pareille, elle n'aura qu'à dire qu'il veut faire construire une villa ici. Ajoute que si elle révèle ce qui se passe aux policiers, c'est Micklem qui en supportera les conséquences. T'as compris ?

— Oui.

— Bon. Sois-y à deux heures et demie. Prends la Citroën. (Félix alluma une cigarette.) Maintenant que cette question est réglée, il y a autre chose dont je voudrais te parler. Tu ne m'as jamais raconté comment ça s'était passé avec Crantor. Quel genre de type est-ce ?

Lorelli le regarda avec étonnement.

— Crantor ? il ne m'a pas plu. C'est un ambitieux, plein d'astuce et d'une férocité implacable. Pourquoi ?

— Pour être fortiche, ça, il l'est, poursuivit Félix. Trop pour mon goût. Alsconi m'a demandé de téléphoner à Crantor pour avoir des renseignements sur Micklem. Je m'attendais à ce qu'il me demande un délai, mais il m'a débité tous les tuyaux comme s'il les lisait dans un dossier. Il savait tout ce qu'il avait à savoir sur Micklem : combien il a d'argent, quelle est sa banque, le montant de ses assurances... enfin, le travail complet, quoi ! Il m'a dit qu'il pouvait m'en raconter autant sur tous les gens de Londres dont le revenu annuel dépasse dix mille livres. Je trouve ça beaucoup trop fortiche.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Lorelli d'une voix neutre.

— Alsconi trouve déjà que Crantor est une recrue intéressante. S'il savait que Crantor se donne tout ce mal pour lui, ça pourrait très bien lui donner des idées.

— Quelles idées ?

— Il pourrait le faire venir ici et le mettre à ma place, dit Félix. C'est exactement le genre de compétence qui plairait à Alsconi. C'est pour ça qu'il faut que tu fasses gaffe, désormais. Alsconi n'aime pas beaucoup notre « liaison », comme il l'appelle. Il a insinué que je devenais un peu trop mollassse.

— Alors, il faut nous tirer d'ici ! conclut Lorelli en serrant les poings. Je t'en supplie de m'écouter, Félix ! Si la police ne nous coince pas, c'est Alsconi qui nous liquidera. Il faut filer !

— Tu vas la boucler, oui ? s'écria Félix furieux. Je t'avertis que si nous essayons de doubler Alsconi, nous signons notre arrêt de mort. Il est grand temps que tu te mettes ça dans la tête.

— Alors tu penses qu'il vaut mieux attendre de te laisser doubler par Alsconi ? reprit Lorelli d'une voix perçante. Tu auras l'air malin si Crantor te remplace, hein ?

— Si Crantor vient ici, je lui réglerai son compte avant qu'il ait le temps d'approcher d'Alsconi, poursuivit Félix d'une voix haineuse.

— A condition qu'Alsconi ne t'ait pas déjà réglé ton compte, à toi !

Félix se leva et envoya promener la chaise d'un coup de pied. Il s'approcha de Lorelli, l'attrapa par les bras et la força à se lever.

— Je n'ai jamais été méchant avec toi, rugit-il, mais je le deviendrai si tu m'y forces, et j'te prie de croire que quand je deviens méchant avec ma femme, c'est tant pis pour elle ! (Il la secoua brutalement.) Ecoute : nous n'avons le choix ni l'un ni l'autre. Nous sommes dans le bain jusqu'au cou. Tu veux que j'aie dire à Alsconi que tu as perdu les pédales et que tu as l'intention de le lâcher ? Tu sais ce qu'il fera de toi ? Il te livrera à Englemann. Si tu ne reprends pas du poil de la bête, je me lave les mains de ce qui peut t'arriver. J'ai dit que je répondais de toi, mais il ne faut pas t'imaginer que je vais continuer à te protéger si tu fais l'idiote. Je ne veux m'exposer pour personne.

Lorelli se laissa aller brusquement contre lui.

— Tu as raison, Félix, dit-elle. Je te demande pardon. Je suis à bout de nerfs, mais ça va se passer.

— Ça vaudra mieux pour toi, dit-il en desserrant son étreinte. Maintenant, écoute : tu n'as rien à craindre. Je m'occupe de toi. Fais seulement ce que je te dis. C'est compris ?

Elle acquiesça sans le regarder. Il consulta sa montre.

— Bon. Il faut que j'aie voir le patron. Alors, je peux compter sur toi pour porter cette lettre ?

— Oui, dit Lorelli.

— Te voilà raisonnable, observa Félix en lui donnant une petite tape sur le bras. Sois-y à deux heures et demie.

Quand il fut parti, Lorelli se rendit lentement à la coiffeuse et s'assit. Impressionnée de se voir si pâle, elle ouvrit une boîte de rouge à joues et aviva ses couleurs. Puis elle alluma une cigarette.

Elle se sentait prise au piège. Elle n'aurait jamais accepté de travailler avec Alsconi si elle avait su qu'il allait se lancer dans une pareille entreprise de meurtre à l'échelle mondiale. Comment aurait-elle pu s'en douter ?

Quand elle avait fait la connaissance d'Alsconi, cinq ans plus tôt, ce n'était qu'un violoniste fauché, appartenant à l'orchestre d'un café de Rome. Elle était à l'époque danseuse professionnelle dans ce même café. Tout comme les autres membres du personnel du café, elle l'avait

considéré alors comme un cinglé égocentrique, à ne pas prendre au sérieux.

Alsconi, à l'époque, passait son temps à se vanter de ses ancêtres originaires de Sienne, et à insinuer mystérieusement qu'avant longtemps il reprendrait sa place à la tête de la glorieuse famille Vaga et d'une immense fortune. Quand il n'était pas en train de jouer du violon dans l'orchestre, il traînait de table en table, cherchant un confident à qui infliger le récit monotone de la façon dont les Vaga avaient été exilés de Sienne et avaient juré d'y revenir.

Et puis, un jour, il avait pris Lorelli à part et lui avait fait une proposition. Pourquoi ne s'associerait-elle pas avec lui et Johnny Lassiter, jeune Américain qui était plongeur au café ? On pouvait se faire de l'argent dans la profession de maîtres chanteurs. Il en avait déjà parlé à Johnny qui était d'accord si Lorelli était dans le coup. Alsconi connaissait un certain nombre d'hommes riches qui seraient des victimes toutes trouvées. Il leur présenterait Lorelli. Son boulot, à elle, consisterait à les mettre dans une situation compromettante, Johnny interviendrait alors en se faisant passer pour le mari outragé et les braves caves paieraient pour éviter le scandale.

Lorelli avait, à l'époque, désespérément besoin d'argent. Elle en avait plein le dos de son métier de danseuse. Elle avait discuté le projet avec Johnny et, après quelques hésitations, elle avait accepté de faire un essai.

En seize mois, ils avaient, à eux trois, amassé une somme considérable. Alsconi avait exigé de garder les deux tiers des bénéfices, sous prétexte que ses tuyaux étaient non seulement lucratifs, mais ne comportaient aucun aléa. Lorelli et Johnny s'étaient partagé le dernier tiers.

Mais Johnny n'avait pas tardé à convoiter une part plus importante du gâteau. Pourquoi devaient-ils laisser les deux tiers des bénéfices à Alsconi, soufflait-il à Lorelli, alors que c'était eux qui faisaient tout le sale boulot et se trouvaient exposés à tous les risques ? Pourquoi ne pas laisser tomber Alsconi et prendre eux-mêmes l'affaire en main ? Lorelli commençait déjà à soupçonner qu'Alsconi était non seulement fou, mais dangereux, et elle avait hésité. Pendant qu'elle, se tâtait ainsi, Johnny avait disparu. Quelques jours plus tard, la police avait repêché son cadavre dans les eaux du Tibre.

Alsconi avait haussé les épaules en apprenant la nouvelle. Johnny devait s'être fait un ennemi, avait-il dit en souriant. C'était un imprudent, un imbécile. Ça lui pendait au nez... Il avait demandé à Lorelli de chercher un nouveau partenaire : quelqu'un de plus sûr que Johnny. Elle avait alors trouvé Félix et l'avait présenté à Alsconi qui

avait été favorablement impressionné par le passé de Félix. Lorelli ne s'en doutait pas encore, mais ce petit jeu ne suffisait déjà plus à Alsconi. Avec l'argent qu'il avait mis de côté sur ses cachets de violoniste et le produit de ses chantages, il était prêt à se lancer dans l'extorsion de fonds sous menace de mort. La formule : « Paie ou je te tue » rapportait vite de grosses sommes. Il fit de Félix son bras droit et assura à Lorelli une participation dans le produit de cette combine. Elle aimait travailler avec Félix. L'argent rentrait bien plus vite qu'avec le chantage au scandale. Les douze premières victimes payèrent sans faire d'histoires ; mais Alsconi devint ensuite plus exigeant. Des victimes refusèrent de cracher au bassinet. Le premier assassinat fut un rude coup pour Lorelli, mais elle menait déjà une vie trop facile pour songer à reculer. Elle était amoureuse de Félix et elle se faisait de l'argent Au fur et à mesure que les mois passaient, que les assassinats se multipliaient et que la police semblait impuissante à arrêter Alsconi, les scrupules de Lorelli s'apaisèrent. Elle n'avait tué personne, se disait-elle, alors pourquoi s'en faire ?

Mais, par la suite, la mort de Gina l'avait bouleversée, et depuis que Micklem l'avait suivie jusqu'à Sienne, elle se sentait prise de panique. C'avait été une folie de se laisser impliquer dans les assassinats de Ferenci et de Gina. Il fallait qu'elle disparaisse avant que la police intervienne. Si Félix était assez fou pour ne pas bouger, elle partirait sans lui.

Alors qu'elle se trouvait assise, en train de se regarder dans la glace, une solution lui vint subitement à l'esprit. Pour rompre avec l'organisation, il lui fallait une grosse somme d'argent et une cachette sûre. Micklem avait l'argent. Il y avait peut-être moyen de conclure un marché avec lui.

Elle resta un long moment assise, à réfléchir, puis elle se leva et se dirigea vers la penderie. Elle décrocha un manteau beige, léger, et le revêtit rapidement. Elle ajusta sur ses cheveux un petit chapeau noir. Puis, revenant vers la coiffeuse, elle ouvrit un tiroir et en sortit un 25 automatique qu'elle glissa dans la poche de son manteau. Elle prit alors la lettre, sortit de la pièce et se dirigea rapidement vers l'ascenseur.

Tandis que Marian réglait le taxi qui l'avait amenée de la gare, Harry apparut sous la véranda et dévala les marches pour venir prendre sa petite valise.

— On a essayé de vous joindre, miss Rigby, dit-il. Je crois bien qu'on a essayé tous les hôtels de Florence.

Marian leva sur lui un regard pénétrant. En voyant le visage soucieux et la pâleur du chauffeur, la jeune femme sentit l'inquiétude

lui traverser le cœur.

— Il est arrivé quelque chose, Harry ?

Cherry apparut à son tour sous la véranda. Son visage coloré, d'ordinaire si placide, revêtait une expression anxieuse et chagrine.

— Nous sommes sans nouvelles de M. Micklem, dit Harry.

Ils rejoignirent Cherry sous la véranda et Marian les précéda dans le salon.

— Depuis combien de temps ? demanda-t-elle en faisant un effort pour paraître calme.

— Peut-être désirez-vous une tasse de café, Miss ? proposa Cherry, cédant à la force de l'habitude.

Marian ne l'entendit même pas. Elle regardait Harry.

— Depuis hier soir, précisa Harry.

Et il raconta à Marian comment Cherry et lui avaient suivi Carlos et l'avaient perdu quand il s'était éloigné dans sa voiture.

— La route était droite et on voyait ses phares. Il nous a semblé qu'il quittait la route pour s'engager dans un chemin qui m'avait l'air de mener à une maison. J'ai raconté ce qu'on avait vu à M. Micklem et nous sommes partis repérer les lieux. Nous avons trouvé un chemin à l'endroit où le nègre avait tourné. En suivant ce chemin, nous sommes arrivés à une immense maison entourée par un grand mur. Vous connaissez M. Micklem. Il a voulu voir la maison de plus près. Il est entré dans le parc, en me laissant perché sur le mur. J'ai attendu à peu près une demi-heure, et puis j'ai entendu des chiens qui aboyaient. Je pensais que M. Micklem allait revenir, j'ai vu des lumières dans le parc et je me suis dit que je ferais mieux d'aller voir ce qui se passait. Je me suis presque fait choper par un des chiens. Alors, j'ai foncé à la voiture, je suis revenu à la villa et j'ai réveillé Cherry. On a décidé d'attendre pour voir si M. Micklem reviendrait. Au bout de deux heures, je me suis dit qu'il valait mieux aller demander du secours.

— Vous n'êtes pas sûr qu'il se soit fait prendre ? demanda Marian.

— Un des chiens a bien failli me déchiqueter, dit Harry d'un air sombre. Il y en avait trois autres. Je ne crois pas qu'il ait pu s'échapper. D'ailleurs, s'il y était arrivé, pourquoi ne serait-il pas rentré ici ?

Elle acquiesça ?

— Qu'est-ce que vous avez fait ensuite ?

— J'ai laissé Cherry ici au cas où M. Micklem reviendrait et je suis allé à la police. (Le visage de Harry s'assombrit.) Vous me croirez si vous voulez, mais il n'y avait pas un de ces bons à rien qui parlait un mot d'anglais. J'aurais quand même cru qu'il y en aurait un ou deux qui auraient de l'instruction, pas vous, Miss Rigby ? Y a rien eu à faire.

Je me suis presque fait coller en taule. Je suis revenu à la villa et j'ai appelé le commissaire principal Dicks. J'ai fini par l'avoir et il a tout de suite pris les choses en main. Il a prévenu le type qui s'occupe de l'affaire de la Tortue à Rome, et le gars est arrivé aussi sec en avion. Cherry et moi, on est retournés à la police et on lui a raconté l'histoire. Quand j'ai donné le signalement du nègre et que j'ai décrit la maison, les flics d'ici ont failli piquer une crise. Ils ont dit que le nègre était très connu en ville et complètement inoffensif. Il paraît que c'est le valet de chambre du propriétaire de la maison, un certain Simon Alsconi, riche et honorable citoyen de la ville. Selon les policiers d'ici, il serait ridicule de le soupçonner.

« Enfin Rossi m'a fait raconter toute l'histoire. Il avait l'air plutôt sceptique. Je dois dire qu'en regardant les choses de près, ça n'avait pas l'air très convaincant. Je ne pouvais pas prouver que le nègre avait un rapport quelconque avec le gang de la Tortue. Je lui ai raconté comment M. Micklem avait vu Lorelli, mais bien entendu, je ne pouvais pas prouver non plus qu'elle était en relation avec le nègre. En outre, nous ne l'avions pas non plus vue près de la villa.

« Y a une chose dont ils ne sont pas arrivés à me faire démordre, c'est que M. Micklem était entré dans le parc et qu'il avait disparu. Rossi a dit que M. Micklem n'avait pas le droit de se trouver dans le parc et qu'Alsconi pouvait l'attaquer pour violation de domicile. Il a ajouté que nous n'avions aucune preuve de sa présence dans la maison. Finalement, il est allé là-bas. Il n'a pas voulu nous laisser l'accompagner, Cherry et moi. Il a fallu que nous attendions à la police. Au bout d'un certain temps, ils sont revenus. Rossi a dit que la maison avait été fouillée de fond en comble et que M. Micklem n'y était pas. Alors, il a eu le culot d'insinuer que M. Micklem pouvait avoir eu une crise d'amnésie et qu'il était peut-être en train d'errer dans la campagne. Sur ce, il est retourné à Rome en chargeant la police locale de rechercher M. Micklem. Ils n'ont pas l'air de se fouter. Voilà où nous en sommes, pour l'instant.

— Si Don a été kidnappé, observa Marian, ses ravisseurs ont eu largement le temps de l'emmener ailleurs, n'est-ce pas ?

— Oui, mais je ne crois pas qu'ils l'aient fait. Je crois qu'il est toujours dans la villa, assura Harry.

— Mais puisque la police a fouillé...

— Je voudrais que vous la voyiez, la maison ! C'est le genre de baraque qui doit être pleine de passages souterrains, de panneaux invisibles et de chambres secrètes. Je parie qu'il est là-bas.

Marian regarda Cherry.

— Et vous, qu'est-ce que vous en pensez, Cherry ?

— Je ne sais pas quoi dire, répondit Cherry d'un air malheureux. A

mon avis, ce serait étonnant qu'ils le gardent dans la maison.

— Vous n'avez pas vu la baraque non plus, intervint Harry. De toute façon, il faut que nous le retrouvions et il va bien falloir que nous commencions à chercher quelque part.

— Oui, dit Marian. Qu'est-ce que vous avez l'intention de faire ?

— Ma foi, Miss, c'est pas un boulot qu'on peut entreprendre tout seul. Il nous faut du renfort. Si la police nous lâche, il va falloir chercher ailleurs. Prévenons Giuseppe. C'est l'homme qu'il nous faut. Il n'y a qu'à lui demander de rassembler quelques-uns de ses copains gondoliers et de venir ici. A ce moment-là, on pourrait faire une descente dans la baraque et si M. Micklem est là, nous le trouverons.

— Mais, Harry, vous n'êtes pas sûr qu'il y soit. Vous ne pouvez pas faire irruption dans cette maison comme ça au hasard. Vous risquez seulement de vous faire arrêter, et ce n'est pas ça qui aidera Don, répliqua Marian. Je suis sûre que ce n'est pas comme ça qu'il faut s'y prendre. La Tortue est un spécialiste de l'extorsion de fonds sous menaces de mort. Il ne laissera pas passer l'occasion de soutirer de l'argent à Don. Il est très probable que nous n'allons pas tarder à recevoir une demande de rançon. Je crois que nous devrions attendre que la lettre arrive pour agir. Je suis d'accord que nous aurons besoin de renfort. Je vais voir si je peux joindre Giuseppe. Il est peut-être au Palazzo.

— Bon, si vous voulez, consentit Harry à regret. Mais ça me fait mal au cœur de rester là, à ne rien faire. Je suis sûr qu'avec une poignée de copains de Giuseppe, on pourrait entrer de force et trouver M. Micklem.

— Nous allons commencer par prévenir Giuseppe, dit Marian.

Elle alla au téléphone et appela le *palazzo* de Don à Venise.

Giuseppe Spinolo était le gondolier de Don et en l'absence de son patron, Giuseppe était aussi chargé de s'occuper du petit *palazzo* que Don possédait sur le Grand Canal. Marian eut la chance de pouvoir le joindre ; elle lui raconta en quelques mots ce qui s'était passé.

— Harry voudrait que vous veniez, continua-t-elle. Si vous pouviez amener, quelques-uns de vos amis...

— J'arrive tout de suite, dit Giuseppe. Avec mes copains. Ne vous tracassez pas, nous retrouverons le signore. Nous serons là dans la soirée.

— Il arrive, dit Marian en raccrochant. Maintenant, Harry, je voudrais bien voir cette maison. Sortons la voiture et allons explorer le terrain. Il faut que nous connaissions les alentours avant l'arrivée de Giuseppe...

Elle s'interrompit. Au même moment Harry s'était levé d'un bond.

Voyant que le chauffeur tenait les yeux braqués derrière elle, elle se retourna brusquement.

Lorelli était debout dans l'encadrement de la porte, un 25 automatique à la main.

Le soleil de l'après-midi dardait ses rayons sur le jardin de la villa Trioni. Willie, assis le dos contre un arbre, dans un coin d'où il voyait bien la villa, avait grand-peine à se tenir éveillé.

Il avait vu Marian arriver et il savait que, dans une heure, Lorelli viendrait à la villa pour transmettre les premières instructions concernant la rançon de Micklem.

« On t'envoie pour protéger Lorelli, lui avait dit Félix. Ne te montre pas, mais sois prêt à entrer dans la danse s'ils font mine de vouloir faire des vacheries. Sers-toi de ton flingue si c'est nécessaire. »

Willie sortit un mouchoir sale et épongea son visage en sueur. Il aurait donné cher pour pouvoir fermer les yeux et s'abandonner à un sommeil réparateur, mais il savait que c'était un risque qu'il ne pouvait pas se permettre. Il jeta un coup d'œil sur son bracelet-montre. Lorelli allait arriver d'un moment à l'autre. Il sortit un 38 de sa poche revolver et vérifia le chargeur. Il soupesa son arme en regardant la villa. Il aurait bien voulu être à l'intérieur, à l'abri des rayons brûlants du soleil.

Il semblait à Willie qu'il avait passé sa vie à désirer quelque chose. Ses deux passions principales étaient les femmes et les grosses voitures. Son visage grêlé de cicatrices et son corps rabougri faisaient fuir les femmes, et il n'arrivait jamais à gagner assez d'argent pour s'acheter la voiture de ses rêves.

Il avait fait ses débuts dans la vie à l'âge de quatorze ans, comme chasseur dans un petit hôtel borgne de Gênes. Ses timides tentatives pour se faire de l'argent en volant les clients de l'hôtel avaient fini par le mener en prison. Il avait passé le plus clair de ses quarante ans à franchir des portes de prison, pour entrer ou sortir ; ce fut seulement quand Alsconi l'eut enrôlé dans son organisation que les condamnations avaient cessé. Il avait beau toucher maintenant un salaire confortable, il ne pouvait toujours pas s'offrir la voiture de ses rêves et les femmes se tenaient toujours à distance. Il rêvait d'avoir plus d'argent. Aussi hideux que soit un homme, se disait-il, il peut toujours plaire aux femmes s'il a de l'argent. Pas de misérables sommes comme il en gagnait, mais la grosse galette. Et il était rongé par le désir de se procurer de l'argent.

Pourtant, il y avait une chose qui lui faisait envie plus que tout au monde, c'était Lorelli. Elle l'ensorcelait. Il savait qu'elle était la

maîtresse de Félix, et n'ignorait pas que ce serait un désastre pour lui si Félix venait à apprendre les pensées que Willie caressait. Il savait aussi que Lorelli ne daignerait même pas le regarder. Mais son physique et son impécuniosité étaient des obstacles encore bien plus redoutables que les poings de Félix. Jusqu'à présent, il s'était résigné mais il n'avait jamais complètement renoncé à ses chimères. Il rêvait à Lorelli et il espérait. Sans ses rêves et ses espoirs, la vie n'aurait pas valu la peine d'être vécue. Pendant quarante ans, il s'était nourri d'illusions. Tôt ou tard, se disait-il, ses rêves devaient finir par se réaliser.

Il était en train de penser à Lorelli quand, en levant les yeux, il l'aperçut. Elle se dirigeait vers la villa en se frayant un chemin parmi les buissons et les arbres. Il l'avait aperçue juste à temps. Félix lui avait recommandé de ne pas se montrer, et il se jeta à plat ventre dans l'herbe haute, retenant son souffle tandis que Lorelli passait à moins de dix mètres de lui.

Il leva la tête pour la regarder et il admira la façon dont elle se faufilait entre les arbres et les buissons, d'une démarche rapide et silencieuse.

Il se leva et s'avança derrière elle. Il la vit traverser en courant l'espace découvert qui séparait la villa du jardin, gravir les marches de la véranda et s'arrêter devant la porte.

Posté à l'abri d'un arbre, il continua à guetter. Il la vit tourner la poignée de la porte et entrer. Elle se retourna alors pour regarder derrière elle ; mais Willie, qui était expert en la matière, avait prévu son geste et s'était rejeté vivement derrière l'arbre. Quand il risqua de nouveau un coup d'œil, elle avait disparu.

Tenant son arme à la main, il avança vers la villa, monta les marches en courant et s'approcha de la porte d'entrée. Lorelli l'avait laissée entrouverte. Il s'aplatit contre le mur, près de la porte, et écouta. Marian disait :

— Il faut que nous connaissions les alentours avant l'arrivée de Giuseppe...

Puis la voix de Lorelli :

— Que personne ne bouge !

Au ton de sa voix, Willie eut un hochement de tête approbateur. Elle avait juste le mordant qu'il fallait. Il l'imaginait, son pistolet au poing, les yeux brillants. La partie serait facile pour lui. Elle savait y faire : elle n'aurait pas besoin de son aide.

Le ton impérieux de Lorelli cloua Harry sur place. Ses yeux se posèrent sur le visage pâle et impitoyable de la jeune femme, sur l'arme qu'elle brandissait et revinrent à son visage, il estima finalement qu'il se trouvait vraiment trop loin d'elle.

— Asseyez-vous ! ordonna Lorelli.

Et elle braqua le canon de son arme entre les yeux de Harry.

Harry s'exécuta.

Lorelli s'avança dans la pièce. Elle jugea que seul Harry pouvait être dangereux. Elle écarta immédiatement Marian de ses préoccupations, et, après avoir jeté un coup d'œil sur Cherry qui était assis sur le bord de sa chaise, l'air effaré et les yeux exorbités, elle jugea qu'il n'y avait pas à en tenir compte non plus. Elle s'adossa au mur, à une distance respectueuse des trois occupants de la pièce.

— Micklem est sain et sauf, dit-elle très vite. Il n'est plus à Sienne ; aussi inutile d'essayer de le trouver. Il a écrit une lettre pour sa banque de New York et il faut que vous la lui portiez immédiatement. (Elle se tourna vers Marian.) Si la banque s'inquiète de l'importance de la somme, dites-lui que Micklem veut acheter une villa en Italie.

Sans quitter Harry des yeux, elle ouvrit son sac, sortit la lettre et la lança aux pieds de Marian.

— Ça ne prend pas, riposta froidement Harry d'une voix cinglante. Je sais que M. Micklem est dans la maison d'où vous venez. Si vos complices lui font le moindre mal, vous vous en mordrez les doigts, tous autant que vous êtes.

Willie, qui entre-temps s'était introduit sans bruit dans l'entrée, grimaça un sourire. Il s'appuya contre le mur et tout en écoutant laissa pendre mollement son arme, au bout du bras.

Marian ramassa la lettre, l'ouvrit d'un coup d'ongle et la parcourut. Elle reconnut l'écriture ferme de Don. La lettre contenait des instructions concernant la vente de certaines valeurs à concurrence de cinq cent mille dollars qui devaient être transférés immédiatement à la Banca de Roma. Contrairement à ce qu'elle avait espéré, il n'y avait aucun message pour elle. Elle demanda d'une voix calme :

— Et quand l'argent aura été versé à la banque, que se passera-t-il ?

— Micklem signera un chèque. Vous irez le toucher. Et quand on nous aura remis l'argent, on le remettra en liberté.

— Qu'est-ce qui me garantit qu'il sera libéré ?

Lorelli haussa les épaules.

— Ça ne me regarde pas. Je vous dis ce qu'on m'a dit de vous dire. Il faut que vous partiez pour New York immédiatement.

Marian regarda Harry et haussa les épaules. Le transfert d'une pareille somme demanderait quelques jours. Ils auraient le temps de réfléchir à ce qu'il fallait faire ensuite.

— Très bien, dit-elle. J'exécuterai les instructions.

— Si vous prévenez la police, continua Lorelli c'est Micklem qui en pâtira. Ni vous ni la police ne le retrouverez jamais. Si vous essayez la moindre entourloupe, vous ne le reverrez jamais.

« Bien joué, pensa Willie. Je n'aurais pas fait mieux moi-même. » Il reculait déjà vers la porte pour ne pas se trouver sur le passage de Lorelli, au moment où elle sortirait, quand elle se remit à parler. Il s'arrêta net.

— Ça, c'est ce qu'on m'a dit de vous dire, ajouta-t-elle en regardant Marian. Mais c'est un mensonge. Micklem ne sera pas relâché. Il a deux millions de livres. Ils veulent les lui soutirer complètement et ensuite, ils le tueront.

Marian pâlit. Harry fit mine de se lever ; elle le retint en lui posant une main sur le bras.

— Pourquoi nous dites-vous ça ? demanda-t-elle.

— Parce que je veux rompre avec l'organisation, expliqua Lorelli. Je ne peux pas m'en aller sans argent. Je veux vous proposer un marché. Je sais où il est. Je peux le faire sortir. Je me contenterai de la moitié de ce qu'ils vous demandent : Deux cent cinquante mille dollars. C'est une affaire. Si vous traitez avec eux, vous continuerez à payer jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien. Si vous traitez avec moi, vous reverrez Micklem.

— Alors, c'est comme ça que vous vendez vos copains ! s'écria rageusement Harry. (Il se tourna vers Marian.) Ne vous y fiez pas, Miss.

— Vous n'êtes pas forcés de me faire confiance, reprit Lorelli. Mais moi, il va falloir que je me fie à vous, je ne vous demande pas de me donner l'argent avant qu'il soit libre. Combien de temps faut-il pour faire venir l'argent en Italie ?

— Cinq ou six jours, dit Marian.

— Si je vous montre comment vous pouvez le faire sortir, me donnez-vous votre parole de verser l'argent à la banque que je vous désignerai et de ne rien dire à la police ?

— Si M. Micklem est sain et sauf et que nous arrivons à le libérer, je ferai de mon mieux pour le convaincre de vous donner l'argent, articula Marian. Je ne peux pas faire plus ; il m'est impossible de vous promettre de l'argent qui ne m'appartient pas...

— S'ils découvriraient ce que je viens de faire, vous ne pouvez pas savoir ce qu'ils me feraient, reprit Lorelli d'une voix rauque. L'un d'eux est un chirurgien alcoolique. Il passe son temps à faire des expériences sur des animaux et sur des êtres humains quand il lui en tombe sous la main. J'ai vu le résultat de certaines de ses expériences. S'ils découvriraient que je les trahis, je deviendrais un de ses cobayes.

Je mets entre vos mains plus que ma vie. Il faut que j'aie votre promesse. Je ne vous aiderai pas si vous ne me donnez pas votre parole.

Marian hésita, puis déclara :

— C'est entendu. Vous aurez l'argent.

— Et vous ne direz rien à la police ?

— Non.

Lorelli abaissa le canon de son automatique, le glissa dans sa poche et s'écarta du mur. Les trois autres se levèrent.

— Il est caché, là-bas, dans la maison, n'est-ce pas ? demanda Harry.

— Oui, à dix mètres de profondeur. Sous la maison on a aménagé toute une série de chambres souterraines, expliqua Lorelli. Je sais où il est et comment on peut arriver jusqu'à lui. Ce sera difficile et dangereux.

— C'est-à-dire ? demanda Harry sèchement.

— Chacun des couloirs peut être inondé en appuyant, sur un bouton, dit Lorelli. Il y a des sonnettes d'alarme partout. Tous les corridors sont fermés à chaque extrémité par des portes blindées à commande électrique. Il y a toujours des gardes et des chiens dans le parc.

— Alors, comment pourrions-nous le faire sortir ? demanda Harry.

— Il faut que j'étudie un plan, dit Lorelli. Je voulais d'abord être sûr que vous me donneriez l'argent. Nous avons au moins trois jours devant nous. Je vous donnerai un plan des lieux pour que vous sachiez où sont les sonnettes d'alarme et où patrouillent les gardes. Je vous préciserai tous les détails que vous voudrez, mais ça prendra un certain temps. Je viendrai ici jeudi soir avec un projet bien arrêté.

Dans l'entrée, Willie écoutait. Son visage grêlé avait revêtu une expression haineuse et apeurée. Elle allait sortir d'un moment à l'autre. « Faut surtout pas qu'elle me repère », se dit-il. Il se dirigea sans faire de bruit vers la porte et se glissa sous la véranda.

CHAPITRE X

Don regarda tristement les cinq cigarettes que contenait son étui ; il résolut de résister à la tentation et de les garder pour un cas plus urgent.

Il était assis sur le sol jonché de paille, adossé au mur de la cellule souterraine, la cheville prise dans un anneau d'acier.

Il se demandait si, la prochaine fois qu'on lui apporterait à manger, il ne pourrait pas casser une dent de la fourchette et s'en servir pour ouvrir la serrure du cercle d'acier, quand il vit une lumière s'avancer dans le souterrain.

Il fut ahuri de voir Lorelli surgir de l'obscurité et apparaître dans le cône de lumière où il était assis. Elle semblait nerveuse. Elle était très pâle et ses yeux trahissaient la peur qui la tenaillait. Elle s'approcha et se laissa tomber à genoux, à côté de lui.

— J'ai parlé à votre secrétaire, murmura-t-elle dans un souffle. Je lui ai dit que je vous ferais sortir d'ici. En échange, je veux deux cent cinquante mille dollars. Votre secrétaire m'a promis cette somme, mais c'est vous qui devez payer et je veux votre promesse aussi.

Don vit la peur qui se lisait dans ses yeux et comprit tout de suite qu'elle était sincère.

— C'est une jolie somme, dit-il. Pourquoi ce brusque revirement ?

— J'en ai assez. Je veux m'en aller. Il me faut de l'argent pour être hors de danger, dit-elle. Ils ne vous lâcheront jamais. Ils veulent vous soutirer tout votre argent et vous assassiner ensuite. Je peux vous aider à vous échapper, mais il faut que vous me donniez votre parole que vous me paierez deux cent cinquante mille dollars quand vous serez libre.

— Ça me paraît raisonnable, fit Don. D'autant plus que vous n'aurez l'argent que quand je serai libre. Je vous donne ma parole. C'est promis.

— C'est vrai ?

— Puisque je vous dis que c'est promis. Comment allez-vous me faire sortir ?

— Je suis en train de mettre un projet sur pied. Ici, toutes les portes sont commandées électriquement. Les couloirs peuvent être

inondés. La cabine où se trouvent les commandes est gardée jour et nuit. Il ne faut pas espérer pouvoir sortir avant d'avoir mis hors de combat l'homme qui est de garde. Ce sera plus facile de vous échapper la nuit. Tout le monde dormira, sauf Carlos qui veille toute la nuit dans le poste de commande.

Don fit une grimace.

— Vous voulez dire que c'est lui qu'il va me falloir mettre hors de combat ?

Lorelli acquiesça.

— Pouvez-vous me procurer une arme ? demanda Don.

— Je crois. Je vais essayer.

— Ça ne sera pas du luxe. A moins d'être armé, je ne vois pas très bien ce que je pourrais faire contre Carlos. Et ça ?

Il tapota du doigt le cercle d'acier qui lui entourait la cheville.

— Je pourrais vous procurer une lime.

— Je préférerais une épingle à cheveux, répliqua Don en souriant.

Elle porta la main à ses cheveux d'or rouge et y prit une épingle qu'elle lui tendit. Puis elle se leva.

— Je reviendrai, dit-elle. Je vais essayer de vous trouver un pistolet, mais ça ne sera pas facile. S'il le faut, je vous donnerai le mien. (Elle regarda de nouveau avec insistance.) Je compte sur vous pour me donner l'argent quand je vous aurai sorti d'ici.

— Je ne suis pas encore sorti, observa Don. Mais si j'y arrive, vous aurez l'argent. Seulement, faut pas vous faire d'illusions, hein ? La police vous recherche. Ça, je n'y peux rien.

— Ce n'est pas ça qui m'inquiète.

— Où est la salle des commandes ?

— En face du cabinet d'Englemann. Vous y êtes allé, non ?

— Oui. Essayez de m'avoir le flingue. Carlos ne va pas être facile à liquider.

— Je vais faire ce que je peux.

Elle s'éloigna rapidement et la lumière de sa lampe électrique disparut au fond du souterrain.

Don jugea que ça valait bien une cigarette et il en alluma une dont il aspira profondément la fumée. Son avenir lui apparaissait sous un jour plus rassurant. Il ne perdit pas de temps à se demander ce qui avait fait naître chez Lorelli ce désir subit de lâcher la bande. Il aurait le temps de penser à ça plus tard. Il se mit tout de suite au travail avec l'épingle à cheveux qu'elle lui avait donnée. Il lui fallut une demi-heure de tâtonnements patients pour faire jouer la serrure et libérer sa cheville du cercle d'acier. C'était une serrure à fermeture automatique

et il pouvait refermer le bracelet sur sa cheville en l'espace d'une seconde. Il allait se lever pour profiter un peu de sa liberté de mouvements quand il aperçut une lumière qui approchait du fond de la galerie. Il remit précipitamment l'anneau en place et glissa l'épingle à cheveux sous son bracelet-montre.

Le docteur Englemann surgit de l'obscurité. Il titubait légèrement et son visage amer, aux traits tirés, était blafard. Quand il déboucha dans la lumière, Don vit les gouttes de sueur qui lui perlaient au front.

— Salut, fit Don. Qu'est-ce que vous voulez ?

Englemann le regarda. Ses yeux brillaient au fond de leurs orbites.

— Il est possible, monsieur Micklem, dit-il d'une voix pâteuse, que vous soyez mis à ma disposition pour une expérience. Bien sûr, la question n'est pas entièrement réglée, mais vous me rendriez service en vous prêtant dès ce soir à quelques examens préliminaires. J'aimerais prélever un échantillon de votre sang et noter la fréquence de votre pouls. J'aimerais aussi examiner vos yeux.

— Navré de vous décevoir, répliqua Don sèchement, mais je m'y refuse catégoriquement. Et je préfère vous avertir que, si vous vous approchez de moi, je prendrai un immense plaisir à vous tordre le cou.

Le visage d'Englemann se durcit, mais il recula d'un pas.

— Je voudrais ne pas perdre de temps. Mon expérience est de la plus grande importance, mais si vous refusez de m'aider, j'attendrai qu'on me donne la permission de vous y forcer.

— Vous attendrez longtemps. J'ai l'intention de payer la rançon.

— Je ne crois pas, dit Englemann. J'ai dit au signore Alsconi que vous cherchiez seulement à gagner du temps. Je connais les bonshommes de votre espèce. Vous n'êtes pas de ceux qu'on peut forcer à faire quelque chose malgré eux.

— Eh bien ! vous feriez mieux d'aller dire à Alsconi que vous vous êtes trompé, riposta Don. Je ne tiens pas du tout à servir de cobaye pour une de vos expériences.

— Le signore Alsconi vous a dit ce que je voulais tenter ? reprit Englemann. (Ses mains se portèrent, d'un geste mal assuré, aux revers de son veston et s'y accrochèrent.) Vous saisissez la portée de cette expérience ?

— Oui, il me l'a dit, fit Don. Il a aussi ajouté que vous seriez probablement noir au moment où vous tenteriez l'opération et qu'elle échouerait certainement.

Englemann le regarda. Ses prunelles semblèrent prendre feu.

— Ce sera pour moi un immense plaisir de vous avoir sur la table d'opération, monsieur Micklem, reprit-il. Je ne pense pas qu'il me faille attendre très longtemps.

Il tourna les talons et s'éloigna, en s'appuyant d'une main contre la paroi du souterrain.

Don le regarda partir. Il constata avec agacement que son cœur battait très fort et que sa bouche était devenue sèche comme de l'amadou.

Willie était assis à l'ombre de l'arbre d'où il pouvait surveiller l'entrée de la villa Trioni. Il était dans un tel état de nervosité et de fièvre que la sueur lui dégoulinait du visage aussi abondamment que si on avait pressé sur son front une éponge gorgée d'eau.

Il sentait qu'il fallait réagir immédiatement à la trahison de Lorelli. Il fut tout d'abord enclin à courir raconter à Félix ce qu'il avait entendu, mais Félix lui avait dit de surveiller la villa jusqu'à ce que Jacopo vienne le relayer, et il se trouvait dans une situation embarrassante. Félix aimait que ses ordres soient respectés. Si Willie abandonnait son poste, il risquait de s'attirer des ennuis. A contrecœur, il prit le parti d'attendre l'arrivée de Jacopo pour aller faire son rapport à Félix.

Il songea alors à Lorelli. Dommage pour elle ! Elle finirait certainement entre les mains d'Englemann. Cette idée fit faire la grimace à Willie. Mais, après tout, c'était elle que ça regardait. Elle l'avait bien cherché !

Pendant que Willie était aux prises avec ce dilemme, Félix faisait son rapport à Alsconi, assis à son bureau, les mains croisées sur le buvard.

A portée de ses longs doigts blancs, se trouvait un petit bouton d'ivoire encastré dans le bureau ; il suffisait d'appuyer dessus pour faire partir un revolver habilement dissimulé dans le devant du bureau. Le revolver était en ce moment braqué sur Félix.

— La lettre de Micklem a été portée à la villa, disait Félix. Tout s'est bien passé. Sa secrétaire s'envole pour New York immédiatement. Elle pense que l'argent sera à la Banca de Roma d'ici cinq jours.

Alsconi caressait d'un doigt distrait le petit bouton d'ivoire. Il éprouvait un plaisir intense à savoir qu'il lui suffirait d'appuyer sur le bouton pour abattre Félix d'une balle dans le ventre.

— Ils ont l'air disposés à accepter le marché ? reprit-il.

— Trop heureux, même...

— Lorelli a remis la lettre ?

— Oui.

— Elle était seule ?

— Elle croyait être seule, dit Félix. Mais j'avais eu soin de poster

Willie devant la villa au cas où il y aurait un pépin.

— Elle leur a bien fait comprendre que s'ils prévenaient la police, nous nous vengerions sur Micklem ?

— Elle a suivi mes instructions, répliqua Félix d'un ton bref. Elle s'en est très bien tirée.

— Parfait. (Alsconi examinait ses ongles d'un air doucereux.) Où est Willie ?

— Il est encore à la villa. Je lui ai dit d'attendre que Jacopo le relève, ajouta Félix.

Alsconi se grattait l'aile du nez, tout en regardant Félix.

— Tu n'as encore eu que le rapport de Lorelli, sans la confirmation de Willie ?

Félix se cabra ?

— La confirmation ? Je ne comprends pas. Je n'ai pas encore parlé à Willie, mais il n'a certainement rien à me dire. Voulez-vous insinuer qu'on ne peut plus faire confiance à Lorelli ?

Alsconi leva un sourcil.

— Certainement pas. Mais il vaut toujours mieux avoir la confirmation d'un rapport. Qu'est-ce qui nous prouve que Lorelli n'a pas perdu la tête au dernier moment ? Elle peut fort bien n'être pas allée à la villa. Je suis certain qu'elle s'y est rendue, mais il vaut mieux, pour moi et pour elle, que Willie nous apporte la confirmation de ce qui s'est passé au cours de l'entrevue.

— Willie surveillait de l'extérieur, reprit Félix. Il n'a pas dû entendre ce qui s'est dit.

Alsconi souleva le récepteur du téléphone.

— Carlos ? Envoie donc Jacopo à la villa Trioni pour relever Willie. Et dis à Willie de venir me voir dès qu'il sera revenu. (Il reposa le récepteur.) Il ne faut jamais présumer de rien, Félix. C'est une grave erreur. Je vais parler à Willie.

Félix haussa les épaules, l'air exaspéré.

— Si vous y tenez absolument.

— Oui. Nous sommes tous deux d'accord là-dessus, Lorelli se laisse facilement démonter. Je veux être sûr qu'elle s'est acquittée de sa mission correctement. Je vais bientôt avoir un travail délicat à lui confier. Crantor a une grosse somme en livres sterling à faire passer ici. Je voudrais que Lorelli aille à Londres et qu'elle rapporte l'argent. (Alsconi pianota sans bruit sur le bord du bureau.) Tu penses qu'on peut toujours compter sur elle ? L'argent est en liquide et il s'agit d'une somme importante. Ça m'ennuierait qu'elle file avec...

— Elle ne ferait jamais ça, assura Félix. (Il dut faire un effort pour affronter le regard pénétrant d'Alsconi.) On peut certainement

compter sur elle, mais on ne peut pas lui donner ce travail à faire. La police de Londres a son signalement. Ce serait trop risqué de l'envoyer encore à Londres.

— Ah ! c'est vrai ! J'avais oublié. Pourtant, il faut que quelqu'un aille chercher cet argent. J'en ai besoin. Crois-tu que je puisse faire confiance à Willie ?

Félix secoua la tête.

— Non. Willie est très bien pour le petit boulot de tous les jours, mais je ne lui confierais pas d'argent.

— Alors, je vais voir si Crantor a quelqu'un à me proposer, reprit Alsconi. Il vaut mieux trouver autre chose à faire pour Lorelli. J'ai l'impression qu'elle est un peu perdue, ici. Elle n'a pas la place qu'elle mérite.

Il prit un temps, puis continua en regardant Félix droit dans les yeux :

— Je me suis demandé si nous ne pourrions pas commencer une série d'opérations en Amérique du Sud : à Buenos Aires, par exemple. Tu crois que ça lui plairait de partir là-bas ?

Félix fut sur le point de se trahir. Pour dissimuler son trouble, il prit une cigarette et l'alluma. Était-ce une coïncidence ou bien Alsconi avait-il surpris leur conversation ?

— Buenos Aires ? Je ne sais pas. Je peux lui demander.

Alsconi sourit.

— Ne lui dis rien pour l'instant. Dès que j'aurai le temps, je lui en parlerai moi-même. Il y a longtemps que je n'ai pas bavardé un peu avec elle. Je me demande quelquefois s'il est sage d'employer des femmes dans l'organisation. Elles ont leur utilité, bien sûr, mais elles sont instables. Je n'aime pas les instables.

— On ne peut pas dire que Lorelli soit instable, se hâta de rétorquer Félix. On dirait que vous n'avez plus confiance en elle. Vous n'avez pourtant aucune raison de vous méfier d'elle. Après tout, dans l'organisation, c'est un des membres de la première heure. Elle mérite d'être traitée avec plus d'égards. J'ai trouvé qu'on pouvait compter sur elle quand il s'agit d'exécuter un ordre.

— Tu es mieux placé que moi pour la juger, dit Alsconi. Mais je crois qu'un peu de changement lui ferait du bien : de nouveaux visages, de nouvelles habitudes. Ça t'intéresserait d'aller avec elle à Buenos Aires et de t'occuper de mes affaires là-bas ?

— Si vous me demandiez d'y aller, j'irais, déclara Félix qui – il s'en rendait compte – commençait à transpirer. Mais je crois que je peux vous être plus utile ici. Ça fait deux ans maintenant que j'ai pris tout ça en main. Ça n'est pas facile à faire marcher, tout ce fourbi-là ! Si

j'avais le choix, je resterais ici.

Alsconi leva les sourcils.

— Dans ce cas-là, tu perdrais Lorelli. Je croyais que tu tenais à elle.

— Il n'y a pas de femme qui puisse me tenir sous sa coupe à ce point-là, assura Félix. Vous avez l'intention de l'envoyer à Buenos Aires ?

— Peut-être que non. C'est une idée qui m'était venue comme ça. (Alsconi haussa les épaules.) Je me demande... Il faudrait que je sois sûr que Lorelli peut faire ce travail, et qu'elle y est disposée. Pour le moment, contentons-nous d'y penser.

Il congédia Félix d'un geste de la main. Celui-ci fut soulagé d'échapper à son regard fixe, inquisiteur. Il était très ébranlé. Il retourna à sa chambre sortit d'un placard une bouteille de whisky et s'en versa une bonne rasade. Puis il s'assit, le verre à la main, et se mit à examiner la situation.

Au bout d'un moment de réflexion, il se dit que l'allusion d'Alsconi à Buenos Aires devait être une coïncidence. Une coïncidence qui prouvait à quel point l'idée de Lorelli était absurde, saugrenue. En y réfléchissant bien, une ville aussi prospère que Buenos Aires devait inévitablement figurer un jour dans les projets d'Alsconi. D'ailleurs, si Alsconi avait surpris Lorelli en train d'essayer de le convaincre de partir, il ne l'aurait pas mis en garde de cette façon-là. Il aurait frappé. Félix connaissait les façons de procéder d'Alsconi. Il était rapide et sans pitié.

Il vida son verre et le posa. La situation exigeait de la prudence, mais elle n'était pas alarmante. Le grand point en sa faveur était qu'il n'y avait personne pour le remplacer. L'organisation ne marcherait pas toute seule et il avait pris soin de le faire remarquer à Alsconi. Il fallait veiller à cent détails et Félix était au courant de tout.

Alsconi ne serait pas assez bête pour se débarrasser de lui. Il ne ferait que se mettre sur les bras tout le sale boulot dont Félix s'était chargé jusqu'à présent. Mais, dorénavant, il allait falloir être sur ses gardes. Il se dit qu'il faudrait se méfier de Carlos. C'était lui qu'Alsconi chargeait d'exécuter certains ordres.

Il glissa la main sous son veston et ses doigts rencontrèrent la crosse de son 45. Carlos était leste et costaud, mais une balle de 45 en viendrait à bout.

Il se servit un autre whisky et se leva. Il irait dire deux mots à Lorelli. Il lui flanquerait une bonne trouille. Il fallait qu'elle cesse, une fois pour toutes, de se monter le bourrichon avec cette histoire de plaquer l'organisation. Ce genre de propos pouvait lui coûter cher.

Il s'approcha du miroir et rajusta son nœud de cravate. Il sourit à son image. Le whisky lui donnait une impression de sécurité. Il souriait encore en sortant de la pièce.

Il se serait senti moins rassuré s'il avait su qu'au même moment Alsconi parlait à Crantor, assis dans sa chambre d'hôtel, l'oreille collée à l'écouteur pour mieux entendre la voix d'Alsconi au milieu des grésillements de la ligne téléphonique.

— Je veux que vous sautiez dans un avion immédiatement, disait Alsconi. Prenez l'itinéraire 3 et apportez les marchandises. Vous savez ce que je veux dire ?

— Oui, dit Crantor, qui avait du mal à en croire ses oreilles.

C'était la première fois qu'il entendait la voix d'Alsconi ; pour lui, c'était un instant décisif.

— Soyez ici à minuit, ce soir, continua Alsconi. Je suis en train d'effectuer des remaniements. Il se peut que je vous trouve un poste intéressant.

— J'arrive, assura Crantor dont le visage de cauchemar s'était illuminé.

— Parfait, dit Alsconi. (Il reposa le récepteur et décrocha le téléphone intérieur.) Carlos ? Qui y a-t-il avec toi ?

— Menotto, M. Félix et Miss Lorelli, fit Carlos. Jacopo est parti chercher Willie.

— Envoie-moi Menotto et coupe le courant, ordonna Alsconi. Que personne ne sorte. C'est compris ? Préviens-moi si quelqu'un essaie de sortir.

— Oui, patron.

La surprise que trahissait la voix du nègre fit naître un sourire mauvais sur le visage d'Alsconi.

Un bruit léger derrière l'arbre contre lequel il était adossé fit sursauter Willie. Il plongeait la main sous son veston et sortit vivement son 38. Puis il se retourna, l'arme au poing, prêt à tirer.

Jacopo, qui avait surgi de derrière les buissons, s'arrêta pile.

— C'est comme ça qu'y a des couillons qui ramassent un pruneau, gronda Willie. Pourquoi t'as pas appelé, espèce d'andouille ?

— Je t'avais pas vu, reprit Jacopo en s'avançant. Qu'est-ce que t'as à être nerveux comme ça ?

Willie rengaina son arme dans l'étui bouclé sous son aisselle et se leva.

— J'ai rien. Tu prends la relève ? T'es en avance pour une fois, non ?

— Le vieux veut te voir, annonça Jacopo, les yeux brillants de curiosité. J'aime mieux que ce soit toi que moi. Qu'est-ce que t'as fait ?

Willie le dévisagea. Son petit museau chafouin avait pris un air interrogateur.

— Tu veux dire qu'Alsconi veut me voir ?

— Qui veux-tu que ça soit ? Tu ferais même bien de te grouiller. Il a dit qu'il voulait te voir tout de suite. Il t'attend.

Willie essuya son visage en sueur avec son mouchoir sale. En deux ans, il n'avait parlé qu'une fois à Alsconi. Il était partagé entre l'énervement et la peur. C'était l'occasion ou jamais de se faire donner une petite gratification. Il ne serait pas obligé de passer par Félix. Il allait pouvoir vendre sa salade directement à Alsconi. Mais une peur subite lui tordit l'estomac. Pourquoi le vieux voulait-il le voir ? Avait-il quelque chose à lui reprocher ?

Jacopo, qui se piquait de soigner sa tenue, toisa Willie d'un regard méprisant et dégoûté. Willie ne s'était pas rasé ce matin-là. Sa chemise était crasseuse et son costume noir et râpé était froissé et couvert de taches.

— J'te conseille de faire un brin de toilette avant d'aller le voir, dit-il. T'as l'air d'un clochard, comme ça !

— T'occupe pas de quoi j'ai l'air, grogna Willie. Il n'a pas dit pourquoi il voulait me voir ?

— Cette question ! Tu t'en doutes, non ? Il veut t'engueuler parce que t'as rien foutu depuis des mois, dit Jacopo. A moins qu'Englemann l'ait décidé à lui faire cadeau de tes abattis !

Willie l'envoya au diable.

— J'te conseille de pas trop le faire attendre, reprit Jacopo avec un sourire grimaçant. Il a dit : « tout de suite », ça veut dire : « tout de suite ».

— J'ai pas peur de lui, mentit Willie. J'ai quelque chose à lui apprendre qui va me rapporter des sous. Tu feras plus tant le malin quand tu verras la bagnole que je vais me payer !

— Non mais, t'es bien ? demanda Jacopo, ahuri.

— Tu verras, j'te dis, assura Willie d'un air mystérieux. J'ai pas les yeux dans ma poche, et les oreilles non plus. Ce que j'ai à lui dire, le vieux payera gros pour l'entendre.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Jacopo.

— Il te le dira s'il veut que tu le saches, poursuivit Willie. Où est la bagnole ?

— En bas. Qu'est-ce que t'as à lui dire ?

— Va te faire cuire un œuf ! lança Willie.

Et il s'éloigna au pas de course parmi les arbres.

Pour la première fois de sa vie, Willie n'obéit pas à un ordre et cette désobéissance lui fut fatale. Jacopo avait dit qu'Alsconi voulait le voir tout de suite. Willie tenait à faire bonne impression sur Alsconi. Il décida de se faufiler dans sa chambre pour se raser, se débarbouiller et se mettre sur son trente et un. Le vieux ne se douterait pas qu'il avait passé dix minutes à se faire beau avant de venir le voir. Son complet neuf ne manquerait sans doute pas de faire bonne impression sur le patron, se disait Willie.

Il laissa la Citroën au bout de l'allée et se fraya un chemin à travers les buissons jusqu'à l'entrée de derrière de l'immeuble occupé par Alsconi. Il pénétra dans les appartements souterrains par la porte secrète quelques secondes avant que Carlos n'actionne la manette qui l'empêchait de fonctionner. Sans se douter qu'il ne pouvait plus compter sur cette issue, Willie courut à sa chambre. Il ouvrait la porte quand Félix surgit.

— Le vieux te demande, annonça Félix. Tu l'as vu ?

— Pas encore, dit Willie, gêné. J voulais me débarbouiller d'abord. Qu'est-ce qui se passe ?

— Tu ferais bien de te magner un peu. Il veut te voir tout de suite.

— J peux pas y aller comme ça, gémit Willie. Qu'est-ce qu'il veut ?

Félix le força à reculer dans le petit local sentant le renfermé qui tenait lieu de chambre à Willie.

— Y a pas de quoi t'énervier, reprit Félix à qui l'odeur qui régnait dans la pièce fit faire la grimace. Ça pue comme une porcherie, là-dedans.

— Moi, j'sens rien, fit Willie, en se débarrassant de son veston.

Il accrocha l'étui de son pistolet au dossier d'une chaise et ôta sa chemise. Puis il fit couler de l'eau chaude dans le lavabo.

— Il a rien contre moi, au moins ?

Il jeta un regard anxieux vers Félix par-dessus son épaule osseuse.

— Non. Il veut seulement savoir ce qui s'est passé à la villa quand Lorelli a remis la lettre.

Willie sursauta et la savonnette lui glissa des doigts. « Le vieux est vraiment fortiche, pensa-t-il en se baissant pour ramasser le savon. Décidément, rien ne lui échappe. »

Félix, qui ne le quittait pas des yeux, le vit tressaillir et surprit l'effroi qui s'était peint sur son visage chafouin. Il en eut subitement froid dans le dos.

— Tu as vu Lorelli ? dit-il en s'efforçant de prendre un ton dégagé.

— Oui, je l'ai vue et je l'ai entendue, affirma Willie, en essayant vainement de dissimuler la lueur mauvaise qui brillait dans son

regard.

Il s'aspergea la figure et se mit à savonner ses joues mal rasées.

— Elle ne t'a pas vu ?

— Non.

Willie hésitait. Fallait-il raconter à Félix ce qu'il avait entendu ? Il ne voulait pas se faire un ennemi de Félix. Il lui faudrait travailler avec lui longtemps après que Lorelli aurait sombré dans l'oubli. Félix ne serait pas content qu'il aille annoncer la nouvelle à Alsconi sans lui en avoir parlé d'abord. De toute façon, Félix ne pouvait plus l'empêcher maintenant de tout raconter au vieux. Alsconi l'attendait, et Félix n'oserait quand même pas faire une chose pareille. Il n'oserait pas non plus le malmener. Il décida de mettre Félix au courant. Mieux valait s'offrir deux coups de théâtre qu'un seul, songea-t-il. Certain de ne courir aucun risque, il grillait d'envie de voir la tête que ferait Félix en apprenant que sa petite amie l'avait trahi.

— Si elle m'avait vu, ajouta-t-il en ricanant, elle ne serait pas ici à l'heure qu'il est.

La réaction de Félix fut si rapide que Willie n'eut pas le temps de saisir son arme. L'autre l'avait empoigné à la gorge et plaqué violemment contre le mur.

— Qu'est-ce que tu veux dire, bon Dieu ! gronda Félix, blême de rage et de peur.

Willie se cramponna aux poignets de Félix, pour essayer de lui faire lâcher prise. Son visage ridiculement barbouillé de mousse blanche devenait violet tandis que les doigts d'acier s'enfonçaient dans sa gorge. Félix le secoua, puis relâcha son étreinte.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? répéta-t-il.

Willie aspira en frémissant une longue gorgée d'air.

— Lâche-moi, hoqueta-t-il. Je le dirai au patron. Laisse-moi tranquille.

Félix lui envoya une gifle magistrale. La mousse vola et éclaboussa le mur de flocons blancs.

— Pourquoi est-ce qu'elle ne serait pas ici ? demanda-t-il durement. Allez ! Accouche ou je te fais rentrer les crocs dans le gaviot !

— Elle nous a trahis, haleta Willie avec des larmes de souffrance dans les yeux. Elle nous a vendus.

Félix leva le poing puis se ravisa. Son visage avait pris une teinte terreuse.

— Tu mens, ordure ! dit-il rageusement.

— Je l'ai entendue, hoqueta Willie qui se serait volontiers enfoncé dans le mur pour échapper à Félix. Elle a dit qu'elle voulait plaquer

l'organisation. Elle a demandé de l'argent. Elle a dit qu'elle ferait sortir Micklem pour deux cent cinquante mille dollars.

Félix se souvint alors des paroles de Lorelli : « Il faut que nous partions avant qu'il ne soit trop tard. Tôt ou tard, la police finira par nous coincer. Il faut que nous partions. »

Pauvre idiote ! C'était un suicide.

Il s'éloigna de Willie.

— Tu l'as entendue dire ça ?

Willie porta la main à sa joue et essuya la mousse.

— Oui. T'as pas le droit de me taper dessus...

— Ta gueule ! coupa Félix. Allez, accouche ! Et pas de cachotteries, hein !

Willie lui raconta comment il avait vu Lorelli entrer dans la villa et comment il l'avait suivie, au cas où elle aurait des ennuis.

— J'ai fait ce que tu m'avais dit de faire, dit-il d'une voix pleurnicharde. Ils étaient trois dans la pièce : le type qui s'est tiré l'autre soir, un gros qu'ils appelaient Cherry et la même Rigby. Elle a promis de partir pour New York tout de suite. Et puis Lorelli a annoncé qu'elle allait leur révéler quelque chose qu'elle n'était pas censée leur dire. Elle a prétendu que Micklem ne serait jamais relâché et qu'on voulait lui pomper tout son fric. Elle a dit que s'ils promettaient de lui donner deux cent cinquante mille dollars, elle le ferait sortir.

— Ils ont accepté ? demanda Félix.

— Bien sûr que oui. Mais, pour moi, elle n'en verra jamais la couleur, de ce fric. Elle a dit qu'elle allait monter tout un scénario pour le faire évader. Elle doit retourner les voir jeudi soir. Elle va leur montrer où sont les signaux d'alarme et leur expliquer ce que font les gardes.

Félix se pencha en avant. La sueur ruisselait sur son visage.

— Ecoute, Willie, si tu m'as menti, je te tuerai, dit-il d'une voix sourde et haineuse.

Willie recula craintivement.

— J't'ai dit la vérité, gémit-il.

Félix sortit son mouchoir et s'épongea la figure.

— Qu'est-ce qu'ils vont faire... ? Avertir la police ?

— Non. Lorelli leur a fait promettre de ne pas mettre la police au courant.

Félix s'éloigna de Willie.

— Tu n'en as parlé à personne ? demanda-t-il.

— Non, dit Willie.

— Tu n'as rien dit à Jacopo ?

— Bien sûr que non. C'est pas ses oignons.

Willie reprenait un peu d'assurance, maintenant que Félix semblait s'être remis du choc. Il prit son rasoir mécanique et se mit à racler ses joues rugueuses.

— J'espère bien que le vieux va être content. Je m'en vais lui demander une augmentation. Y peut pas me refuser ça.

Félix l'entendit à peine. Lorelli était foutue. Alsconi la livrerait à Englemann. Cette pensée lui donna la nausée. Il comprit soudain à quel point il tenait à Lorelli. Cette découverte le bouleversa. Il était peut-être foutu, lui aussi. Alsconi pouvait très bien refuser de croire qu'il n'y était pour rien. Il pouvait même s'imaginer que c'était Félix qui avait poussé Lorelli à demander l'argent.

Il jeta un coup d'œil sur Willie qui était en train de se laver la figure. Rien de ce qu'il pourrait lui offrir ne déciderait maintenant Willie à tenir sa langue. Il le savait. Willie était une crapule et ce serait de la folie de lui faire confiance. Il prendrait tout ce qu'on lui donnerait, mais ça ne l'empêcherait pas d'aller trouver Alsconi. S'il voulait sauver Lorelli, il allait falloir supprimer Willie. Sa décision était prise : il la sauverait.

Tout en s'essuyant la figure avec une serviette crasseuse, Willie demanda :

— Qu'est-ce qu'elle va devenir ? Tu crois qu'Englemann va la charcuter ?

Félix haussa les épaules.

— Je ne sais pas, dit-il d'une voix qu'il s'efforça de rendre brutale. D'ailleurs, je m'en fous. Elle n'aura que ce qu'elle mérite.

Willie hocha la tête.

— Ça, c'est vrai, dit-il. Moi, j'en ai rien à foutre, de ce qu'elle va devenir... Tu crois que je peux demander au vieux de me donner un petit quelque chose ? (Il ouvrit un tiroir et en sortit une chemise propre.) J'ai vu une bagnole à Florence la semaine dernière. Si le vieux crachait, j'pourrais peut-être me la payer.

— Il te donnera quelque chose, dit Félix en se rapprochant sans en avoir l'air de l'endroit où Willie avait accroché son pistolet.

Il parvint ainsi à s'interposer entre Willie et son arme.

— N'insiste pas, continua-t-il. S'il ne t'offre rien, je lui dirai un mot.

La figure de Willie s'éclaira.

— C'est vrai, ça ? C'est chouette. Il est temps que je me fasse un peu de pognon. Je boulotte assez dur pour ce qu'on me donne.

La main de Félix tâtonna derrière lui, ses doigts se refermèrent sur

la crosse du pistolet qu'il extirpa doucement de l'étui. Puis il le fit glisser entre ses doigts de façon à le tenir par le canon.

— Tu ferais bien de te grouiller, conseilla-t-il. Le vieux ne te donnera rien du tout, si tu continues à le faire poireauter.

Willie agita la chemise pour la déplier et l'enfila.

— Oui, dit-il. Ça fait déjà trop longtemps que je traîne.

Il se tourna vers la glace et se mit à peigner ses cheveux gras et clairsemés. Il vit dans la glace que Félix avait fait un pas en avant. Leurs regards se croisèrent dans le miroir. L'expression que Willie surprit sur le visage de Félix lui glaça le sang dans les veines. Il vit la main de Félix se lever. Il ouvrit la bouche pour crier, mais il savait qu'il était trop tard. La crosse du pistolet s'abattit sur le sommet de son crâne et il tomba comme une masse. Après avoir rebondit contre le bord du lavabo, son corps sans vie s'affaissa sur le plancher.

CHAPITRE XI

Dix minutes environ après le départ d'Englemann, Don se débarrassa de l'anneau d'acier qui lui entourait la cheville et se leva. Il savait qu'il courait le risque d'être découvert, mais il ne pouvait plus rester assis à ne rien faire. Il ne résista pas à la tentation d'aller explorer les lieux.

Il traversa le réduit où il se trouvait et s'avança jusqu'à l'entrée du souterrain pour scruter l'obscurité. La chance le favorisa. Son regard perçant surprit un reflet métallique tout en haut du mur. Il sortit son briquet et fit jaillir la flamme d'un coup de pouce. Sur une applique fixée à la muraille, il découvrit une longue torche électrique toute nickelée. Elle devait se trouver là en cas de panne de courant. Il appuya sur le bouton. Le rayon de la lampe était puissant et il en conclut que la pile devait être relativement neuve. Il s'enfonça dans la galerie, laissant sur sa gauche l'orifice du couloir en pente, et se trouva, au bout d'une cinquantaine de mètres, devant une porte blindée qui lui barrait le passage.

Il y avait un bouton de caoutchouc près de la porte, mais il eut beau appuyer dessus plusieurs fois, rien ne se passa. Perplexe, il recula de quelques pas pour examiner la porte de haut en bas, à la lueur de la torche. Elle était encastrée dans le roc ; il eut beau pousser de toutes ses forces, il ne parvint pas à l'ébranler d'un millimètre. Il revint sur ses pas jusqu'au couloir, gravit la pente et arriva devant la porte qui donnait sur le passage où se trouvaient le cabinet d'Englemann et le poste des commandes, si toutefois Lorelli avait dit vrai. Il appuya sur le bouton près de la porte. Il y eut un déclic presque imperceptible et la porte s'ouvrit vers l'intérieur. Il jeta un coup d'œil sur le passage brillamment éclairé. Il fut tenté de s'y engager, mais il se retint. Il savait qu'il aurait accès à la salle des commandes quand il voudrait, mais ce n'était pas le moment. Il valait mieux attendre la visite de Lorelli dans la soirée. Il saisit la poignée d'acier, referma la porte et réintégra la galerie souterraine.

Comme il n'avait rien de mieux à faire, il se mit à en examiner soigneusement les parois et il ne tarda pas à faire une découverte. Incrustées dans la muraille de pierre au niveau de l'œil et à des intervalles d'environ six mètres, apparaissaient de petites plaques

d'acier dont le centre portait un petit bouton. Il saisit l'un de ces boutons et s'aperçut que la plaque coulissait, découvrant un orifice qui s'ouvrait sur une pièce meublée comme un bureau. Il n'y avait personne dans la pièce et Don referma la plaque. Il s'approcha de la plaque suivante et la fit jouer à son tour. Le judas donnait sur la chambre de Lorelli.

La jeune femme était assise à son bureau. Elle semblait très absorbée, un crayon à la main, et Don en déduisit qu'elle était en train de tracer le plan de la forteresse souterraine qu'elle avait promis de lui apporter.

Il allait l'appeler quand il entendit du bruit venant de la porte. Lorelli sursauta, posa son crayon et fourra dans le tiroir de son bureau la feuille de papier sur laquelle elle dessinait.

Des coups impatients résonnèrent contre la porte et la voix de Félix appela :

— Ouvre ! Je veux te parler.

— Tout de suite, fit Lorelli.

Elle défit précipitamment les boutons de sa robe, ébouriffa ses cheveux et courut ouvrir la porte.

— J'étais en train de me changer.

— Depuis quand est-ce que tu fermes la porte à clé quand tu te changes ? demanda Félix en rentrant.

— J'ai tourné la clé machinalement.

Elle se dirigea vers la coiffeuse, s'assit et se mit à se brosser les cheveux.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Félix s'assit sur le lit. Il alluma une cigarette et souffla un mince jet de fumée vers le plafond.

— Alsconi me demandait tout à l'heure ce qui s'était passé à la villa, dit-il.

La brosse à cheveux que Lorelli tenait faillit lui échapper des mains. Elle la posa et prit un peigne.

— Il avait l'air de trouver que ça avait marché trop facilement, continua Félix. Je lui ai dit que tu n'avais eu aucune difficulté. C'est bien ça, non ?

— Bien sûr, fit sèchement Lorelli. Je t'ai raconté ce qui s'était passé. Tu ne veux pas que je recommence, par hasard ?

— Alors, c'est bien entendu : l'argent sera à la Banca de Roma d'ici quatre ou cinq jours ?

— Oui. En tout cas, c'est ce que m'a dit la secrétaire de Micklem.

Lorelli acheva de se peigner. Elle prit son sac à main, l'ouvrit, en

sortit un étui à cigarettes et alluma une cigarette. Félix eut alors le temps d'apercevoir le 25 automatique au fond du sac de la jeune femme.

— Eh bien ! c'est parfait, fit-il en se levant. Le vieux se méfie encore un peu de toi, mais je lui ai raconté comme tu t'étais bien tirée de ce boulot. Je suis content de toi. (Il s'approcha de la coiffeuse.) J'ai bien envie de te payer un nouveau sac à main pour te récompenser de ton astuce.

Il prit le sac, avançant à peine le geste de Lorelli qui avait allongé précipitamment la main pour l'en empêcher.

— Celui-là a fait son temps, continua-t-il.

— Je t'en prie, laisse ça ! cria Lorelli d'une voix stridente.

Félix la regardait. Elle remarqua alors sa pâleur, son air froid et résolu.

— Tu es bien nerveuse. (Il retournait le sac entre ses mains.) Je crois qu'un de ces machins à la mode, en peau de lézard, t'irait très bien.

Il ouvrit le sac et en sortit l'automatique.

Immobile, les yeux grands ouverts, Lorelli le regardait.

— Tu le déformes, ton sac, en mettant ça dedans, continua Félix.

Il reposa le sac sur la coiffeuse, mais garda l'automatique dans la main droite, le canon braqué sur les pieds de Lorelli.

Elle demeurait assise, toute raide, muette, les mains jointes entre les genoux.

— C'est un joli joujou, poursuivit Félix en retournant l'arme. A bout portant, ça peut faire mal.

Il retira le chargeur, vida les six balles dans le creux de sa main et reposa l'automatique sur la coiffeuse.

— C'est moins dangereux quand il n'y a rien dedans, tu ne crois pas ? reprit-il en disposant les balles en rang près de l'arme.

Lorelli suivait ses moindres gestes. Son cœur battait si fort qu'elle avait du mal à respirer.

— Oui, il faut que je m'occupe de te trouver un autre sac, reprit-il en retournant s'asseoir sur le lit.

Lorelli tremblait de soulagement. Pendant un instant, elle s'était demandé avec terreur si Félix avait deviné qu'elle l'avait trahi. L'incident de l'automatique l'avait secouée. Elle se mit à se polir consciencieusement les ongles.

Un long silence retomba entre eux. Elle le regardait du coin de l'œil. Il s'était renversé en arrière, la tête appuyée contre le mur, les yeux au plafond. L'expression qu'elle lut sur son visage accéléra de

nouveau les battements de son cœur.

— Je me faisais de la bile pour toi, dit-il brusquement. Ça ne m'arrive pas souvent de me faire de la bile pour quelqu'un, mais je m'en suis fait pour toi.

— Je ne comprends pas, observa-t-elle brusquement Tu te faisais de la bile pourquoi ?

— C'est drôle, hein ? poursuivit Félix, sans tenir compte de sa question. Tu es la seule femme à qui j'aie jamais tenu. Je ne me doutais pas, quand je t'ai rencontrée, que je m'attacherais tellement à toi. Je me demande quelquefois si tu es aussi amoureuse de moi que je le suis de toi. J'ai raison ?

Lorelli se passa le bout de la langue sur les lèvres pour les humecter. L'air qu'avait pris Félix, l'atmosphère chargée d'électricité qui régnait dans la pièce et cette étrange déclaration l'avertissaient qu'il se passait quelque chose de grave.

— Tu es bien sentimental, on dirait ? remarqua-t-elle d'une voix un peu rauque. L'amour, ça ne se mesure pas. Comment veux-tu que je sache si je t'aime plus que tu m'aimes ?

Il écrasa son mégot.

— Oui, tu as peut-être raison. Mais tu m'aimes toujours, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr.

Il la regarda.

— Félix ! Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi me regardes-tu comme ça ? s'écria Lorelli. Qu'est-ce qui se passe ?

— Tu te rappelles que tu parlais de filer à Buenos Aires ? J'y ai repensé depuis. Si nous décidions de partir, où prendrions-nous l'argent ?

Lorelli le regardait, interdite.

— Mais tu m'as dit que tu ne partirais pas.

— J'ai le droit de changer d'avis, non ? S'il y avait un espoir de se procurer un peu d'argent... (Il s'interrompit et haussa les épaules.) Ça coûte cher de se planquer. Et puis il y a le prix du voyage. Il faudrait partir en avion. Ça aussi, ça coûte cher.

— Mais j'ai de quoi payer le voyage, se hâta de faire remarquer Lorelli. J'ai fait des économies. Et je pourrais toujours gagner de l'argent, une fois que nous serons partis.

— Le visage de Félix se durcit.

— Combien as-tu au juste ?

— Un demi-million de lires. Ça suffirait pour partir et nous permettre de vivre un mois en attendant que je trouve quelque chose à

faire.

De la tête, Félix fit signe que non.

— Ça n'est pas assez. Alsconi nous ferait rechercher. Il nous faut beaucoup plus que ça pour assurer notre sécurité. Tu n'oserais jamais te mettre à travailler. Il a des espions partout. Tu serais repérée.

— Mais si, ce serait assez. Oh ! Félix, je t'en prie, viens avec moi. (Elle se pencha en avant et se frappa les genoux de ses poings crispés.) Il faut que tu viennes avec moi.

— Est-ce que tu partirais toute seule, si je ne venais pas avec toi ? demanda Félix sans la regarder.

Il y eut un silence. Elle hésita, puis, maîtrisant son émotion, elle dit :

— Non, je ne te quitterais pas, bien sûr. Je ne pourrais pas te quitter, mais tu vas venir avec moi, n'est-ce pas ?

Félix se leva.

— Enfin, j'ai au moins obtenu une réponse à ma première question, dit-il. Je sais maintenant exactement à quel point tu m'aimes.

— Je... j'espère bien, fit Lorelli.

— Alors tu n'as pas vu Willie à la villa Trioni ? reprit-il doucement, sur le ton de la conversation.

Lorelli resta un moment sans comprendre, puis elle eut soudain l'impression qu'on lui enfonçait dans le cœur une aiguille de glace. Son visage se mit à perdre ses couleurs sous son maquillage ; elle regarda Félix, les yeux agrandis par l'effroi.

— Willie ? murmura-t-elle. Il était à la villa ?

— Bien sûr, confirma Félix. Tu ne penses pas que je t'aurais laissée aller là-bas sans personne pour te protéger en cas de pépin, non ?

— Oh !

Elle se leva d'un bond et jeta des regards affolés autour d'elle, comme si elle cherchait une issue pour fuir.

— Willie vient de revenir, reprit Félix en la regardant en face. Alsconi l'attend. Il veut s'entendre confirmer par Willie que tout s'est bien passé à la villa.

Lorelli recula sous son regard fixe et irrité.

— Espèce de petite imbécile ! continua-t-il d'une voix qu'il ne parvenait plus à modérer. Est-ce que tu t'imagines que tu vas t'en tirer comme ça ? (Il s'avança vers elle, l'accula contre le mur et l'empoigna par les épaules, en lui enfonçant ses doigts dans la chair.) Willie a tout entendu.

Les genoux de Lorelli se dérobèrent sous elle. S'il ne l'avait pas

tendue, elle serait tombée. Il la traîna jusqu'au lit et elle s'y affala. Debout devant elle, les poings serrés, il continua de tempêter :

— Imbécile ! Tu voulais me laisser choir, hein ? Deux cent cinquante mille dollars ! Tu crois vraiment que tu l'aurais eu, ton fric ?

Lorelli eut un mouvement de recul.

— Il le fallait ! Ils me donneront l'argent. Je le sais ! C'est notre seule chance de nous en sortir. L'argent est pour nous deux.

— Sans blague ? ricana Félix. Tout à l'heure, je t'ai tendu la perche pour que tu me le proposes, et tu n'en as même pas soufflé mot. Ainsi, tu ne pourrais pas me quitter ! C'est comique ! Ça ne t'empêchait pas de te préparer à me fausser compagnie pour aller te planquer à Buenos Aires. Te planquer ! Ça aussi, ça me fait marrer ! T'es cinglée si tu te figures que tu pourrais filer comme ça ! Tu n'arriverais même pas jusqu'au bateau. Tu ne pourrais même pas sortir de Sienne !

Elle se redressa, les traits crispés par la terreur.

— Tu ne vas pas le lui dire ? Tu ne vas pas me dénoncer ?

Elle se laissa glisser du lit, se jeta à ses genoux et lui prit la main.

— Tu ne peux pas lui dire, Félix ! Tu as prétendu que tu m'aimais. Tu sais ce qu'il me ferait, Félix ! Ne fais pas ça !

Don, qui avait continué à suivre la scène, fut péniblement impressionné par cette terreur ignoble.

Félix arracha brutalement sa main pour échapper à son étreinte et s'éloigna d'elle.

— Il m'a demandé si ça te plairait d'aller à Buenos Aires. Il veut commencer une série d'opérations là-bas. Il dit qu'il a pensé t'y envoyer.

Lorelli ferma les yeux.

— Alors, il sait ?

— C'est possible. C'est peut-être une coïncidence, mais, de toute façon, ça prouve à quel point ton projet était absurde.

— Nous pouvons trouver un autre coin, dit-elle fiévreusement. Il doit y avoir des douzaines de coins sûrs...

— Pas la peine de faire du cinéma, répliqua Félix brutalement. Tu n'iras nulle part.

— Si tu lui dis, je me tuerai. Je ne laisserai pas Englemann me toucher.

— Pas mal dans le genre mélo, ricana Félix. Vas-y, tue-toi ! Qu'est-ce que tu veux que ça me foute ?

Elle se mit à pleurer, un bras replié sur le lit, et la tête sur son bras.

Félix alluma une cigarette. Sa main tremblait si fort qu'il avait du mal à tenir l'allumette.

— Bon, bon, ça suffit, dit-il. Je ne lui dirai rien. Il faut que je sois fou à lier pour faire ça pour toi, mais je ne lui dirai pas.

Elle leva les yeux.

— C'est vrai ?

— C'est vrai. Maintenant, cesse de pleurnicher.

— Et Willie ? (Elle se releva et s'assit sur le lit.) Il sait tout. Nous ne pouvons pas avoir confiance en lui. Il va tout dire à Alsconi.

Félix découvrit ses dents dans un sourire sans joie.

— Tiens ! T'as trouvé ça toute seule ! Oui, je me suis occupé de Willie.

— Mais on ne peut pas lui faire confiance... commença Lorelli.

Mais soudain, en voyant l'air qu'avait pris Félix, elle étouffa un cri.

— Je me suis occupé de Willie pour de bon. (Il s'approcha d'elle.) Nous sommes tous les deux dans la merde jusqu'au cou. Alsconi attend en ce moment que Willie vienne lui faire son rapport. Or Willie est dans sa chambre, le crâne enfoncé. Toi qui es si maligne : comment est-ce qu'on va se sortir de là ?

— Tu as tué Willie ? murmura Lorelli en le regardant, horrifiée.

— Qu'est-ce que tu voulais que je fasse d'autre ? Combien as-tu d'argent sur toi ?

— Je ne sais pas... Pas beaucoup.

Félix prit son sac, l'ouvrit et en vida le contenu sur la coiffeuse.

— C'est tout... Cinq mille lires ?

— Oui.

— Combien as-tu en banque ?

— Je te l'ai dit : un demi-million de lires.

— J'en ai quatre millions. Avec ça, on arrivera peut-être à quelque chose. Il faut filer, et filer avant qu'on ne découvre le corps de Willie.

La sonnerie du téléphone les cloua sur place. Ils se regardèrent.

— Décroche, dit-il.

D'une main qui tremblait, Lorelli souleva le récepteur.

— Est-ce que M. Félix est là ? demanda Carlos. Le patron voudrait lui dire un mot.

Lorelli se tourna vers Félix, le regard chargé d'effroi.

— Alsconi veut te parler, dit-elle en lui tendant le récepteur.

Par le judas, Don gardait les yeux rivés sur le visage en sueur de Félix. Ces dix minutes de drame l'avaient tenu en haleine, mais déjà son cerveau travaillait. Il cherchait à prévoir les changements que ce

revirement risquait d'apporter à sa propre situation. Si ces deux-là prenaient peur et filaient, il se trouverait privé de l'aide de Lorelli et, sans son concours, il ne pouvait guère avoir d'espoir de s'évader du souterrain.

Il regarda Félix traverser la pièce et prendre le récepteur des mains tremblantes de Lorelli.

— J'attends Willie, lui fit remarquer doucement Alsconi à l'oreille. Où est-il donc ?

— Je l'attends aussi, dit Félix. Il a peut-être eu une panne. Je ferais peut-être bien de prendre la voiture et d'aller voir ce qui lui est arrivé.

— Il n'a pas eu de panne, assura Alsconi. J'ai envoyé Menotto le chercher ; il me dit que la voiture est au bout de l'allée, mais Willie reste introuvable.

— Je vais monter, proposa Félix.

— Ça ne sera pas nécessaire, répliqua Alsconi. Tu peux rester où tu es. (Il eut un petit ricanement qui glaça Félix.) Tu ne pourras d'ailleurs sans doute pas faire autrement.

Il raccrocha. Félix reposa le récepteur. En voyant son regard, Lorelli se leva d'un bon.

— Ne bouge pas, dit-il d'un ton bref.

Et il sortit rapidement de la chambre.

Lorelli se précipita vers la porte, jeta un coup d'œil dans le couloir, puis revint dans la pièce.

Don, qui la guettait, vit la terreur de la jeune femme tourner à la crise de nerfs. S'il voulait qu'ils tentent le coup, il fallait se décider tout de suite.

— Lorelli ! dit-il d'une voix impérieuse.

Lorelli poussa un cri et se retourna brusquement en regardant autour d'elle comme une folle.

— Ici, fit Don en ouvrant à fond le judas. C'est Micklem.

Elle découvrit alors la cavité par laquelle il la regardait et recula.

— Du nerf, voyons ! dit-il. Vous avez besoin d'argent pour filer. J'en ai. Il faut nous aider. Passez-moi votre flingue.

— Non, dit Lorelli. Je ne vous aiderai pas. Je m'en vais d'ici.

— Et vous croyez que vous irez loin ? rétorqua Don. Ne faites pas l'idiote. Donnez-moi ce pétard. Si vous le gênez, il se débarrassera de vous comme il l'a fait pour Willie. Vous ne pouvez pas compter sur lui. Je m'occupe de vous. Donnez-moi ce pétard.

Il comptait sur la terreur qui la tenaillait. Le ton impérieux de Don sembla subjugué Lorelli. Elle prit l'automatique.

— Et les cartouches... vite ! dit-il.

— Vite ! fit Don, en la voyant hésiter. Donnez-le-moi avant qu'il revienne.

Elle glissa l'automatique par l'ouverture, puis lui tendit les cartouches.

— Ne vous affolez pas, ajouta Don. Je m'occupe de vous.

Elle sembla alors comprendre ce qu'elle venait de faire : elle lui avait fait cadeau de sa seule protection, non seulement contre Félix, mais, pis encore, contre Englemann.

— Non ! Rendez-le-moi ! s'écria-t-elle alors. Je ne voulais pas vous le donner. Il faut que vous me le rendiez !

Elle voulut plonger la main dans l'ouverture, mais Don fit glisser la plaque à l'instant même où Félix rentrait dans la pièce.

Lorelli se retourna. En voyant le visage blême et inondé de sueur de Félix, elle porta ses mains à sa bouche.

— Je n'arrive pas à ouvrir la porte du bout du couloir, annonça Félix d'une voix qui trahissait son affolement. On dirait que le courant est coupé.

Lorelli ferma les yeux et s'affala contre le mur. Félix alla au téléphone et souleva le récepteur.

— Oui ? fit Carlos au bout du fil, d'une voix épaisse et onctueuse comme la mélasse.

— La porte du couloir doit être détraquée, déclara Félix. (Il lui fallait faire un effort énorme pour empêcher sa voix de trahir son émotion.) Je n'arrive pas à l'ouvrir.

— C'est normal, monsieur Félix, répondit Carlos d'un ton guilleret. Ordre du patron. Il m'a dit de couper le courant.

Félix eut subitement envie de vomir.

— Ah ! bon. Je vais lui parler. Il ne sait sûrement pas que je suis ici.

— Il le sait très bien, poursuivit Carlos, avec un accent goguenard. Il m'a demandé qui était en bas avant de m'ordonner de couper le courant.

— Passe-le-moi, gronda Félix.

— Tout de suite, monsieur Félix.

Carlos coupa la communication et appela Alsconi.

— M. Félix veut vous parler, patron.

— Vraiment ? Dis-lui que je suis occupé, fit Alsconi. Je lui parlerai demain matin, pas avant.

— Oui, patron.

Les lèvres épaisses de Carlos se retroussèrent et découvrirent ses dents dans un sourire épanoui. Il rappela Félix.

— Désolé, monsieur Félix, mais le patron est occupé. Il vous parlera demain matin.

Félix raccrocha brutalement. La sueur ruisselait sur son front. Il se tourna vers Lorelli.

— Espèce de petite...

Le mot qu'il employa fit l'effet d'une gifle à Lorelli. Félix continua :

— Nous sommes coincés ici. Alsconi nous tient. Il a coupé le courant et il n'y a plus moyen de sortir. Tu peux être fière de toi et de tes idées de génie !

Lorelli s'écroula dans un fauteuil, la tête entre les mains.

Félix sortit de la pièce et se précipita en courant vers la chambre de Willie. Il poussa la porte et entra, sans regarder le corps de Willie qui gisait à moitié sous le lavabo. Son 45 se trouvait sur la commode. Il s'en empara. Il allait le glisser dans l'étui qu'il portait sous son veston quand il s'immobilisa brusquement. Au poids du pistolet, il comprit qu'il n'était pas chargé. Il était pourtant sûr de l'avoir examiné, une heure plus tôt, avant de tuer Willie, pour s'assurer qu'il était chargé.

D'une main qui tremblait, il sortit le chargeur et constata qu'il était vide. Il fit demi-tour et, d'un geste brusque, ouvrit un tiroir de la commode pour y prendre la boîte de cartouches qu'il savait y être en réserve. Elle se trouvait généralement à droite, sous une pile de chemises. En déplaçant les chemises, il vit bien le creux marquant l'emplacement de la boîte, mais la boîte, elle-même avait disparu.

Il s'était servi du pistolet de Willie pour l'assommer et l'avait laissé tomber près du cadavre. Il le chercha des yeux, mais il ne vit rien. Il repoussa du pied le corps de Willie ; le pistolet n'était pas là.

Il resta un moment immobile, le cœur battant, les poings crispés. Quelqu'un probablement Carlos, était entré dans la chambre pendant qu'il perdait son temps à discuter avec Lorelli, avait vidé son arme, subtilisé ses balles et le pistolet de Willie.

Il ne lui restait plus que l'automatique de Lorelli. C'était un jouet, mais c'était mieux que rien. La suite était facile à prévoir. Quand Alsconi serait prêt, il donnerait l'ordre à Carlos de lui faire son affaire. Félix savait qu'il n'avait aucun espoir de s'en tirer à moins d'avoir le 25 qui, s'il ne pouvait pas arrêter Carlos, avait au moins quelque chance de le faire hésiter.

Il retourna dans la chambre de Lorelli.

Elle se tenait toujours la tête entre les mains. Il la regarda à peine et se dirigea vers la coiffeuse pour y prendre l'automatique. Il l'y avait laissé avec les sept balles soigneusement alignées, et il put à peine en croire ses yeux quand il s'aperçut qu'il n'y était plus.

— Où est ton calibre ? dit-il d'une voix étranglée.

Lorelli sursauta et leva les yeux.

— Où est ton calibre ? répéta-t-il.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que tu... ?

Quand elle vit son regard mauvais, elle se leva d'un bond.

— Où est le flingue ? rugit-il en s'approchant d'elle.

— Ne me regarde pas comme ça ! (Elle recula jusqu'au mur.) Ne m'approche pas.

Félix était maintenant tout près d'elle. Il l'attrapa par le devant de sa robe et l'attira brutalement vers lui.

— Où est-il ?

— Je l'ai... Je l'ai donné à Micklem.

— Tu l'as... ? Quoi ?

— Il me l'a demandé. Je n'ai pas réfléchi. Je... Je... Il...

— Micklem ? Tu es folle ? Qu'est-ce que tu racontes ? (Félix la secoua.) Je veux ce pétard. Où est-il ?

— Il y avait un trou dans le mur. Micklem était...

Elle se dégagea et poussa un cri. La paume ouverte de Félix venait de lui assener une giroflée magistrale. Sa tête se renversa en arrière sous le choc.

— Où est l'automatique ? hurla-t-il. Petite imbécile ! Quelqu'un a vidé le chargeur du mien. Carlos n'a plus qu'à venir nous cueillir. Comment veux-tu que nous nous défendions contre ce gorille si nous ne sommes pas armés ? Où est l'automatique ? Tu m'entends ? Où est-il ?

Les yeux de Lorelli chavirèrent et elle s'affala contre lui, évanouie.

Don avait vu et entendu toute cette scène. Il referma sans bruit le judas. Maintenant qu'il avait l'automatique, il se trouverait sur un pied d'égalité avec quiconque essaierait de l'arrêter. Lorelli pouvait bien se débrouiller toute seule pour le moment. Il s'occuperait d'elle plus tard. Il chargea l'automatique, suivit le souterrain jusqu'au couloir, gravit la pente et, arrivé devant la porte blindée, appuya sur le bouton de caoutchouc. La porte s'ouvrit devant lui ; brandissant le 25 dont il avait dégagé le cran d'arrêt, le doigt sur la détente, il s'avança dans le passage éclairé.

Il regarda à droite et à gauche, puis referma la porte après s'être assuré qu'il pouvait l'ouvrir de l'intérieur au moyen d'un autre bouton.

En face de lui se trouvait la porte de la salle de bains et, juste à côté, la porte du cabinet d'Englemann. La porte en face devait être celle de la salle des commandes. Au bout du passage, il reconnut la porte blindée qui menait chez Alsconi. A pas rapides et silencieux,

Don gagna cette porte et appuya sur le bouton de caoutchouc. Il ne se passa rien. Il essaya encore une fois, puis renonça. Il revint vers la porte de la salle des commandes et s'arrêta pour l'examiner. Elle était en acier massif, sans poignée ni verrou. Don estima qu'il ne fallait pas brûler les étapes. Il tenterait son évasion dans la soirée. Il serait alors plus facile de traverser le parc sous le couvert de l'obscurité.

Il jeta un coup d'œil sur le passage. Il y avait trois autres portes à sa gauche. Carlos devait se trouver dans la salle des commandes. Englemann devait être dans son cabinet. Il s'approcha de la porte qui se trouvait immédiatement à gauche de la salle de bains, écouta et, comme il n'entendait rien, tourna la poignée et poussa la porte. La pièce était plongée dans l'obscurité. Il entra et referma la porte. Allumant sa lampe électrique, il promena le rayon lumineux sur la petite pièce, meublée comme une chambre à coucher. Il trouva le commutateur et alluma la lumière. Les livres alignés sur la bibliothèque qui couvrait l'un des murs indiquaient que la pièce devait être la chambre d'Englemann.

Le téléphone qui se trouvait sur la table de nuit accrocha son regard. Il s'en approcha et souleva le récepteur. Un sourire illumina son visage quand il entendit la tonalité indiquant qu'il était relié à une ligne extérieure.

Il s'assit sur le bord du lit, le pistolet dans la main gauche, et composa le numéro de la villa Trioni. La sonnerie avait à peine retenti dans la villa qu'un déclic se produisit. La voix de Harry grogna :

— Allô ? Qui c'est ?

— En voilà une façon de parler à son patron ! fit Don à mi-voix. Tu pourrais pas être un peu plus respectueux ?

Harry eut un hoquet de surprise à l'autre bout du fil.

— C'est vous, monsieur Micklem ? cria-t-il à tue-tête.

— Qui veux-tu que ça soit ? reprit Don en éloignant l'écouteur de son oreille. Gueule pas comme ça ! T'as failli me crever le tympan !

— Où êtes-vous, patron ? demanda Harry en baissant un peu la voix. Bon Dieu ! On se faisait un mauvais sang de tous les diables.

— Je suis toujours sous terre, mais je me suis arrangé pour prendre un peu de liberté et j'ai eu la veine de trouver un téléphone. Mais je ne suis pas encore sorti, loin de là.

— On va s'en occuper, patron, promet Harry avec fougue. Tout est prêt pour ce soir. Giuseppe arrive avec une poignée de ses copains. La rouquine a vendu la mèche. Miss Rigby...

— Je suis au courant, mais ça ne marche plus, coupa Don. Un certain Willie avait tout entendu. Il l'a dénoncée. En ce moment, elle est enfermée ici avec moi, le nègre et un dénommé Félix.

— Oh ! (L'exaltation de Harry tomba subitement.) Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— Il faut que je me débrouille pour trouver la sortie tout seul, fit Don. Combien d'hommes Giuseppe amène-t-il avec lui ?

— Six.

— Parfait. Ecoute, Harry, ton boulot, ce sera de t'occuper des quatre gardes et des chiens, pour que j'aie le champ libre une fois sorti de la maison. Les chiens risquent de vous donner du fil à retordre. Débrouille-toi pour trouver un moyen de les liquider. Je ne crois pas que tu puisses entrer ici. Les portes sont en acier de dix centimètres d'épaisseur et elles sont commandées électriquement. J'essaierai de sortir à une heure et demie cette nuit. Rassemble tes hommes devant le mur pour cette heure-là. Donne-moi vingt minutes et fonce. Je suis armé. Si tu entends tirer, entre dans la maison. Si à deux heures et quart, il ne s'est rien passé, c'est que j'ai loupé mon coup.

— Dans ce cas-là, promet Harry d'un ton farouche, on vient vous chercher, même s'il faut démolir la baraque pierre par pierre.

— Ne te fais pas d'illusions, Harry, ça sera plus dur que tu ne crois. L'entrée du souterrain où je suis se trouve dans la grande pièce dont les fenêtres donnent sur la terrasse. La porte est à gauche en entrant par la terrasse. Elle n'est pas commode à trouver. Les flics ne l'ont pas vue.

— On la dénichera bien, assura Harry. J'ai dit à Giuseppe d'apporter de la dynamite. On s'arrangera pour arriver jusqu'à vous.

— Laisse-moi d'abord essayer de sortir. Si tu ne me vois pas à deux heures et quart, à toi de jouer. Il vaut mieux que je me planque maintenant, Harry.

— D'accord, patron, et bonne chance ! lança Harry. On sera là, vous en faites pas.

Don reposa le récepteur. Il se leva et se dirigea vers la porte. Mais soudain, derrière lui, il s'entendit intimer par Englemann :

— Ne bougez pas, monsieur Micklem, ou je serais obligé de tirer. Don s'immobilisa.

— Et lâchez votre arme, continua Englemann.

Don ouvrit les doigts et l'automatique tomba sur le tapis avec un petit bruit sourd. Don tourna lentement la tête et regarda derrière lui.

Une partie de la bibliothèque avait pivoté, dégagant une ouverture éclairée où se dressait Englemann, un 38 au poing.

CHAPITRE XII

Au moment où Harry reposait le récepteur, Marian entra en coup de vent dans le salon.

— C'était M. Micklem, annonça Harry qui sourit en voyant la figure de Marian s'illuminer.

— Rien qu'à vous entendre crier, je m'en doutais, dit Marian. Il est sain et sauf, Harry ? Où est-il ?

— Il va bien, miss il est toujours là-bas, dans le souterrain. Il s'est débrouillé pour se procurer un pétard et il espère pouvoir sortir. Il dit qu'il va tenter le coup à une heure et demie cette nuit. (Il consulta sa montre.) Il est presque six heures et demie. Giuseppe doit arriver d'un moment à l'autre. Il faut que nous soyons sur les lieux, prêts à l'aider quand il s'évadera.

La surexcitation que trahissait la voix de Harry attira Cherry dans la pièce. On le mit au courant. Harry lui répéta mot pour mot sa conversation avec Don.

— Si ce Willie surveillait la villa, remarqua Marian, il est très possible que lui ou un autre soit en train de nous espionner en ce moment.

Harry se frappa le front.

— Vous avez raison. J'aurais dû y penser. Je vais voir si je repère quelqu'un.

— Soyez prudent, Harry, lui recommanda Marian d'un ton soucieux. Nous ferions mieux d'attendre l'arrivée de Giuseppe...

— Vous en faites pas pour moi, répliqua Harry en souriant, s'il est là, je le verrai avant qu'il me voie. Il ne faut pas qu'il aille raconter que nous avons reçu du renfort.

— Je viens avec vous, déclara Cherry.

— Ça n'est pas votre rayon, protesta Harry avec mansuétude. Restez donc ici avec Miss Rigby. Je m'occupe de ça.

Le visage grassouillet de Cherry revêtit une expression têtue.

— Je vais descendre jusqu'au portail, dit-il. Il se peut qu'il essaie de prendre la poudre d'escampette, s'il vous voit. Comme ça, je serai en mesure de lui couper la retraite.

— Vous serez en mesure de récolter un œil au beurre noir, riposta

Harry. Ce sont des durs, ces gars-là. Vous feriez mieux de me laisser faire.

— Je vais prendre ma canne-épée, décréta Cherry. Je suis bien capable de me défendre !

Et, sans laisser à Harry le temps de discuter, il sortit dignement, coiffa son chapeau de feutre noir, prit sa canne-épée et s'éloigna dans l'allée.

Harry hochla la tête.

— Il est têtue comme une bourrique, dit-il, mais il a du cran. J'y vais. (Il ouvrit un tiroir du bureau et sortit la Beretta de Don.) Tenez, mademoiselle. Dès fois que Willie ou un de ses copains viendraient faire un tour par ici. Tirez-lui dans les pattes si vous le voyez, mais ne fermez pas les yeux quand vous appuierez sur la détente.

— Je n'en veux pas, Harry. Prenez-la, vous.

— Pensez-vous ! dit Harry. Moi, je me défends avec ça.

Il montra en souriant ses gros poings nouveaux.

Ne se doutant pas de ce qui l'attendait, Jacopo était assis à l'ombre d'un fourré, à une soixantaine de mètres de la villa. Le soleil tardif dispensait une chaleur agréable, la pomme qu'il mangeait était sucrée et croquante ; il se sentait bien à tous points de vue.

Jacopo n'aimait rien tant que se reposer dans un coin, à l'ombre. Il était le moins important des membres de l'organisation et il en était fier. Il n'avait aucune ambition et, contrairement à Willie, il ne convoitait ni la fortune, ni les femmes, ni les voitures. Tout ce qu'il demandait, c'était de couler une vie paisible en travaillant le moins possible. Il faisait partie de la douzaine d'hommes qu'Alsconi employait uniquement à des besognes de filature. Son boulot consistait à rester pendant des heures dans des cafés, des halls d'hôtels ou des voitures, en attendant qu'une des victimes d'Alsconi veuille bien se montrer. Jacopo était né pour faire ce travail, car, à part cette aptitude à rester assis pendant des heures sans rien faire et sans éveiller de soupçons, il ne possédait aucun autre talent susceptible de l'aider à gagner sa vie.

Il regarda Cherry sortir de la villa et descendre vers la grille à grandes enjambées et se demanda vaguement où il pouvait bien aller. Il avait été chargé de surveiller la villa. Il ne devait avertir Félix que si la police arrivait. Il supposa que Cherry allait faire une petite promenade digestive. Il ne vit pas Harry sortir de la maison, car Harry était passé par la porte de derrière et s'était évanoui dans les bosquets comme une ombre.

Pendant la guerre, Harry avait combattu dans un commando et il n'avait pas oublié son entraînement. Entre autres spécialités, c'était un

technicien du coup de poignard pour la destruction des sentinelles allemandes. Plus d'une fois, avec d'autres membres de son unité, il avait été déposé dans les dunes, en France. Harry s'avancait alors seul, sans bruit, jusqu'à ce qu'il aperçoive la sentinelle. Il s'approchait du soldat sans éveiller ses soupçons, lui enfonçait le couteau dans la nuque et l'autre mourait sans savoir qui l'avait frappé.

Jacopo n'aurait pas mâché sa pomme si tranquillement s'il s'était douté que Harry s'avancait vers lui à pas de loup. Il envoya promener son trognon de pomme d'une pichenette et se mit à penser à Willie. Il se demandait quelle découverte avait pu mettre Willie dans un tel état de surexcitation. Jacopo fronça le nez avec dégoût. Willie était un pauvre type qui ne pensait qu'à l'argent, aux femmes et aux voitures. La seule passion de Jacopo était le chant. Il était doué d'une voix de ténor et, n'était sa paresse incurable, il aurait pu devenir un ténor de deuxième ordre dans un quelconque théâtre de troisième ordre. Il fredonna tout bas : *Comme la plume au vent, femme varie...* Erreur fatale, car Harry se trouvait à moins de quarante mètres de lui. Harry ne l'avait pas vu, mais il avait l'oreille fine et il saisit au vol l'air, que Jacopo chantonait. Un sourire illumina son visage rude et batailleur.

Jacopo fouilla dans sa poche pour y prendre une autre pomme. Il regrettait de n'avoir pas pensé à apporter aussi une bouteille de vin. Il avait encore deux heures à tirer avant que Menotto ne vienne le relever. Menotto était aussi un des « guetteurs » d'Alsconi. Jacopo et lui s'entendaient très bien. Ils étaient tous les deux paresseux, dénués d'ambition et ennemis de la violence. Il trouva la pomme, la frotta sur sa manche et la contempla, avec un sourire satisfait sur son visage mince et basané.

Harry qui se trouvait maintenant à trois mètres de lui, lui tomba dessus. Il sembla à Jacopo qu'il avait surgi du sol.

Jacopo faillit mourir de frayeur. Les mains de Harry se refermèrent sur sa gorge. Il sentit l'étreinte des doigts d'acier qui lui meurtrissaient la chair se resserrer de chaque côté de son cou d'une façon intolérable. Il eut un bref moment d'angoisse, le temps de se rendre compte qu'on était en train de le tuer. Un grand éclair rouge flamboya devant ses yeux terrifiés et il sombra dans le noir.

Harry se leva. Les mains en porte-voix, il appela de toutes ses forces :

— Ohé, Cherry !

Puis il sortit de sa poche deux bouts de corde mince qu'il avait apportés à cet effet, et se mit en devoir de ligoter les chevilles et les poignets de Jacopo. Suant et soufflant, Cherry accourait à pas pesants par l'allée, l'arme au clair, en faisant miroiter la lame au soleil.

Harry lui fit un signe.

— Je le tiens, dit-il. Je ne voulais pas que vous attrapiez une insolation à rester comme ça planté au soleil.

Cherry poussa un grognement. Il s'approcha du corps inanimé de Jacopo et le piqua du bout de son épée.

— Hé là ! doucement, fit Harry. C'est dangereux, ce machin-là.

— Dommage que ce ne soit pas moi qui l'aie attrapé ! déplora Cherry d'un air sombre. Je lui aurais laissé un petit souvenir à ma façon.

Harry souleva Jacopo et le jeta en travers de ses larges épaules.

— Je vous fais confiance, mais je veux le faire parler, cet oiseau-là. Allons-y. Rentrons et faisons-le revenir à lui. Il pourra peut-être nous dire comment on peut arriver jusqu'à M. Micklem.

— S'il ne parle pas, il s'en repentira, reprit Cherry, qui de toute évidence était altéré de sang.

Harry se mit en route vers la villa. Marian le guettait, debout sur les marches de la véranda. Elle ouvrit des yeux ronds en voyant le corps inanimé qui ballottait sur l'épaule de Harry, et Cherry qui fermait la marche, avec la lame de sa canne-épée flamboyant dans les rayons du soleil couchant.

— Je le tiens ! s'écria Harry en gravissant le perron.

Déclaration, à vrai dire, superflue. Il étendit Jacopo sur le plancher et se tourna vers Cherry :

— Un seau d'eau ferait peut-être l'affaire.

— J'y vais, dit le maître d'hôtel.

Et il se hâta d'aller en chercher un.

— Est-ce qu'il va revenir à lui, Harry ? demanda Marian en regardant le visage blême et sans vie de Jacopo.

— Il va être frais comme l'œil, assura Harry d'un ton guilleret. Je lui ai seulement un peu serré le kiki. Ça lui a fait plus de peur que de mal.

Cherry revint avec un seau d'eau et, sans plus attendre, il en vida le contenu sur la tête et les épaules de Jacopo.

Quelques secondes plus tard, Jacopo crachant et toussant, se redressa et s'assit contre la balustrade de la véranda.

Harry s'agenouilla près de lui.

— Ecoute, mon gars, dit-il en détachant bien les mots. Tu comprends l'anglais ?

Jacopo acquiesça, les yeux exorbités.

— Bon, dit Harry. Je veux savoir comment on peut arriver jusqu'à M. Micklem. J'ai comme une idée que tu vas pouvoir me renseigner. (Il brandit un poing énorme sous le nez de Jacopo.) Dis-le-moi

gentiment, sinon je te fais causer de force. Ça dépend de toi, mais tu finiras par te mettre à table de toute façon, ça je te le garantis.

Jacopo rencontra le regard glacial de ses yeux gris et ce qu'il y vit lui donna froid dans le dos.

— Je vous dirai tout ce que vous voulez savoir, signore, bredouilla-t-il.

— Ça, c'est gentil, fit Harry d'un ton approbateur.

Il défit la corde qui attachait les chevilles de Jacopo, l'attrapa par le devant de sa chemise trempée et le remit debout.

— Allez, entre et raconte-moi tout ça.

Il le conduisit dans le salon.

— Vous pourriez peut-être noter ce qu'il va nous raconter, miss, dit-il à Marian en poussant Jacopo sur une chaise.

— Je sais où est M. Micklem, continua-t-il en s'adressant à Jacopo. Je lui ai parlé au téléphone pas plus tard qu'il y a une demi-heure. Alors fais gaffe à ce que tu dis. Le premier bobard que tu me sors, je t'éborgne. C'est compris ?

Jacopo se recroquevilla sur sa chaise et fit signe que oui.

Alsconi était en train de se servir un whisky à l'eau de Seltz quand Menotto entra par la porte-fenêtre. Alsconi s'arrêta, les pincettes à glace à la main, pour regarder Menotto.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il doucement. Je ne t'ai pas appelé.

Le visage gras de Menotto était devenu tout blême et des gouttes de sueur lui perlaient au front. Ses cheveux noirs et bouclés tombaient de tous côtés et ses grands yeux noirs étaient pleins d'effroi.

— Ils ont chopé Jacopo, balbutia-t-il.

Alsconi choisit un cube de glace et le mit dans son verre.

— Qui est-ce qui a chopé Jacopo ? demanda-t-il en se dirigeant vers son fauteuil.

— Les types de la villa. J'y suis allé pour prendre la relève. J'ai vu un des types qui emmenait Jacopo dans la maison, dit Menotto. Dix minutes plus tard, deux voitures sont arrivées. Il y avait six hommes dedans. Des Italiens. Ça n'avait pas l'air d'être des flics.

Alsconi s'assit, but la moitié de son whisky, reposa le verre et se gratta l'aile du nez.

— Je vois, dit-il. Je vois.

D'un air craintif, Menotto contemplait Alsconi qui fixait d'un regard déconcerté le mur d'en face.

Alsconi se rendit compte immédiatement que sa carrière à Sienne était terminée. Il comprit aussi qu'il avait commis une faute irréparable en envoyant Jacopo surveiller la villa. Willie ne se serait jamais fait prendre. C'était un professionnel. Jacopo n'était qu'un amateur ; il parlerait. Il en savait trop. Il savait où était Micklem. Il était au courant des activités d'Alsconi. Il était la preuve dont la police avait besoin. Oui, c'était une grave erreur.

Alsconi regarda Menotto.

— Nous partons tous les deux dans une demi-heure, dit-il. Amène la voiture devant la petite porte. Tu trouveras dans mon bureau cinq boîtes en bois. Mets-les dans la voiture. Il y a une petite valise toute faite dans ma chambre. Mets-la aussi dans la voiture. Fais ta valise. Nous ne reviendrons pas.

— Oui, signore, fit Menotto.

Et il sortit rapidement de la pièce.

Alsconi se leva et se dirigea vers le bar, tenant à la main son verre à moitié vide qu'il remplit de nouveau de whisky.

Il s'était préparé à ce qui arrivait depuis plus d'un an. Il avait loué une villa à Palerme dans laquelle il avait fait aménager une chambre forte où se trouvait le plus gros de sa fortune. Il s'y rendrait en avion dès ce soir. Son yacht l'attendait dans le port. Il n'y aurait qu'à porter l'argent à bord et cingler vers un quelconque petit port perdu d'Afrique du Nord. Ce n'était pas plus compliqué que ça. Puis il se rappela Crantor et se renfrogna. Crantor apportait quinze mille livres sterling en billet de cinq livres, et Alsconi avait besoin d'argent anglais.

Crantor arrivait en avion-taxi. Il s'envolerait sans doute d'un petit aéroport, près de Rye, où il n'y aurait pas de douaniers indiscrets pour mettre le nez dans ses bagages. Et il atterrirait sur un terrain désaffecté de l'aviation militaire américaine, à soixante kilomètres de Sienne.

Alsconi résolut d'aller l'attendre à son arrivée. Il n'était pas question de faire cadeau à Crantor de quinze mille livres. Le mieux était de reprendre l'avion-taxi et d'atterrir du côté de Palerme sous le couvert de l'obscurité. Mais l'avion-taxi présentait un inconvénient. Il n'y avait de place que pour un passager. Il faudrait que Crantor amène la voiture à Palerme. Restait Menotto... Alsconi hochla la tête. Il ne pouvait se fier à Menotto s'il n'était pas près de lui. Dommage, car Menotto était un excellent cuisinier, mais il allait falloir se débarrasser de lui. Ce serait une faute capitale de le laisser tomber aux mains de la police.

De même, il serait désastreux de laisser la police arrêter Englemann et Carlos. Englemann parlerait. Alsconi se frotta l'aile du

nez. Il aimait bien Carlos, mais le grand nègre était trop encombrant. Il ne pouvait pas le garder avec lui. Carlos serait repéré immédiatement partout où il irait, et, par lui, la police pourrait aisément remonter à Alsconi. Non, Carlos aussi devait disparaître.

Alsconi se piquait de savoir prendre des décisions rapides et énergiques. Il fallait liquider Félix et Lorelli. Englemann et Carlos devaient subir le même sort. Et, naturellement, il fallait aussi éliminer Micklem. C'était bien commode de les avoir réunis tous les cinq dans le souterrain. Il allait pouvoir les supprimer sans difficultés.

Il sortit de la pièce. A une allure rapide pour un homme de sa corpulence, il se dirigea vers la salle des chaudières. C'était là que se trouvaient les fusibles qui commandaient toute l'installation électrique compliquée des appartements souterrains. Il abaissa les quatre manettes qui mettaient la salle des commandes hors d'état de fonctionner, puis il retourna au salon. Il s'approcha des portes-fenêtres et jeta un coup d'œil dehors.

Menotto était en train d'empiler dans la Cadillac les cinq boîtes en bois qu'il avait prises dans le bureau d'Alsconi.

Alsconi décrocha le téléphone.

— Allô, patron, répondit instantanément Carlos.

— Passe-moi Félix, ordonna Alsconi. Il est chez Miss Lorelli, je crois. Quand je lui aurai parlé, j'ai deux mots à te dire.

— Oui, patron, dit Carlos. Ne quittez pas.

Il attendit quelques secondes avant d'entendre la voix de Félix.

— Ah ! Félix, dit Alsconi. J'avais décidé de te parler demain, mais les événements semblent aller plus vite que je ne l'avais prévu.

— Qu'est-ce qui se passe ? répliqua Félix d'une voix forte et dure. Carlos dit qu'il a coupé le courant sur vos ordres. Je veux vous parler. J'ai quelque chose à vous dire.

— Ce que tu as à me dire ne peut plus m'intéresser en rien, riposta Alsconi. J'ai très peu de temps. Je m'en vais d'ici définitivement. Jacopo a eu la bêtise de se laisser pincer. Inutile de t'expliquer ce que ça veut dire. Tu ne viendras pas avec moi. Comme tes services passés m'ont donné satisfaction, je veux bien perdre cinq minutes à t'expliquer pourquoi tu vas rester où tu es. Des micros sont installés dans ta chambre et dans celle de Lorelli : ils sont branchés sur des magnétophones. De temps en temps, j'écoute vos conversations. La trahison de Lorelli et ton attitude à son égard m'ont beaucoup intéressé. Si tu avais su être aussi implacable avec elle qu'avec Willie, tu n'en serais pas là. Seulement voilà... Je t'avais averti que je te rendais responsable de ses actes. Il te faut maintenant expier ta défaillance. Tu en as eu pour ton argent. Je vais ouvrir les vannes

pour que les eaux du lac inondent le souterrain. Quand on s'est conduit comme une vermine, il faut s'attendre à mourir comme une vermine...

Comme Félix se mettait à lui hurler des injures dans l'appareil, il raccrocha.

Menotto entra et annonça :

— La voiture est prête, patron.

— Ah ! oui, fit Alsconi.

Il n'y avait plus guère de raisons d'emmener Menotto. Il serait plus facile de se débarrasser de lui tout de suite qu'une fois dehors.

— Pousse-toi un peu vers la droite, Menotto, ordonna-t-il.

— Vers la droite, signore ? demanda Menotto d'un air ahuri.

— Oui. Tu sais reconnaître ta gauche de ta droite, non ?

— Oui, signore, dit Menotto.

Il se déplaça de quelques pas sur la droite et se trouva ainsi juste en face du revolver qui était dissimulé dans le bureau.

— Merci, dit Alsconi. Ça ira très bien comme ça.

Un de ses longs doigts, aux ongles soigneusement faits, caressa un moment le bouton d'ivoire, puis, tout en souriant à Menotto qui le regardait, l'air intrigué, il appuya sur le bouton.

Félix jeta rageusement le récepteur par terre. Son beau visage était d'un blanc crayeux et il ne cherchait pas à dissimuler la peur panique qui se lisait dans son regard.

— Il nous liquide, annonça-t-il d'une voix rauque. Il ouvre les vannes. Il va nous noyer.

Lorelli poussa un cri. Elle se précipita vers la porte, l'ouvrit et s'élança dans le couloir. Félix la suivit. Tandis qu'elle se mettait à tambouriner avec ses poings contre la porte d'acier, au bout du couloir, il courut dans la direction opposée jusqu'à la pièce du fond qui servait de débarras. Il y trouva un levier d'un mètre de long qu'il empoigna, revint sur ses pas en courant dans le couloir, écarta Lorelli et se mit à frapper à grands coups sur la porte avec la barre d'acier.

— Regarde ! s'écria Lorelli. Ça commence !

Félix s'arrêta pour jeter un coup d'œil derrière lui. De chaque côté du couloir, par un trou de quinze centimètres de diamètre, s'échappait un petit filet d'eau.

Félix poussa un juron se remit à marteler furieusement la porte. De l'autre côté, Carlos avait entendu les coups martelant la porte. Il était sorti de la salle des commandes, en roulant de gros yeux, et il se tenait, indécis, sur le pas de sa porte, en cherchant du regard un moyen de s'échapper.

Debout, l'un en face de l'autre, Don et Englemann avaient, eux aussi, entendu les coups et le visage ridé d'Englemann s'était crispé.

— On dirait que quelqu'un frappe, observa Don d'un ton doux. Si vous voulez aller voir qui c'est, ne vous gênez pas pour moi.

— Asseyez-vous sur ce fauteuil, lui intima Englemann.

Don se dirigea vers le fauteuil qu'il lui indiquait et s'assit. Englemann le contourna pour gagner la porte du couloir. C'est alors que Don vit l'eau qui filtrait sous la porte, à l'autre bout de la pièce.

— Ça ne vous dit rien, docteur ? demanda-t-il en montrant du doigt la flaque qui s'élargissait rapidement.

Englemann regarda fixement la mare d'eau, et son visage prit une couleur jaunâtre. Puis il ouvrit brusquement la porte et s'élança dans le couloir.

Don se leva, ramassa le 25 et, le tenant contre sa cuisse, il sortit à son tour. Il y avait déjà deux ou trois centimètres d'eau sur le plancher. Englemann était appuyé contre le mur, le visage décomposé par la peur. Carlos tripotait fébrilement les verrous de la porte du couloir. Don embrassa la scène d'un coup d'œil, rentra dans la chambre d'Englemann et referma la porte.

L'eau se précipitait par les deux trous du mur et recouvrait maintenant toute la surface de la chambre. Don s'approcha en pataugeant du téléphone, souleva le récepteur et constata avec soulagement qu'il n'était pas coupé. Il forma le numéro de la villa Trioni.

— Marian ? dit-il en entendant la voix de sa secrétaire au bout du fil. Est-ce que Giuseppe est arrivé ?

Au ton de sa voix, elle comprit qu'il ne fallait pas perdre de temps à demander des explications.

— Oui, avec cinq de ses amis.

— Dites à Harry de venir immédiatement, continua Don. Dites-lui d'annuler tout ce dont nous étions convenus. Nous sommes cinq dans le souterrain et l'eau monte rapidement. Si nous n'arrivons pas à sortir vite, nous sommes foutus.

— Je vais le lui dire.

Sa voix trahissait son inquiétude.

— Ne raccrochez pas, ajouta Don. Je reviendrai peut-être vous parler. Je vais aller voir ce qui se passe.

— Oui, fit Marian.

Il posa le récepteur à côté de l'appareil. L'eau lui arrivait maintenant au-dessus des chevilles et le niveau montait rapidement. Il traversa la pièce et jeta un coup d'œil dans le couloir.

Carlos avait ouvert la porte blindée. Félix et Lorelli s'étaient précipités dans le tronçon de couloir où il se trouvait et l'eau s'y engouffra en même temps qu'eux.

Ils en avaient jusqu'aux genoux et le flot continuait à s'élever.

— Fermez cette porte, cria Don. (Il s'élança en pataugeant dans le couloir.) Hé là, vous autres ! Venez m'aider !

Ils le regardaient tous les quatre d'un air hébété. Carlos le suivit jusqu'à la porte qu'il venait d'ouvrir et tous ensemble ils essayèrent de la fermer pour endiguer le flot qui envahissait le couloir. Leurs efforts conjugués n'aboutirent que quand Félix se fut joint à eux. Une fois la porte fermée et verrouillée, la montée de l'eau ralentit sensiblement.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Don. Nous sommes tous dans le même pétrin. D'où vient l'eau ?

— Du lac, répondit Félix. Il n'y a plus moyen de l'arrêter maintenant que les vannes sont ouvertes.

— Mes hommes sont en route, dit Don. Ils seront ici dans dix minutes.

— Ils ne nous sortiront pas de là, dit Félix. S'ils rétablissent maintenant le courant pour ouvrir les portes, tout le souterrain se trouvera électrifié et nous allons tous griller.

— Je vous dis qu'ils nous sortiront de là, assura Don.

L'eau montait maintenant de plus en plus vite. Elle lui arrivait presque à la taille. Il allongea le bras et empoigna Lorelli qui avait du mal à se tenir debout.

— Y a-t-il moyen d'arriver jusqu'à l'escalier qui mène chez Alsconi ? demanda-t-il à Carlos.

Le grand nègre, le visage pris de peur, fit un signe de tête affirmatif, en roulant des yeux en billes de loto.

— Eh bien ! allons-y, fit Don, d'un ton d'impatience. C'est par là qu'ils essayeront d'entrer et là-haut, nous ne serons plus dans l'eau.

Poussant Lorelli devant lui, il se fraya un chemin péniblement jusqu'à la porte blindée qui donnait sur l'escalier. Carlos et Félix le suivirent mais Englemann restait appuyé contre le mur, comme pétrifié par la peur.

— Vous feriez bien d'aller chercher votre copain, dit Don à Félix tout en essayant d'ouvrir la porte.

— Qu'il aille se faire foutre ! grogna Félix.

— Donne-moi un coup de main, intima Don à Carlos.

Mais ils eurent beau tirer de toutes leurs forces, le poids de l'eau contre la porte la maintenait solidement fermée.

— Passez-moi le levier.

Félix le lui tendit.

Pendant que Carlos s'acharnait sur la porte, Don parvint à engager l'extrémité du levier entre la porte et le montant. Félix joignit ses efforts aux siens et ils parvinrent à entrebâiller la porte. A mesure que l'eau s'écoulait dans le petit couloir conduisant à l'escalier, la pression de l'eau contre la porte diminuait et ils purent l'ouvrir complètement.

Carlos et Félix bondirent en direction de l'escalier tandis qu'un flot brutal s'engouffrait dans le couloir et soulevait Lorelli de terre. Elle poussa un cri. Don, qui avait presque perdu l'équilibre, voulut l'agripper au passage et la manqua. Il la vit couler et reparaître plus loin dans le couloir.

Englemann avait été entraîné par le flot. Il revint à la surface en soufflant et en crachant. L'eau était maintenant à moins d'un mètre du plafond et elle montait rapidement.

Don plongea vers Lorelli. Il dut passer en nageant près d'Englemann qui l'attrapa par son veston et le fit couler avec lui.

Une lutte s'engagea. Longtemps Englemann se débattit avec l'énergie du désespoir, cramponné à la gorge de Don ; celui-ci parvint à lui faire desserrer son étreinte, le repoussa et s'élança vers Lorelli. Il la rattrapa au moment où Englemann revenait à la surface, le visage blême de peur.

Lorelli poussa un cri. Englemann s'était accroché à elle. Don le frappa au visage pour l'obliger à lâcher prise et cria à Lorelli :

— Ne vous débattez pas ! Laissez-moi faire !

Ils n'étaient plus qu'à quelques centimètres du plafond.

— Accrochez-vous à mon veston ! reprit-il. Et il se mit à nager à brasses rapides et vigoureuses vers la porte ouverte en remorquant la jeune femme derrière lui. Il lui fit franchir la porte, puis il la fit passer devant lui et la poussa jusqu'au pied des marches. Il hésita un instant et se demanda s'il devait retourner chercher Englemann, mais voyant que l'eau avait déjà envahi le plafond du couloir, il y renonça. Il aida Lorelli à se hisser sur l'escalier. L'eau tourbillonnait autour d'eux. A force de la pousser et de la porter, il parvint à lui faire gravir les marches jusqu'au petit palier où se trouvaient déjà Carlos et Félix.

Félix était en train d'examiner la porte blindée.

— On n'arrivera jamais à ouvrir cette saloperie de lourde ! s'écria-t-il. Elle est bien trop costaud.

Don le rejoignit. Un coup d'œil sur la porte lui suffit pour se rendre compte que Félix avait raison.

— A moins qu'on ne rétablisse le courant, poursuivit Félix. Mais si on le fait maintenant, il y a de grandes chances pour que nous soyons électrocutés.

— On va se relayer pour faire du tapage, dit Don. Il faut faire savoir à mes copains où nous sommes.

Il prit le levier et se mit à marteler la porte.

Brusquement les lumières s'éteignirent. Ils furent plongés dans une obscurité épaisse, étouffante.

— C'est un miracle que ça ne soit pas arrivé plus tôt, observa Don. Les derniers fusibles ont dû sauter.

Il continua à tambouriner.

— L'eau monte, dit soudain Lorelli. Elle me vient aux pieds.

Carlos poussa Félix pour se frayer un chemin jusqu'à la dernière marche.

— Ote-toi de là, gronda-t-il.

Félix, subitement plongé dans l'eau jusqu'aux genoux, fut pris de panique. Il s'agrippa à Carlos pour essayer de reprendre sa place.

Carlos poussa un grognement, puis Don entendit un coup sourd suivi d'un bruit de chute dans l'eau. Lorelli se remit à crier. Don allongea les bras dans l'obscurité. En tâtonnant ses mains touchèrent la manche de Carlos. Avec un grognement de terreur, le grand nègre se jeta sur lui, l'empoigna par le devant de son veston et le souleva de terre. Don s'agrippa la jambe autour de la cuisse de Carlos et lui saisit la gorge à deux mains. Carlos lui assena alors un coup de poing magistral en pleine poitrine. Les doigts de Don glissèrent le long de l'énorme gorge et trouvèrent l'artère. Il serra de toutes ses forces. Un deuxième coup de poing lui coupa la respiration ; mais Carlos perdit l'équilibre et, simultanément, ils dévalèrent tous deux les marches et roulèrent dans l'eau.

Le souffle coupé par l'eau froide, Don dégringola les marches, et se sentit entraîné dans le couloir envahi par l'eau. L'étreinte de Carlos se desserra. Dans un effort désespéré, Don parvint à se débarrasser du nègre et remonta tant bien que mal à la surface. Il atteignit une marche qui se trouvait juste hors de l'eau. Au moment où il mettait le genou dessus, il sentit les doigts de Carlos se resserrer autour de sa cheville. Il voulut le repousser d'une ruade, mais il manqua Carlos et retomba à l'eau. Il eut tout juste le temps de respirer un bon coup avant de couler de nouveau. Il tâtonna encore dans l'eau, en quête du grand nègre, mais il ne le trouva pas et revint à la surface.

La lampe du palier rougeoya soudain, jetant une faible lueur orange. Dans la pénombre Don vit que Carlos était debout sur la première marche. Ses grosses lèvres retroussées laissaient voir ses dents éclatantes de blancheur. Don nagea dans sa direction. Au moment où il atteignait la marche, Carlos lui décocha un coup de pied qu'il évita de justesse en se jetant sur le côté. Son regard se porta au-

delà de Carlos, vers Lorelli qui regardait la scène, debout en haut des marches. Il savait que, dans quelques minutes, l'eau, en montant, le soulèverait, et le mettrait à portée de l'énorme chaussure du nègre. Si Lorelli n'intervenait pas, il ne lui restait plus qu'à se laisser couler ou se faire défoncer le crâne à coups de pieds.

Lorelli se décida. Saisissant le levier, elle l'éleva au-dessus de sa tête, et l'abattit de toutes ses forces sur Carlos.

Le nègre se retourna à demi, les bras en l'air, mais il était trop tard. La barre l'atteignit sur le sommet du crâne. Il s'écroula en avant et glissa dans l'eau.

Don avança vivement la main et le retint par son veston, mais il était trop affaibli pour supporter pareil poids. Sentant qu'il allait couler lui-même, il lâcha Carlos et nagea tant bien que mal jusqu'à l'endroit où Lorelli, dans l'eau jusqu'à la taille lui tendait la main. Il suffoquait. Elle l'aida à prendre pied sur une marche inondée et il se hissa lentement hors de l'eau. Au moment où il se relevait, un cri étouffé leur parvint à travers la porte blindée, en haut de l'escalier.

Saisissant Lorelli par la main, Don finit de grimper en chancelant l'escalier, tandis qu'un cri se faisait de nouveau entendre derrière la porte.

CHAPITRE XIII

Lorsque Don, soutenant Lorelli par la taille, atteignit le palier, il avait encore de l'eau au-dessus des genoux. Ils se collèrent tous deux contre la porte.

— C'est toi, Harry ? cria Don.

— Oui, c'est moi, patron ! répondit Harry. J'essaie d'ouvrir la porte. Est-ce que je peux me servir de la dynamite ?

— Non ! hurla Don. Nous sommes tout contre la porte et nous ne pouvons pas nous en éloigner. Nous sommes dans l'eau et ça monte vite.

— Entendu. Je vais m'arranger, dit Harry. Vous pouvez tenir cinq minutes ?

— Faut y aller plus vite que ça, s'écria Don, tandis qu'au même moment une montée subite de l'eau lui faisait presque perdre l'équilibre.

— Je vais m'arranger, répéta Harry.

Lorelli se cramponna à Don.

— Ils n'y arriveront pas, dit-elle. C'est impossible.

— Rien n'est impossible pour Harry, assura Don, en essayant de paraître plus optimiste qu'il ne l'était vraiment.

Il ne voyait pas non plus comment Harry allait pouvoir les sortir de là à temps.

— Tenez-vous bien à moi et ne vous affolez pas.

L'eau montait maintenant jusqu'aux épaules de Lorelli. Dans la lumière blafarde, elle paraissait toute pâle, avec les traits tirés. Ils attendirent. Les minutes s'écoulaient lentement. L'eau montait centimètre par centimètre.

— Vous êtes toujours là, patron ? s'enquit soudain Harry.

— Oui. Qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai envoyé trois des hommes de Giuseppe au lac. Ils vont faire sauter la conduite qui amène l'eau au souterrain. Ils vont aller aussi vite qu'ils peuvent.

— Très bien, fit Don. Bravo, Harry !

— Je vais revenir, ajouta Harry. Il n'y en a plus pour longtemps.

L'eau arrivait maintenant jusqu'aux épaules de Don. Il était obligé de tenir Lorelli à bout de bras.

— Remuez les bras et les jambes, dit-il. Il nous reste encore presque un mètre au-dessus de l'eau. Ils l'arrêteront avant qu'elle atteigne le plafond.

Lui-même nageait, à présent, en la soutenant d'une main.

L'eau montait toujours, mais plus lentement. Don leva le bras et toucha le plafond. D'ici trois ou quatre minutes, l'eau serait au-dessus de leur tête.

— Mettez-vous sur le dos, et enfoncez l'arrière de la tête dans l'eau le plus possible. (Il l'aida à se maintenir à la surface.) Vous avez peur ?

— Moins que tout à l'heure. Et vous ?

— Je crois bien que oui, mais ça ne nous avance à rien, n'est-ce pas ?

— Félix est mort, n'est-ce pas ?

— Oui, il est mort. Ne pensez plus à eux.

— Oh ! Ça ne me fait même pas de peine. C'est comme s'il n'avait jamais existé.

La faible lumière orange flamboya brusquement, illuminant la paroi rugueuse du rocher, à une quinzaine de centimètres de leurs visages, puis elle s'éteignit complètement. Ils se trouvèrent de nouveau dans l'obscurité.

— Alsconi aura eu le dernier mot, observa Lorelli d'une voix qui ne tremblait pas. J'étais folle de croire que je pourrais lui échapper. Je ferais peut-être mieux de me laisser couler tout de suite...

— En voilà une idée ! protesta Don. Nous nous en sortirons. C'est comme au cinéma. On est toujours sauvé au dernier moment.

— C'est un peu tard, maintenant. J'ai horriblement froid.

Don calcula qu'il leur restait à peine quelques secondes. Il leva la main, croyant trouver le plafond à quelques centimètres de lui, mais ses doigts ne rencontrèrent que le vide. Animé d'un soudain espoir, il tendit le bras encore plus haut et parvint tout juste à toucher le plafond.

— Je crois que ça y est, annonça-t-il. L'eau a baissé d'au moins trente centimètres.

— Vous dites ça pour me rassurer ?

— Levez le bras et constatez vous-même.

— C'est vrai, je ne sens rien.

Don se mit tout droit dans l'eau ; son pied rencontra une marche.

— Ça y est ! Ils y sont arrivés, s'écria-t-il. Nous avons pied ! Je

vous l'avais bien dit. L'eau descend !

Lorelli réussit à se remettre debout, près de Don. Elle s'appuya contre lui et se mit à pleurer. La voix de Harry retentit :

— Ça va toujours ? Nous avons détourné l'eau. Maintenant, on va s'occuper de la porte.

— Oui, ça va, cria Don. Comment allez-vous ouvrir la porte ?

— J'ai trouvé, le commutateur. Je vais envoyer le jus.

— Attends encore quelques minutes ! Attends que nous ne soyons plus dans l'eau.

— D'accord, patron. Faites-nous signe quand vous serez prêt.

L'eau n'arrivait déjà plus qu'aux genoux de Don ; il sentait que le niveau baissait rapidement.

— Nous serons dehors dans cinq minutes, annonça-t-il à Lorelli.

— Qu'est-ce que vous allez faire de moi ? demanda-t-elle en s'écartant de lui. Vous allez me livrer à la police ?

— Moi, je ne vais rien faire de vous, dit-il. C'est à vous de décider ce que vous allez faire de vous-même. En ce qui me concerne, vous êtes morte ici avec les autres, et je veux croire que c'est exactement ce qui s'est passé. Vous allez avoir quelques heures d'avance, mais il faut bien vous mettre dans la tête que, tôt ou tard, la police vous rattrapera.

Elle se tut un long moment, puis elle dit :

— Oui. Après tout, Félix est peut-être plus tranquille où il est.

Ils étaient maintenant hors de l'eau, debout sur la dernière marche. Don observa :

— Je vais lui dire d'ouvrir la porte maintenant.

— Je ne sais pas si vous êtes au courant, mais Alsconi est propriétaire de la villa Bazzoni à Palerme, poursuivit Lorelli. Puisqu'il a voulu me noyer comme une canaille, autant continuer à me conduire comme une canaille. Son yacht est dans le port. Il s'appelle le *Nettuno*.

— Mes hommes lui ont peut-être mis le grappin dessus.

— On ne l'attrape pas aussi facilement que ça. J'espère que vous ne le laisserez pas filer. Avant qu'ils ouvrent la porte, je tiens à vous remercier de tout ce que vous avez fait pour moi. Sans vous, je serais morte à l'heure qu'il est. Félix, lui, ne m'a pas aidée...

— Nous sommes quittes. Sans vous, Carlos m'aurait réglé mon compte.

Puis, élevant la voix, il cria :

— D'accord, Harry ! Tu peux y aller !

Deux minutes plus tard, la porte blindée pivotait sur ses gonds.

Une heure après, de retour à la villa Trioni, Don parlait au téléphone avec Rossi, chef de la police romaine.

Sous la véranda, Cherry pourvoyait aux besoins de Giuseppe et de ses hommes, tandis que Harry, appuyé contre la balustrade, écoutait la conversation de Don.

Dans une chambre de l'étage, Marian s'occupait de Lorelli et lui donnait des vêtements de rechange.

— Pas l'ombre d'un doute, assurait Don. J'ai un témoin qu'aucun jury n'ébranlera. Alsconi est en route pour la ville Bazzoni à Palerme. Il faut vous dépêcher si vous voulez le rattraper. Il a deux heures d'avance. Son yacht l'attend dans le port : c'est le *Nettuno*.

— Donnez-moi votre numéro, fit Rossi. Je vous rappellerai.

C'est ce que fit Don avant de raccrocher. Il se leva au moment où Marian et Lorelli entraient dans le salon. Lorelli portait une robe noire appartenant à Marian. Elle avait dissimulé ses cheveux roux sous un petit chapeau noir bien ajusté. Elle était pâle et avait l'air mal à l'aise. Marian les laissa ensemble et sortit sous la véranda.

— Eh bien ? demanda Don, qu'est-ce que vous allez faire ?

Lorelli haussa les épaules.

— Que voulez-vous que je fasse ? Je n'ai pas d'argent. (Elle prit une cigarette dans le coffret qui se trouvait sur la table et l'alluma.) Je n'irai pas loin.

— Je vais vous donner un peu d'argent, poursuivit Don. Ce que je peux faire de mieux pour vous, c'est de vous emmener à Florence ce soir. La police de Sienne va vous rechercher. Vous aurez plus de chances de vous en tirer à Florence. De toute façon, je ne pourrai pas vous donner l'argent avant que la banque ouvre. Je peux toucher un chèque à Florence.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Vous feriez ça pour moi ?

— Je vous ai dit que je voulais vous donner votre chance. Elle n'est pas grosse, mais c'est à vous d'en tirer parti. Je vais vous donner un million de lires et vous emmener à Florence. Le reste dépendra de vous.

— Si la police me trouvait avec vous, vous auriez des ennuis.

— Ça, c'est mon affaire, riposta Don sèchement. Vous êtes prête à partir tout de suite ?

— Oui, je suis prête.

— Attendez-moi un instant.

Il sortit sous la véranda et appela Harry :

— J'ai besoin de la voiture. Il y a de l'essence ?

— Le plein est fait, patron, affirma Harry en descendant les marches pour se rendre au garage.

Don prit Marian à part.

— Je l’emmène à Florence tout de suite, dit-il. Si Rossi me rappelle, dites-lui que je suis allé me coucher et que j’ai demandé qu’on ne me dérange pas. Je serai revenu vers midi.

— Vous allez l’aider à se sauver ? demanda Marian. Vous croyez que c’est raisonnable, Don ? La police la recherche.

— Je sais. Mais c’est une de ces choses qui ne se raisonnent pas. Sans elle, le nègre m’aurait fait mon affaire. Je lui dois quelque chose. Je ne peux pas la laisser tomber comme ça.

— Vous emmenez Harry ?

— Non. Ça ne servirait à rien de le fourrer dans le pétrin, si on se faisait pincer.

Harry amena la Bentley au pied du perron. Il descendit de la voiture et adressa à Don un regard interrogateur.

— Quand vous voudrez, patron.

— J’aimerais bien que vous emmeniez Harry avec vous, reprit Marian.

Don fit signe que non, revint dans le salon et appela Lorelli d’un geste.

— Allons-y, dit-il.

Elle descendit les marches derrière lui, sans regarder le groupe qui la suivait des yeux en silence.

— C’est vous qui conduisez, patron, ou moi ? dit Harry.

— Tu ne viens pas avec nous, articula Don en ouvrant la portière pour faire monter Lorelli.

Il fit le tour de la voiture et se glissa au volant.

— Et ne discute pas, Harry, continua-t-il en voyant l’air contrarié de Harry. Je serai là demain vers midi. Aie l’œil sur Jacopo.

Voyant que Harry s’apprêtait à protester, il embraya sans lui en laisser le temps et lança la voiture dans l’allée.

— Vous avez averti la police du départ d’Alsconi ? demanda Lorelli tandis qu’ils roulaient en direction de Poggibonsi.

— Oui, répondit Don. Il va y avoir un drôle de comité d’accueil pour l’attendre à Palerme ! Il ne s’en tirera pas cette fois-ci...

— J’ai l’impression qu’il doit aller retrouver quelqu’un. Je ne comprends pas pourquoi il a tué Menotto. Ça fait des années qu’il n’a pas tenu le volant. C’était toujours Menotto qui lui servait de chauffeur. Je suis sûre qu’il n’oserait pas conduire tout seul jusqu’à Palerme. Il doit compter sur quelqu’un pour l’emmener.

— Ne vous cassez donc pas la tête pour lui, s'écria Don. La police s'en occupera. Jacopo ignorait l'existence de la villa Bazzoni, n'est-ce pas ?

— Oui. Félix et moi étions les seuls au courant.

— C'est là-dessus que je compte. Il est persuadé que vous êtes morte. Il croira que la villa Bazzoni est toujours une bonne planque et il foncera droit dans le panneau.

— Je ne le croirai que lorsqu'il sera pris, dit Lorelli. Il est très fort. Si jamais il en réchappe, vous ferez bien de vous méfier. Je vous avertis. C'est à cause de vous qu'il a des ennuis. Il ne l'oubliera pas. S'il s'en tire, il fera tout pour se venger.

— Il ne s'en tirera pas, assura Don.

Puis il ajouta brusquement :

— Qui a tué Shapiro ?

Elle le regarda.

— C'est à la police de Londres de le découvrir, si elle le peut, répliqua-t-elle d'un ton détaché. Qu'est-ce que ça peut vous faire, à vous, qui l'a tué ?

Avant d'avoir eu le temps de répondre, Don aperçut le reflet de phares puissants qui s'avançaient vers lui. La route qu'ils suivaient montait en lacets. Il ne voyait pas l'auto, mais la vitesse à laquelle les phares approchaient indiquait que la voiture arrivait à toute allure.

— Il est pressé, le mec, dit-il en serrant bien sur sa droite et en baissant ses phares.

Un instant plus tard, la voiture était sur eux. Débordant carrément sur la gauche, elle roulait à plus de quatre-vingts à l'heure, beaucoup trop vite pour une route pareille. Elle fonça sur la Bentley, tous phares allumés.

Don fut complètement aveuglé par la lumière éblouissante des phares. Il appuya de toutes ses forces sur le frein. Il entendit gémir les pneus quand le conducteur de l'autre voiture freina aussi, puis Don ressentit le choc violent que reçut la Bentley, de côté. Elle fit alors une embardée avant de s'immobiliser sous le coup de freins. Tout en jurant entre ses dents, car il aimait sa voiture, Don ouvrit la portière et sauta à terre.

L'autre voiture avait fait un tête-à-queue et se trouvait en travers de la route, les roues arrière à quelques centimètres du bord qui surplombait une vallée d'oliviers.

Un homme en trench-coat et en chapeau mou était sorti de la voiture. Un autre était resté assis sur le siège avant. L'homme au trench-coat s'approcha de l'avant de la voiture pour constater les dégâts. Il ne prêta aucune attention à Don qui s'avançait à son tour.

— A quoi vous jouez, bon Dieu ? s'écria Don en italien. Vous ne teniez pas du tout votre droite.

L'homme au trench-coat braqua la lumière d'une petite lampe de poche sur la roue avant. Le garde-boue défoncé avait crevé le pneu, faisant une large déchirure dans l'enveloppe.

— On est pressés, dit-il en anglais. Votre voiture est très abîmée ?

— Je me fous pas mal que vous soyez pressés, répliqua Don, exaspéré. Vous n'avez pas le droit de conduire comme ça sur une route pareille !

— Je vous demande si votre voiture... reprit l'homme au trench-coat.

A ce moment, son compagnon, sortant de la voiture, vint se placer dans le cône lumineux de la lampe électrique.

— Il me semble que je reconnais votre voix, dit-il en levant vers Don le canon du 45 qu'il tenait à la main. C'est bien à M. Micklem que...

L'homme au trench-coat braqua alors sa lampe sur le visage de Don.

— Comme on se retrouve ! poursuivit Alsconi. Décidément, on ne se débarrasse pas de vous facilement. Restez où vous êtes. (Le revolver oscilla de façon menaçante et Alsconi s'adressa alors à Crantor.) Va voir s'il y a quelqu'un avec lui dans la voiture.

Crantor s'approcha de la Bentley, Lorelli le vit arriver, ouvrit la portière et se laissa glisser de son siège. L'arme qu'il tenait à la main la fit s'immobiliser aussitôt.

Elle étouffa un cri en le reconnaissant.

Ce n'est qu'en arrivant à l'endroit où Menotto avait laissé la voiture, qu'Alsconi s'était subitement demandé s'il saurait conduire la grosse Cadillac ; il avait immédiatement regretté de s'être débarrassé de Menotto sans penser qu'il se privait ainsi des services de son chauffeur.

Il n'avait pas touché un volant depuis cinq ou six ans, et, même à l'époque, il n'avait jamais très bien conduit.

L'avion de Crantor devait arriver à minuit. Il fallait absolument qu'il soit là pour l'accueillir. Alsconi avait à peine une heure et demie pour se rendre jusqu'au terrain. Et il lui fallait parcourir soixante kilomètres d'une route difficile.

Il s'installa au volant et il passa trois ou quatre minutes exaspérantes à essayer de découvrir comment les phares fonctionnaient. Après avoir finalement réussi à les allumer et à mettre

le contact, il fit démarrer le moteur. Fort heureusement pour lui, la voiture était dotée d'un changement de vitesses automatique. Au moins, il n'aurait pas à se débattre avec un embrayage et un changement de vitesses.

Il descendit l'allée jusqu'au portail et s'aperçut qu'il ne pouvait pas dépasser vingt-cinq kilomètres à l'heure sans avoir du mal à maintenir la voiture dans l'étroit chemin cimenté.

Arrivé devant le pavillon du portier, le gardien lui ouvrit le portail et le regarda avec curiosité manœuvrer pour sortir de la propriété. Alsconi était bien trop absorbé par cette opération pour remarquer son air intrigué. Une fois sur la route, il accéléra, mais il se rendit vite compte qu'il ne pouvait pas rouler sans danger à plus de quarante à l'heure.

Cette route escarpée lui donna du fil à retordre avec ses virages brusques et avant d'atteindre le sommet, il transpirait déjà à grosses gouttes et se maudissait de s'être débarrassé de Menotto. La pendulette du tableau de bord indiquait qu'il était très en retard. Il fallait absolument qu'il atteigne le terrain avant l'arrivée de l'avion. L'appareil repartirait aussitôt que Crantor aurait débarqué. Or Alsconi voulait se trouver à bord quand il décollerait. Il savait que sa meilleure chance de s'en tirer était de gagner Palerme par avion et de s'embarquer sur son yacht avant que la police soit alertée.

Il voulut pousser jusqu'à cinquante-cinq à l'heure, mais la voiture faillit quitter la route. Sans un coup de frein brusque, il aurait été précipité dans le vide. Tout en jurant entre ses dents, il se remit donc en route, sans dépasser une vitesse très réduite.

Une heure plus tard, roulant toujours à trente à l'heure, il atteignit la large route droite sur laquelle se branchait un peu plus loin l'étroit chemin qui menait au terrain d'aviation. Il poussa alors la voiture jusqu'à cinquante à l'heure. En se cramponnant au volant, il parvint à se maintenir à cette vitesse et il tourna à droite pour s'engager sur la petite route qu'il fallait suivre sur un kilomètre et demi avant d'arriver au terrain.

Il roulait donc sur ce chemin cahoteux quand il aperçut dans le lointain les feux d'atterrissage. En même temps, il entendit le vrombissement de l'appareil. Il appuya sur l'accélérateur et faillit bien précipiter la voiture hors de la route. Puis il vit les feux de position de l'appareil et il poussa un juron. L'avion décollait et, quand il s'engagea sur le terrain, il vit les feux de position disparaître dans l'obscurité.

Il s'arrêta, furieux, en nage. Maintenant, il allait falloir continuer le chemin en voiture jusqu'à la villa San Giovanni. Il s'embarquerait sur le *Nettuno* avec un retard d'au moins vingt-quatre heures. C'était rageant, mais ce n'était pas un désastre. Félix et Lorelli étaient les

seuls à connaître l'existence du yacht ; or ils étaient morts désormais. Mais il allait falloir être prudent. Les flics avaient beau ignorer dans quelle direction il se dirigeait, ils allaient certainement être à l'affût.

Crantor surgit alors de l'obscurité, portant une grande valise, et s'approcha de la voiture.

— Il signore Alsconi ? demanda-t-il à voix basse.

— Tais-toi donc, imbécile ! gronda Alsconi. Tu as l'argent ?

— Oui.

Crantor s'arrêta près de la voiture, pour essayer de distinguer les traits d'Alsconi. C'était un moment capital pour lui.

— Nous allons à Palerme, poursuivit Alsconi. Je t'indiquerai le chemin au fur et à mesure. Prends le volant.

Il se déplaça pesamment pour lui céder la place.

— A Palerme ? s'étonna Crantor. (Il ouvrit la portière et se glissa au volant.) Mais c'est en Sicile, non ?

— Et où veux-tu que ça soit, imbécile ? riposta Alsconi d'un ton cassant. Je suis pressé. Veux-tu cesser de me débiter des lapalissades et m'y emmener le plus vite possible ?

Crantor devint écarlate. Son tempérament rageur se rebiffait. Il mit le moteur en marche et lança la voiture sur le chemin défoncé à une allure qui fit rouler des yeux éperdus à Alsconi.

— Tourne à gauche là-bas, au bout, dit-il. Et ensuite, c'est tout droit.

Il se tassa sur le siège confortablement rembourré, et se mit à regarder droit devant lui d'un air morne, tandis que la voiture roulait en cahotant vers la grand-route et prenait le virage avec un grincement de pneus déchirant.

Crantor se sentit emporté par l'élan puissant du moteur. Il aimait conduire vite. Il lança la voiture sur la route. L'aiguille du compteur atteignit cent cinquante-cinq kilomètres à l'heure.

Qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ? Pourquoi Palerme ? Qu'y avait-il dans les caissettes de bois entassées sur le siège arrière ? Pourquoi fallait-il se rendre en Sicile d'urgence ? Alsconi avait-il eu des pépins ? Était-il en train de tout lâcher.

Il jeta un coup d'œil sur la silhouette épaisse, affalée à côté de lui. La lampe du tableau éclairait le visage avachi et soucieux, les yeux mornes et clignotants, et l'ombre sale des joues mal rasées.

Il trouvait Alsconi décevant. Après tout ce qu'il avait entendu dire de lui, il s'était attendu à trouver un personnage d'une trempe d'acier, au lieu de ce gros bonhomme vieillissant, à l'humeur grincheuse.

Alsconi sentit le regard pénétrant de Crantor se poser sur lui. Il le regarda à son tour et en frémit d'horreur. Quelle tête ! S'il avait su que

Crantor était comme ça, il n'aurait jamais songé à utiliser ses services. Sa figure était aussi facile à reconnaître que la stature géante de Carlos. On ne pouvait pas l'oublier quand on l'avait vue une fois. Mais il savait conduire, le bougre ! S'ils continuaient à cette allure, ils seraient à Naples avant le matin. Il se redressa légèrement sur son siège.

— Nous n'allons pas tarder à tomber sur la route accidentée qui mène à Sienne, dit-il. Il va falloir ralentir, mais pas trop. Il faut absolument que j'arrive à Palerme le plus vite possible.

— Est-ce que Félix est à Palerme ? Je croyais qu'il était à Sienne, observa Crantor en accélérant.

— Ne m'embête pas à parler pour ne rien dire, répliqua Alsconi d'un ton hargneux. J'ai à réfléchir à des choses sérieuses.

Crantor continua à conduire en silence ; il écumait de rage sous l'affront. Ce fut seulement quand ils s'engagèrent sur la route en lacets et qu'il fut obligé de ralentir, qu'il se mit à réfléchir à la situation.

Alsconi avait dit qu'il allait y avoir du changement. Il lui avait demandé de venir immédiatement. Est-ce que cela voulait dire qu'il allait maintenant être appelé à travailler en collaboration étroite avec lui ? Était-ce même souhaitable ? Si Alsconi traitait tout le monde comme ça, est-ce que ça valait la peine de travailler avec lui ?

Crantor pensa soudain aux quinze mille livres en billets de cinq livres qu'il avait sorties d'Angleterre et qui se trouvaient en ce moment sur le plancher de la voiture. S'il avait su qu'Alsconi l'accueillerait de cette façon-là, il aurait mis l'argent dans sa poche et il se serait éclipsé. Ça n'aurait pas été facile, mais il aurait pu risquer le coup. Il était encore temps. Il pensa de nouveau aux caissettes de bois. Que contenaient-elles ? de l'argent aussi ?

Ces pensées l'absorbaient tellement qu'il n'aperçut la Bentley de Don que lorsqu'il était trop tard. Il prit le virage à toute allure et se rendit brusquement compte qu'il était beaucoup trop sur sa gauche. Il n'eut que le temps d'apercevoir les phares en code de la Bentley et d'appuyer de toutes ses forces sur le frein.

Il sentit un choc violent et entendit éclater le pneu avant. L'espace d'un instant, les nerfs à vif, tandis que la voiture s'en allait valse sur la route, il crut qu'ils allaient s'écraser dans le ravin. Pendant qu'il se bagarrait avec le volant, il entendit Alsconi pousser un juron, puis la voiture s'immobilisa. Tout ému et furieux contre lui-même, il ouvrit la portière et sortit.

Lorelli regarda derrière Crantor et reconnut la silhouette corpulente d'Alsconi. Son sang se glaça.

— Qu'est-ce que vous faites ici avec Micklem ? demanda Crantor. (Tout ébahi, il avait baissé le canon de son arme.) Qu'est-ce qui se passe ?

— Crantor ! Amène-la ici ! aboya Alsconi. Ne la laisse pas filer.

Lorelli jetait des regards éperdus autour d'elle. Crantor l'attrapa par le poignet. Elle essaya de se dégager d'une secousse, mais il la tenait bon et il la traîna devant Alsconi qui tenait toujours son arme braquée sur Don.

A la lueur des phares de la Cadillac, Alsconi apparaissait pâle et avachi. Ses lèvres se crispaient nerveusement et la peur se lisait dans ses yeux.

— Surveille cet homme. Abats-le s'il fait le moindre geste, dit-il en empoignant Lorelli par le bras et en l'attirant dans la lumière des phares pour mieux la voir. Alors, tu t'es échappée ? Et tu m'as donné, pas vrai ? Tu as révélé tous mes secrets. (Il remit son arme dans sa poche, empoigna Lorelli à la gorge et se mit à la secouer.) Hein, c'est vrai ?

Les genoux de Lorelli se déroberent sous elle, ses mains s'agrippèrent aux poignets d'Alsconi, pour essayer de lui faire lâcher prise.

— Tu lui as parlé de mon yacht, n'est-ce pas ? rugit Alsconi. Hein, c'est vrai ?

— Lâchez-la ! cria Don. Vous ne pouvez plus vous échapper. Les flics sont sur le yacht, ils vous attendent. Ils sont aussi à la villa Bazzoni.

Alsconi repoussa alors Lorelli si brutalement qu'elle alla s'étaler de tout son long sur la route. Il sortit son revolver de sa poche, l'air menaçant. Reculant de façon à ne pas perdre Don de vue, Crantor donna un coup sec sur le poignet d'Alsconi et lui fit lâcher son arme.

Alsconi recula et chancela. Il était blême.

— Attendez ! dit Crantor d'un ton brusque. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Ce qui se passe ? glapit Alsconi. Elle nous a vendus ! Voilà ce qui se passe ! Elle nous a donnés à la police.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de yacht ? Quel yacht ?

— Comment veux-tu que je m'en tire, si je n'ai pas le yacht ? reprit Alsconi d'un ton geignard. La police a mon signalement. (Sous l'effet de la peur, son visage était flasque et hideux.) J'ai de l'argent à la villa. Comment est-ce que je vais faire, maintenant ?

Crantor était atterré. Ainsi, Alsconi était en fuite et la police avait son signalement ! Mais une idée lui vint aussitôt à l'esprit. La police italienne n'avait pas son signalement, à lui, se dit-il, mais si jamais il

se faisait prendre avec Alsconi... Il s'était laissé posséder comme un imbécile. Il aurait dû prendre les quinze mille livres et disparaître. Subitement, il songea encore à un autre détail.

— Et la vedette à moteur ? demanda-t-il. Vous l'avez toujours ?

Alsconi cligna les yeux, et se frappa dans les mains.

— Mais oui, bien sûr ! (Il avait oublié la petite embarcation à moteur qui était amarrée dans le port de Civitavecchia ; celle dont il se servait pour faire passer de l'argent français en Italie.) C'est ça ! Ça m'était sorti de la tête. Pendant que la police m'attend à Palerme, je vais filer en bateau à Monte-Carlo. Nous allons nous mettre en route tout de suite pour Civitavecchia.

Il ramassa le revolver que Crantor lui avait fait tomber des mains. Lorelli s'était relevée et se tenait près de Don, livide. Elle guettait Alsconi avec terreur.

— Est-ce que la voiture de Micklem est très abîmée ? Va jeter un coup d'œil, dit Alsconi à Crantor. Je les surveille.

Crantor s'approcha de la Bentley. A part un garde-boue tordu, la grosse voiture semblait n'avoir pas trop souffert. Il ouvrit la portière, se glissa au volant et mit le moteur en marche. Il passa les vitesses, fit quelques mètres, arrêta le moteur et rejoignit Alsconi.

— Tout va bien.

— Alors, on va la prendre. Ce sera plus sûr. Ils vont venir avec nous. La police ne pensera pas à me chercher dans une voiture anglaise avec trois passagers. Sors les coffrets de la Cadillac et mets-les dans sa voiture. Et puis balance la Cadillac. Dépêche-toi !

Pendant qu'Alsconi tenait toujours Lorelli et Don en respect, Crantor déposa les caissettes dans le coffre de la Bentley. Il y installa aussi sa valise et celle d'Alsconi.

Il revint à la Cadillac, desserra le frein à main, puis il vint se placer à l'avant de la voiture et poussa de tout son poids contre le capot. La Cadillac se mit en branle, les roues arrière quittèrent la chaussée et elle dévala la pente abrupte pour aller s'écraser contre un olivier, une cinquantaine de mètres plus bas.

— Vous allez conduire, monsieur Micklem, ordonna Alsconi. Vous allez m'amener le plus vite possible à Civitavecchia. (Il se tourna vers Lorelli.) Toi, tu vas te mettre à côté de lui. Si l'un de vous fait un geste pour attirer l'attention, je le descends. C'est compris ?

— Vous n'irez pas loin, observa Don. Vous vous faites des illusions si vous croyez que vous allez vous en tirer comme ça.

Crantor, qui écoutait en silence, était bien de cet avis.

— Montez dans la voiture, gronda Alsconi.

Don et Lorelli se dirigèrent vers la Bentley. Les deux autres

suivaient. Ils s'installèrent dans la voiture et Don mit le moteur en marche. Il fit demi-tour et reprit le chemin de Sienne.

Il était alors près d'une heure du matin. Il leur faudrait parcourir cent quatre-vingts kilomètres pour atteindre le port. Les routes étaient désertes. Alsconi calcula qu'ils arriveraient vers trois heures et demie.

— Lombardo doit coucher à bord, dit-il à Crantor. Mais s'il n'est pas là, nous ne l'attendrons pas. Tu sais faire marcher un bateau ?

— Je peux toujours essayer, hasarda Crantor sans trop s'avancer. Je n'ai jamais conduit de gros bateau à moteur, mais la mécanique, ça me connaît.

— Ne dis donc pas de conneries, grogna Alsconi. Un bateau, ça se pilote au gouvernail. Est-ce que tu es capable de m'emmener jusqu'à Monte-Carlo ?

— Non, dit Crantor. Je ne connais rien à la navigation.

Alsconi réfléchit un instant. Si Lombardo ne se trouvait pas à bord – et il y avait peu de chances qu'il y soit – la situation risquait de devenir désastreuse.

Il se pencha en avant et tapa sur l'épaule de Don.

— Est-ce que vous savez diriger un bateau ? Si vous pouvez m'amener à Monte-Carlo, je m'abstiendrai de vous envoyer une balle dans la peau en arrivant à Civitavecchia.

— Très réconfortant ! dit Don sèchement. Je vous y emmènerai à condition que Lorelli et moi puissions garder le bateau, une fois que nous vous aurons débarqué.

— Certainement, assura Alsconi, tout souriant dans l'obscurité. Bien entendu, vous me donneriez votre parole de ne pas dire à la police que vous m'avez débarqué à Monte-Carlo ?

— Bien entendu, promit Don gravement.

Il savait parfaitement bien qu'Alsconi ne le laisserait jamais partir.

— Alors, c'est entendu, fit Alsconi.

Et il se renversa sur son siège.

Trois heures sonnaient quand Don pénétra dans Civitavecchia par la route qui longeait la mer.

— Arrêtez-vous un instant, ordonna Alsconi. Il y a encore quelques détails à régler.

Don arrêta la voiture.

— Le gardien du port risque de demander des explications, continua Alsconi. Je connais la plupart des gardiens, mais nous pouvons ne pas avoir de chance. Prépare ton feu. (Il se tourna vers Crantor.) Je baisserai la vitre et je parlerai au gardien. S'il a l'air de se douter de quelque chose, descends-le. Tu as un silencieux ?

— Non, dit Crantor.

— Moi, j'en ai un. Prends mon flingue et donne-moi le tien.

Et comme Crantor fouillait dans sa poche, pour en sortir son arme, il ajouta :

— Il risque d'y avoir plus d'un gardien.

— Pas à cette heure-ci.

Crantor avait réussi à extraire son automatique de sa poche sans qu'Alsconi s'en aperçoive et, d'une main, il était en train de le décharger. Ça n'était pas commode.

— Allons, passe-moi ton feu ! reprit Alsconi d'un ton brusque. Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Il s'est pris dans la doublure de ma poche.

— Tu n'aurais pas dû le garder dans ta poche, imbécile ! gronda Alsconi. Grouille-toi ?

« Tu ne me traiteras plus d'imbécile, tout à l'heure », pensa Crantor, en délogeant d'un geste rageur une balle du chargeur. Il tendit l'arme vide à Alsconi et prit le 45 muni d'un silencieux.

— Vous deux, par-devant, tâchez de ne pas l'ouvrir, ajouta Alsconi en arrachant l'automatique des mains de Crantor. Je loge une balle dans la tête de Lorelli au moindre geste. Maintenant, conduisez-nous jusqu'à l'entrée du port. C'est tout droit, après le chemin de fer.

Don démarra. Pendant tout le trajet jusqu'à Civitavecchia, il avait cherché un moyen de déjouer la surveillance des deux hommes, mais tant qu'ils avaient leur pétard au poing, il ne pouvait rien faire. Il comptait bien pouvoir profiter d'une occasion, une fois qu'ils seraient à bord de la vedette. C'était Crantor le plus dangereux des deux, car il avait de l'initiative et les réflexes rapides. Il serait facile de prendre Alsconi au dépourvu, mais pas Crantor.

Il ralentit pour franchir la voie ferrée et vit se détacher, dans la lumière des phares, la barrière rouge et blanche qui fermait l'entrée du port. Une guérite s'élevait à proximité. Un homme en uniforme kaki, la carabine à la main, était debout près de la barrière, clignant les yeux dans la lumière des phares.

— Tiens-toi prêt, dit Alsconi. Je me tiendrai bien en arrière. Tu tireras à travers la vitre.

Le gardien passa la tête sous la barrière en se baissant et s'approcha de la voiture.

— Ça va, murmura Alsconi. Je le connais.

Elevant la voix, il appela :

— C'est toi, Bellini ? Ça fait des mois qu'on ne s'est pas vus. Comment ça va ?

Le gardien eut un large sourire.

— Ah ! *Il signore Tampato !* (Il se pencha vers la portière.) Ça fait rudement plaisir de vous voir. Vous allez à Rome, peut-être ? Je peux faire quelque chose pour vous ?

— Nous allons à Rome, dit Alsconi. Mais comme nous étions tout près, j'ai voulu que mes amis voient le bateau. Est-ce que Lombardo est à bord ?

— Non, signore, dit le gardien. Il ne couche plus à bord. Il s'est marié il y a trois semaines.

Les traits bouffis d'Alsconi se durcirent.

— Tant pis, dit-il. Nous n'en avons pas pour longtemps. Je veux seulement qu'ils jettent un coup d'œil sur le bateau.

— Je regrette, signore, mais le port est fermé. Il n'y a pas une heure que j'ai reçu l'ordre de la police de ne laisser entrer personne. Il paraît qu'il y a un bandit qui essaie de s'échapper.

Alsconi rit.

— Est-ce que j'ai l'air d'un bandit ? Allons, je n'en ai pas pour longtemps : une demi-heure, peut-être. (Il plongea la main dans sa poche et en ramena un billet de mille lires.) Tiens. Achète-toi ce que tu veux. Il ne faut pas faire attendre mes amis.

— Merci, signore, mais faites vite, s'il vous plaît. J'aurai des ennuis, si on vous voit.

Il s'approcha de la barrière et la souleva. Don démarra et pénétra dans le port.

— A gauche, fit Alsconi tout en faisant au gardien un signe amical de la main.

Ils passèrent derrière un grand hangar qui les soustrayait aux regards du gardien.

— Stop, intima Alsconi. Coupez le moteur et donnez-moi la clé.

Don obéit.

— Je reste dans la voiture, dit Alsconi à Crantor, et je surveille ces deux-là. Porte les caissettes et nos valises à bord.

Crantor sortit de la voiture. Il contempla un instant la puissante vedette qui était amarrée non loin de là, puis il ouvrit le coffre de la voiture, y prit les caissettes et, après avoir traversé le quai, les déposa sur la vedette. Il fit un second voyage pour les valises et revint à la voiture.

— Maintenant, sortez, vous deux, ordonna Alsconi.

Crantor recula et regarda Lorelli et Don quitter la voiture, suivis par Alsconi.

— Et maintenant, monsieur Micklem, je vous serais très obligé de

bien vouloir monter à bord avec Crantor pour préparer le bateau.

Don prit le bras de Lorelli.

— Vous allez venir avec moi, dit-il.

L'expression haineuse et glaciale qu'il aperçut alors sur le visage d'Alsconi ne lui dit rien qui vaille.

— Non, répliqua Alsconi d'un ton cassant. Vous irez seul, monsieur Micklem. Elle reste ici.

— Si elle ne vient pas avec nous, je ne vous emmène pas à Monte-Carlo, avertit Don d'une voix égale.

— Elle ne viendra pas, s'écria Alsconi, furieux. Vous allez faire ce que je vous dis ou je vous colle une balle dans la peau.

— C'est pas comme ça que vous arriverez à Monte-Carlo, articula Don sans quitter Alsconi des yeux.

L'éclair de démence qu'il surprit dans le regard d'Alsconi avertit Don que le bandit était sur le point de tirer.

— Attendez ! aboya Crantor.

Il avait pris du recul, de façon à pouvoir les tenir tous les trois en respect avec son 45.

Alsconi le regarda et, voyant l'arme braquée sur lui, il se mit à écarquiller ses petits yeux.

— Ne fais pas le malin avec moi ! fit-il d'une voix rauque.

Crantor sourit.

— Vous n'auriez pas dû me dire que la police avait votre signalement, Tortue, dit-il. C'est à mon tour de vous dire que vous êtes un imbécile. Ils n'ont pas mon signalement. Elle va venir avec nous, mais pas vous. J'ai de l'argent, un bateau, un navigateur et le champ libre. Vous ne feriez que m'encombrer...

Alsconi leva le 38 et appuya sur la détente ; les lèvres retroussées, il poussa un grognement furieux. En n'entendant qu'un faible déclic, il comprit que le pistolet était déchargé. Il contempla son arme d'un air hébété, le visage décomposé.

Crantor lui lâcha trois balles dans le corps. Il y eut trois petits claquements secs. On eût dit que quelqu'un applaudissait. Alsconi plia les genoux, fit deux pas en avant en titubant, lâcha le 38 et s'étala de tout son long, la face contre le pavé.

Ni Don ni Lorelli ne firent le moindre geste.

Crantor braqua son arme sur eux.

— Montez à bord, dit-il brusquement. Grouillez-vous.

Don s'avança au bord du quai et sauta sur le pont. Il tendit la main à Lorelli et l'aïda à sauter à son tour.

Crantor les rejoignit sur le pont, mais toujours en se tenant à une

distance respectueuse.

— Mettez le moteur en marche, ordonna-t-il.

Don descendit dans l'habitable du mécanicien-pilote.

Lorelli se tourna alors vers Crantor.

— Qu'est-ce que vous allez faire de moi ? Pourquoi ne l'avez-vous pas laissé me tuer ?

— Je vous ai dit un jour que nous pourrions nous entendre, tous les deux, dit Crantor en la regardant droit dans les yeux. Vous n'aviez pas l'air très emballée, à l'époque. Vous avez jusqu'à Monte-Carlo pour changer d'avis. J'ai quinze mille livres dans ce sac. Je crois bien qu'il y a une fortune en lires dans ces boîtes. Nous pourrions prendre un nouveau départ, ensemble. Réfléchissez-y. (Il lui fit alors signe avec son arme.) Descendez dans le poste. Moi, je reste ici.

La tête et les épaules de Don émergèrent à ce moment du poste des machines.

— Je n'y vois rien. Vous avez une lampe ?

Crantor sortit sa torche de sa poche et se pencha légèrement pour la tendre à Don. Avec la rapidité d'une chatte, Lorelli le poussa brusquement d'un coup sec. Perdant l'équilibre, Crantor tomba en avant. Il tira au hasard en tombant. La balle ricocha contre le plancher métallique de l'habitable et passa à quelques centimètres de Don. Don profita de ce que Crantor s'effondrait au fond de l'habitable pour lui sauter dessus.

Il attrapa le poignet de Crantor de la main gauche et lui saisit la gorge de la main droite. Il martela la main qui tenait le revolver contre le plancher métallique. L'arme partit une seconde fois, puis les doigts de Crantor se desserrèrent et le revolver se perdit dans l'obscurité.

Pendant quelques secondes les deux hommes se battirent comme des bêtes. Crantor obligea Don à lui lâcher la gorge et parvint à se dégager en lui bourrant le visage de coups de poing.

Il commit alors l'erreur de vouloir récupérer le revolver. Don se jeta sur lui et lui assena un coup de poing sur la mâchoire. Crantor s'écroula. Don se releva tant bien que mal et, au moment où Crantor se mettait à genoux, le poing de Don s'abattit une seconde fois sur sa mâchoire et l'envoya rouler en arrière. Sa tête heurta la paroi du poste et il s'éta la plat ventre sur le plancher métallique.

Don chercha la lampe à tâtons, la trouva et l'alluma. Il se pencha au-dessus de Crantor. Après s'être assuré qu'il était évanoui, il ramassa le revolver de son adversaire et recula.

— Vous n'êtes pas blessé ? murmura Lorelli dans un souffle.

— On est tranquilles pour un moment, fit Don en dirigeant le

faisceau de sa lampe sur le visage pâle et crispé de Lorelli. Joli travail. Ça devient une habitude, ma parole ! C'est la deuxième fois que vous me tirez d'affaire. (Il lui tendit la lampe.) Tenez-moi ça pendant que je le ficelle.

Elle prit la lampe. Don posa le revolver sur le pont et se mit en devoir d'attacher les poignets de Crantor derrière le dos avec la cravate de soie du gangster.

Lorelli allongea alors le bras et s'empara du revolver de Crantor. Quand Don se releva, il vit devant lui le trou noir du canon.

— Hé là ! Qu'est-ce qui vous prend ? dit-il, en sursautant.

— Sortez-le du bateau et filez, dit-elle d'une voix farouche.

— Vous n'allez tout de même pas prendre le bateau, non ?

— Si. Grouillez-vous. Sortez-le.

— Réfléchissez à ce que vous faites. Je vous ai dit que je vous aiderais et je n'ai pas changé d'avis. Vous savez manœuvrer ce bateau ?

— Bien sûr. Je l'ai manœuvré des dizaines de fois. Je n'ai pas besoin que vous m'aidiez.

— Vous allez avoir besoin d'argent, non ?

— De l'argent ? (Elle rit.) J'en ai tant que j'en veux, maintenant. La voilà, la chance que j'attendais. Sortez-le du bateau. Je veux partir.

— D'accord, fit Don.

Il hissa Crantor sur le pont, sauta sur le quai, et y traîna le bandit évanoui. Une fois Crantor étendu sur les pavés, il s'assit sur ses talons et se pencha vers Lorelli.

— Vous êtes sûre que vous saurez manœuvrer le bateau ? Vous ne voulez pas que je vous aide ?

Elle secoua la tête.

— Ça va très bien. J'ai déjà fait le voyage de Monte-Carlo toute seule.

— Bon, très bien. Alors je ne peux rien faire pour vous ?

Elle leva les yeux vers lui ; elle paraissait s'être radoucie.

— Non merci, je peux me débrouiller maintenant. Je vais repartir à zéro. Je ne pense pas que nous nous reverrons.

— On ne sait jamais. Méfiez-vous des vedettes de la police. L'autre, là, va leur donner le signallement du bateau dès qu'il reviendra à lui.

Elle sourit.

— Je serai déjà loin. C'est le canot le plus rapide de la côte. Ils ne m'attraperont pas.

Elle tourna la manivelle de mise en marche et, au moment où les deux moteurs se mettaient à ronfler, elle ajouta :

— Au revoir, et encore merci !

— Au revoir et bonne chance ! cria Don en s'efforçant de surmonter le grondement des moteurs.

Il détacha l'amarre. La vedette s'ébranla.

Lorelli mit les gaz, le canot s'écarta alors du quai et s'éloigna en pétaradant vers la pleine mer, laissant derrière lui un large sillage bouillonnant d'écume blanche.

Elle leva la main pour lui dire adieu. Don lui répondit de la même façon. Puis il perdit de vue la vedette qui s'enfonça rapidement dans les ténèbres.

*Achevé d'imprimer
le 6 octobre 1977.
Firmin-Didot S.A.
Paris – Mesnil
Imprimé en France
N° d'édition : 22617.
Dépôt légal : 4^e trimestre 1977. – 1354*

{1} Bureau spécial de Scotland Yard.